

DIDIER, REPORTER DE CHOC (SAISON 1)

Episode 1 : Trois jours à Villeneuve-les-Bouilloux (p. 3-10)

Une duchesse est trucidée à l'arme blanche en campagne : n'écouter que son courage, un journaliste parisien mène une enquête couillue dans le village de la mort où les chats disparaissent à la pelle. Affrontant tour à tour les déplorables occupants d'un T.E.R., des joueurs de belote bourrés et l'incompétence de la police locale, notre homme sera confronté au pire ou presque, un verre de pastis à la main. Dantesque et gouleyant.

Episode 2 : Un homme au couvent (p. 11-25)

Bonne nouvelle pour les fans de « Trois jours à Villeneuve-les-Bouilloux » : Didier, le journaliste parisien dilettante un brin misogyne est de retour. Que se passe-t-il dans cet étrange couvent des Rédemptrices humiliées ? Pour infiltrer cette drôle de communauté, Didier doit se faire passer pour un plombier, affronter un vieux jardinier érotomane et des religieuses n'ayant pas froid aux yeux.

Episode 3 : Didier retourne à la fac (p. 26-44)

Comment le reportage de Didier sur la grève étudiante se transforme en dangereuse investigation sur des cadavres disparus ? Jean-Benoît n'est-il qu'un trouduc arrogant ou un psychopathe en puissance ? Clotilde, féministe pure et dure ou « James Bond girl » qui s'ignore ? Et le foutu Bosniaque qu'on voit à un moment, il y est pour quelque chose ? Une histoire bourrée de questions existentielles, où Luc Ferry s'en prend plein les chicots.

Episode 4 : De Pernod à Pernaut (p. 45-61)

Didier, infiltré à la rédaction de TF1 pour une immersion totale d'une semaine dans le tout petit monde de Pernaut, le présentateur réac préféré des Français, va de révélation en révélation : drogue, sexe, violence, argent facile, rien ne lui est épargné. Didier finit par copiner avec Jean-Pierre, mais un soir, c'est le drame : notre valeureux journaliste laissera-t-il un accident de fléchettes gâcher sa vie ? C'est bien mal le connaître.

Episode 5 : Chasse à l'homme (p. 62-74)

A quelques jours de la fête nationale, Didier est parachuté à Mortagne-au-Perche pour enquêter sur un banal accident de chasse. Bien sûr, il y aura comme d'habitude de l'action effrénée, de la violence gore, du sexe hard, du suspense, un bar, un mystère presque

insoutenable et évidemment un bal des pompiers et un feu d'artifice comme on en voit tous les 14 juillet en ouverture du journal de Pernaut.

Episode 6 : La croisière de la mort (p. 75-94)

Didier participe à une croisière exotique avec une ribambelle de gros bonnets : tout va pour le mieux jusqu'à ce que des pirates somaliens les attaquent. Pire : l'armée française intervient. Une histoire inspirée de faits réels avec de vrais bouts de cadavres d'otages dedans.

Episode 7 : Didier sauve le monde, part I (p. 95-108)

Didier part dans un périple homérique en Europe de l'Est pour retrouver la jeune Svetlana rencontrée sur le Net : dans sa folle cavalcade, il croisera un ethnologue fatigué, Patricia Kaas, une trottinette rose et quelques cannibales jusqu'à Gandja, Azerbaïdjan.

Episode 8 : Didier sauve le monde, part II (p. 109-123)

Pris dans les tourments de la guerre, Didier doit sauver ses miches et celle de sa bien-aimée pour regagner son beau pays natal ; à force de stratagèmes, il combattra sans relâche le mal, rencontrera les nazes du groupe Kyo et fera un choix de vie radical et surprenant.

TROIS JOURS À VILLENEUVE-LES-BOUILLOUX

C'était un matin de printemps, mais le fond de l'air était frais car il avait plu pendant la nuit. Le ciel était dégagé et le soleil tentait une audacieuse percée entre les nuages d'un blanc sale. J'arrivais au journal un peu avant onze heures — c'est à dire pas si tard que ça par rapport à d'habitude — où deux nouvelles m'attendaient, une bonne et une mauvaise. Je les reçus de la bouche à l'haleine chargée d'un sexagénaire bedonnant aux bras trop courts, puant un mélange de cigare froid, d'after-shave bon marché et de cacahuètes grillées, qui accessoirement se trouvait être mon patron.

« Mon petit Didier : j'ai une super affaire pour toi. Tu pars sur-le-champ enquêter sur le meurtre de la duchesse de Westminster. »

Je n'eus pas le temps de me réjouir à l'idée de prendre l'Eurostar et de passer un week-end prolongé à Londres aux frais de la princesse qu'il m'asséna la triste réalité, tel un coup de massue :

« Rentre chez toi, prends-toi deux ou trois slips de rechange et file à Saint-Lazare. Je t'ai pris un billet pour le train de 12h18, tu seras à Villeneuve-les-Bouilloux à 14h36.

— Villeneuve-les-Bouilloux ! m'écriai-je incrédule, voyant tous mes rêves de Big Ben, de fish and chips et de pubs remplis de filles saoules et court vêtues partir en fumée.

Puis je me repris, ce nom ne m'était pas inconnu, il sonnait même étrangement familier à mes oreilles :

— Mais je connais Villeneuve-les-Bouilloux : j'ai un ami d'enfance qui habite là-bas depuis l'an dernier.

— Super : c'est toujours bien mieux d'avoir un contact sur place. T'auras un accès direct aux rumeurs et aux ragots de village qui rongent nos campagnes de l'intérieur telles des termites vicieuses.»

Robert était d'humeur lyrique, ça lui arrivait parfois, surtout le lundi matin, quand il avait décliné la thalasso avec sa femme — « vas-y avec ta sœur, tu sais bien que j'aime pas la thalasso et puis mon maillot est trop petit » — pour passer le week-end avec sa maîtresse, une Africaine sans papier qui faisait le ménage des bureaux pendant la nuit.

Je débarquais à Villeneuve-les-Bouilloux harassé. J'étais habitué à circuler en avion, en voiture ou en moto à la rigueur, et la dernière fois que j'avais pris un train c'était quand j'avais dix ans pour aller à l'enterrement de l'affreuse tante Josette, dans un cimetière minable

aux tombes défoncées. Ce jour-là c'était comme si la lie de la société s'était donnée rendez-vous dans le train Paris/Villeneuve-les-Bouilloux : enfants braillards, greluches racontant ses histoires de cul au téléphone, vieux tuberculeux sur le point de cracher un poumon, pèquenaud sortant des œufs durs et du sauciflard de sa glacière, j'en passe et des meilleurs.

En plus, je crevais de faim, n'ayant rien avalé depuis la veille au soir et ce foutu train n'avait pas de wagon-restaurant. J'avais appelé mon ami Marc depuis la gare Saint-Lazare ; il y avait un tel brouhaha que j'avais du mal à l'entendre, et je soupçonnais que lui non plus n'avait pas compris grand-chose à ce que je lui avais raconté. Toujours est-il que je lui avais répété trois fois de venir me chercher à la gare, que je comptais sur lui car je ne m'étais rendu qu'une seule fois à Villeneuve-les-Bouilloux pour sa pendaison de crémaillère et que je ne me rappelais plus de rien — sûrement à cause de mon état éthylique avancé. J'attendis Marc devant la minuscule gare déserte, en relisant les notes sur les premiers éléments de l'affaire que m'avait communiquées mon patron :

« Lady Westminster, 64 ans, veuve depuis six ans d'un riche industriel anglais avec qui elle s'était mariée à vingt (il en avait dix de plus) alors qu'elle était issue d'un milieu modeste. Ils ont eu une fille (avocate à Paris, elle-même a une fille de 22 ans, étudiante), ont mené une vie tranquille et ont décidé de s'installer dans le village à la retraite du mari. Les circonstances de la mort de son mari n'ont jamais été élucidées, mais sa femme étant une épouse dévouée et appartenant à de nombreuses associations humanitaires, elle n'a jamais été sérieusement inquiétée. Le 4 avril à 10h, elle a été retrouvée morte, le corps lacéré de vingt-huit coups de couteau dans sa chambre par la femme de ménage polonaise qui ne parle pas un mot de français. Aucune trace d'effraction n'a été constatée. L'arme du crime n'a pas été retrouvée. La police n'a aucune piste. On ne lui connaît pas d'ennemis. »

Vers 15h, je perdis patience en tombant pour la troisième fois sur le répondeur de Marc. Je devais me résoudre à manger quelque chose, sans quoi j'allais tomber d'inanition. J'errais, telle une âme en peine, dans un village mort — décidément, même au printemps, la campagne, c'était pas mon truc — jusqu'à échouer, tel une vieille baleine moribonde, dans l'unique bar-restaurant du village. Je déboursais quinze euros pour un informe bout de jambon au goût de plastique encadré de deux morceaux de baguette ramollie, ainsi qu'un ignoble cassoulet au goût de ferraille qui me dégoûta de ce plat dont je raffole pourtant quand c'est ma mère qui le fait.

Une heure plus tard, alors que je m'étais laissé convaincre de taper le carton avec les poivrots du village qui passaient une bonne partie de la journée au bistrot — « de l'apéro du

matin à l'apéro du soir », comme disait Dédé qui, malgré son état, parvenait quand même à me battre à la belote, Marc fit son entrée « Chez Bernard ». Il me dit que je n'avais pas changé ; en voyant mon reflet dans le miroir de l'entrée, je me demandais comment je devais le prendre, étant donné que je ne m'étais pas rasé, que j'avais le regard vitreux, les cheveux gras et l'estomac barbouillé. En partant, je lançais à la cantonade :

« On ne devrait jamais mettre de miroir dans les bistrotts ».

A mon grand désespoir ma remarque si spirituelle ne fut suivie d'aucune réponse, chacun étant absorbé dans les résultats du quinté, sa partie de belote ou son pastis.

La maison de Marc me parut moins jolie que la dernière fois, un peu délabrée pour tout dire, le jardin à l'abandon faisait pitié par rapport à ceux des voisins qui débordaient de pétunias, de tulipes, de jonquilles et de géraniums (fleur préférée de la ménagère de plus de cinquante ans en milieu rural : j'avais fait une enquête sur le sujet à mes débuts comme pigiste pour un célèbre magazine de jardinage). Karine nous attendait dans le salon, elle portait une jupe et un chemisier très élégant — elle qui d'habitude ne jurait que par les jeans — mais je vis tout de suite que quelque chose n'allait pas : elle avait les yeux rouges et gonflés, il lui manquait une boucle d'oreille et son corps semblait envahi d'une fatigue anormale chez une femme de trente ans exerçant une activité intellectuelle.

« Ah Didier, ça va ? Quelle surprise ! On ne pensait pas te revoir avant les vacances d'été » dit-elle avec un léger ton de reproche dans la voix qui me mit mal à l'aise.

La fin d'après-midi fut épique : quand je proposais de passer la tondeuse Karine éclata en sanglots, Marc m'expliqua que le jardin la faisait toujours pleurer, je ne compris rien mais n'insistais pas. Le soir, au dîner, entre le camembert et le flan à la vanille, une bouffée de conscience professionnelle m'incita à cuisiner Marc et Karine sur le meurtre de la comtesse. C'est ainsi que quelques heures à peine après mon arrivée à Villeneuve-les-Bouilloux, je tenais déjà les quatre suspects sur lesquels je rédigeais des fiches (certaines informations étaient à vérifier) :

Emile FILLOUX, 36 ans, célibataire, débile plus ou moins léger, vit dans une bicoque pleine de chats, travaille à mi-temps à l'abattoir du village. Rapport avec la victime : il allait régulièrement à la ferme pour faire des petits travaux, essentiellement tuer le cochon, les poules, les lapins. La comtesse avait pitié de lui et elle le laissait souvent rentrer dans la maison et lui offrait un chocolat chaud.

Florian DESTER, 45 ans, célibataire, se dit « artiste » parce qu'on ne lui connaît pas d'emploi rémunéré, certains prétendent qu'il est anarchiste et qu'il aurait appartenu à un

mouvement terroriste d'extrême gauche dans les années 80. Rapport avec la victime : a priori aucun, mais avec lui, on ne sait jamais, mieux vaut se méfier.

Laure BRUNWELD (de Westminster), 22 ans, célibataire, étudiante aux Beaux-Arts à Paris. Rapport avec la victime : c'est sa petite fille, et la duchesse n'ayant pas d'autre descendant, elle et sa mère sont les seules héritières.

Iréné MAURLAC, 71 ans, veuf, agriculteur à la retraite, habite le village depuis sa naissance, n'en est sorti qu'une fois pour emmener son veau chez le véto. Rapport avec la victime : officiellement aucun, officieusement, ils étaient amants depuis des années (à vérifier, même si je ne sais pas comment).

Je m'endormis dans la chambre d'ami où Karine devait se réfugier souvent dans ses moments de cafard, à en juger par le stock de plaques de chocolat à la noisette, de vieux numéros de journaux people et de livres d'Alexandre Jardin que je découvris sous une pile de linge dans une armoire. Je fus réveillé par le chant du coq vers cinq heures du matin et mis en place un plan d'action redoutable : je retournerai au café « Chez Bernard » afin de recueillir un maximum d'informations sur les quatre suspects, ensuite j'irai essayer de soutirer un ou deux tuyaux aux flics — avec un peu de chance, je trouverai même un flic au bistrot et j'éviterai des déplacements inutiles. Sur ces bonnes résolutions, je me rendormis jusqu'à onze heures, où le klaxon de la camionnette du boulanger me réveilla en sursaut.

J'avalais un café noir, tout en m'étonnant que Karine ne soit pas encore levée — elle travaillait depuis chez elle, mais quand même —, et je filais « Chez Bernard » : par chance, j'arrivais pile à l'heure de l'apéro. C'était l'affluence et le patron ne savait plus où donner de la tête : depuis que sa femme s'était faite la malle, il devait gérer le bistrot tout seul, heureusement que sa fille était là pour l'aider à servir les consommations (« pour ce qu'elle fout au lycée, elle est aussi bien ici » avait dit Bernard avec le bon sens provincial qui le caractérisait quand je lui avais demandé si ça n'allait pas mettre son bac en péril). J'en appris des vertes et des pas mûres sur les mœurs de la comtesse :

« Elle s'ennuyait pas la vieille, si vous voyez c'que j'veux dire m'sieur Didier, il paraîtrait qu'elle organisait comme qui dirait des parties d'jambes en l'air avec toutes sortes de gens d'la haute qui payaient cher rien que pour regarder.

— C'est la Laure, sa petite fille qu'a fait le coup, pour l'argent, elle venait tout le temps lui en réclamer à la vieille, mais elle voulait pas le lâcher son fric, cette carne.

— Oui, même qu'à mon avis, Laure a fait le coup avec son amant, l'ermite.

Je manquais de m'étouffer avec mon whisky :

— « L'ermite » ?

— Oui, le type qui bosse pas, l'anarchiste, on dit qu'il bouffe les chats des voisins.

— Tous ces chats qui disparaissent depuis des mois, c'est lui alors : quelle ordure, si j'le croise, j'lui défonce la gueule.

— Calmez-vous, tant qu'il n'y a pas de preuve... Parlez-moi plutôt de Laure et de l'ermite : vous êtes sûr qu'ils ont une relation ?

— T'appelles ça comme tu veux mais en tout cas, j'peux te dire qu'ils prennent du bon temps ces deux-là ... Elle a chaud là où je pense la gamine, comme sa grand-mère, les chiens font pas des chats. »

Quant à moi, le mode opératoire me faisait forcément penser à un crime passionnel : dans ce cas l'amant paysan était la seule piste valable, à moins que la comtesse ait entraîné le pauvre Emile dans ses jeux érotiques de dépravée. Il fallait que j'interroge les flics pour voir où ils en étaient de leur côté, mais il était déjà dix-neuf heures quand le patron me secoua pour me demander si je voulais un autre pastis. La journée avait passé vite.

Je rentrais chez Marc et Karine convaincu qu'il y avait plus à apprendre au bistrot qu'au commissariat concernant le meurtrier de la comtesse. Karine essaya de me prouver par tous les moyens possibles qu'elle était une femme pleinement épanouie, dans la fleur de l'âge, débordant de projets, et que non, elle ne regrettait pas un seul instant d'être venue s'enterrer dans le trou-du-cul du monde. Inutile de dire que je n'en cru pas un mot : tout en elle trahissait la femme dépressive, dont le couple est en danger, qui s'interroge sur ses choix professionnels, et qui a la hantise de ne jamais avoir d'enfant. Bref, je l'avais cernée, la Karine — je suis un spécialiste des états d'âme de la femme entre 35 et 40 ans —, et j'avoue que si je n'avais pas été autant occupé par mon enquête, j'aurais sûrement essayé de la séduire (quoi qu'elle avait quand même pas mal grossi).

Le lendemain, dernier jour sur place avant de rentrer à Paris, il me fallait écrire mon papier à tout prix. Je décidais de faire un crochet par « Chez Bernard » pour glaner quelques infos supplémentaires et humer une dernière fois l'ambiance des lieux avant de boucler mon article (toujours s'imprégner de l'ambiance des lieux, comme Albert Londres).

Finalement, Marc vint me chercher au bistrot en fin de journée : j'étais hilare, saoul comme un cochon, j'essayais de me concentrer sur ma partie de belote tout en draguant la fille du patron encore mineure, et bien sûr j'avais raté la déclaration que la police avait faite à la presse en début d'après-midi. J'appris plus tard qu'ils avaient coffré Emile malgré l'absence

de mobile et d'aveux. Il faut dire qu'ils avaient l'essentiel : l'arme du crime, un couteau utilisé par les professionnels de la découpe de volaille, qui avait été retrouvé sous le lit d'Emile avec ses empreintes.

Sur la table du salon de Marc et Karine, j'écrivis un article incendiaire sur les méthodes archaïques de la police en milieu rural :

« Une femme est morte le 4 avril, horriblement mutilée dans le paisible village de Villeneuve-les-Bouilloux. La même femme est morte à nouveau hier. Comment est-ce possible ? C'est simple : hier, on a bafoué la mémoire de cette femme en emprisonnant un innocent — à tous les sens du terme —, Emile Filloux, handicapé mental célibataire, employé aux abattoirs du village. Le seul élément dont dispose la police est le couteau qui a servi à massacrer la duchesse de Westminster : il a été retrouvé chez Emile et porte ses empreintes. Au terme d'une enquête de plusieurs jours dans un village détruit dans son âme par la mort atroce d'une des femmes les plus respectées de la région, je suis en mesure d'affirmer qu'il s'agit d'une grave erreur judiciaire et que le vrai coupable a voulu faire porter le chapeau au pauvre Emile. Il s'agit d'une nouvelle affaire Dreyfus, sauf qu'Emile Filloux n'a pas le tort d'être juif mais celui d'être handicapé mental. L'ignoble assassin court toujours, mais il est peu probable qu'il tue à nouveau, son crime étant de toute évidence passionnel. »

Tout à coup, j'eus une révélation : quelque chose dépareillait dans cette villa de trentenaires bobos adeptes de feng-shui, de revues d'architecture et de tournées des antiquaires chics les dimanches froids et ensoleillés d'automne. Bien sûr, l'état dépressif de Karine expliquait en partie le désordre de la pièce, mais il y avait autre chose : certains objets ne leur appartenaient pas, j'en étais certain, mais lesquels ?

J'avais l'impression d'évoluer dans un jeu des sept erreurs géant. Je crus tout d'abord que le problème se situait dans la bibliothèque : une importante collection de livres sur la macrobiotique et autres saletés côtoyait des dizaines de mangas maculées de coca, de bière et de substances difficiles à identifier, où Kafka (souvenir d'un mémoire de Lettres que Karine n'avait jamais terminé car c'était l'année où elle avait commencé à faire des piges pour les magazines féminins : c'était plus dans ses cordes) suivait piteusement Khalil Gibran (cadeau de l'ex de Marc, une ancienne strip-teaseuse devenue mystique après une mauvaise chute de vélo au Touquet). J'en étais à m'interroger sur la probabilité pour que Marc ait pu un jour porter cet affreux chandail rouge dissimulé sous le petit tas de bûches près de la cheminée, et que Karine ait eu un coup de cœur pour cet affreux chat en faïence posé dessus, lorsque j'entendis des voix dans le couloir. Le couple se disputait à propos de moi :

« Qu'il parte au plus vite, je suis à cran depuis qu'il est arrivé, disait Karine.

— Arrête tes conneries, tu vois bien qu'il est à côté de ses pompes : il ne verrait même pas la Tour Eiffel s'il était devant. On fait comme on a dit, tu vas à ton club de lecture féministe et moi je vais à la salle de sport, comme tous les mercredis.

C'est à ce moment critique que j'éternuais très bruyamment, non pas une fois, non pas deux fois, mais huit fois (j'avais eu tort d'annuler à trois reprises mon rendez-vous chez l'allergologue pour la simple raison que sa tête ne me revenait pas et que je n'aimais pas l'odeur de sa salle d'attente). La suite est floue dans ma mémoire : je revois Marc s'avancer vers moi en brandissant une des bûches et Karine m'attaquer avec un chenet de la cheminée, et puis plus rien.

Je me réveillais à la cave, ligoté comme un vieux sauciflard, groggy et migraineux : en face se trouvaient les figures haineuses de mes deux amis. Karine tenait toujours le chenet d'un air féroce ; Marc pointait quant à lui une carabine sur moi.

« Qu'est-ce qui vous prend ?

— T'en sais trop, Didier, va falloir qu'on te supprime, m'asséna Marc tout à trac.

— Et puis j'ai jamais pu te blairer, moi ! vociféra Karine.

— Attendez, c'est un malentendu...

— Ta gueule, connard ! Nous, on voulait juste se tirer d'ici ! »

Pendant que Karine se rongeaient les ongles jusqu'au sang, Marc m'expliqua leur lamentable déchéance : une sombre histoire de pucerons, de chats crevés, de débile gênant et de vieille dézinguée par commodité. Dans mon état — j'avais peut-être un traumatisme crânien —, je compris seulement qu'ils avaient voulu vendre leur maison et se barrer fissa, mais que le terrain, infesté de parasites, n'avait plus aucune valeur. Karine avait identifié la source du mal : il s'agissait des chats du débile, toujours fourrés chez eux pour une raison inexplicquée. Ils avaient commencé par les crever à la mort-aux-rats, mais ils étaient trop nombreux : il fallait se débarrasser d'Emile. Comme Marc avait peur de lui — il travaillait quand même dans un abattoir —, il avait eu l'idée démoniaque de tuer une vieille sans défense et de faire accuser Emile à leur place en cachant l'arme du crime chez lui, en lui piquant du même coup le chat en faïence.

« De toute façon, j'ai jamais pu la blairer cette vieille ! s'excita Karine.

— Désolé, Didier, mais j'ai pas le choix.

Marc était sur le point de presser la gâchette quand retentit la sonnette.

— Tiens ça, j'vais voir qui c'est, dit Marc en tendant l'arme à sa femme. »

Marc remonta pour aller ouvrir la porte, me laissant seul avec la mégère sous antidépresseurs. Je jouais alors ma dernière carte :

« Ecoute, Karine, on peut s'arranger, je t'ai toujours bien aimé, moi, rappelle-toi ce week-end gastronomique dans le Poitou quand Marc était pas là...

— Ah ouais, la soirée fondue.

— Voilà, exactement, ben détache-moi maintenant. »

Et contre toute attente, elle posa la carabine et me détacha en souriant niaisement. Une fois libéré, ma réaction fut immédiate : j'attrapais une vieille casserole rouillée et la lui fracassais sur le crâne. Quand Marc redescendit — je ne sus jamais qui avait sonné —, je répétais l'opération. J'avais triomphé de leur perfidie, et j'étais sain et sauf.

Un doute m'assaillit : soit je les dénonçais lâchement à la police, faisais libérer Emile le débile et recevais le titre de citoyen d'honneur de Villeneuve-les-Bouilloux, avec une photo de moi en train de boire du mousseux en compagnie du maire dans le journal local, soit je restais fidèle à un ami de trente ans et partais sans demander mon reste.

Après mûre réflexion, je laissais un mot plein d'emphase :

« On est quitte. A bientôt. Didier.

P.S. : Passe le bonjour aux copains de Chez Bernard.»

UN HOMME AU COUVENT

Quand ce bon vieux Robert m'avait convoqué dans son bureau puant l'after-shave bon marché, le tabac froid et le cassoulet haut de gamme en ce vendredi matin, j'avoue que j'étais assez moyennement motivé, peut-être à cause de la perspective d'un énième week-end pizza /bière/Dexter tout seul dans mon appart' cradingue.

Après s'être curé les oreilles à l'aide de son auriculaire droit, il dit :

— Mon petit Didier : est-ce que tu connais ton catéchisme ?

— Mon catéchisme ? C'est quoi ces conneries ?

— T'as été baptisé au moins ? T'es pas allé au caté quand t'étais gosse ?

— Robert, t'as péché une durite ou quoi ?

— A propos, tu touches ta bille en plomberie ? T'as bien des notions ?

— Tu délires ? Je suis infoutu de déboucher un évier, la dernière fois j'ai dû appeler ma petite sœur à la rescousse.

— Ben va falloir t'y mettre alors. On a eu un appel anonyme : il semble qu'il se passe de choses louches au couvent des Rédemptrices humiliées.

— Il se passe toujours des trucs pas catholiques dans les couvents : toutes ces femmes sans bonhommes, c'est pas très naturel si tu veux mon avis.

— Attends Didier, rigole pas : c'est sérieux, on les soupçonne d'être mêlées à des disparitions.

— Des disparitions ? De quoi ?

— De clodos : c'est pour ça que tout le monde s'en fout et que personne n'a signalé leur disparition. C'est une bénévoles du Secours populaire qui s'est inquiétée de pas revoir plusieurs des habitués et son beau-frère a vu un des gars, le dénommé Raoul Minus, rentrer dans le couvent... Apparemment il en est jamais ressorti.

— Et qu'est-ce que des nonnes pourraient bien foutre avec ces loctus ?

— Tu vas t'infiltrer dans le couvent, Didier, comme ça on en aura le cœur net.

— Elles me laisseront jamais rentrer vu que j'suis un mec si ça t'avait échappé. Tu vas pas m'obliger à me déguiser en bonne sœur au moins ?

— C'est vrai qu'ça pourrait être sympa mais j'avais une autre idée : tu te fais passer pour le plombier et tu prétextes un truc super grave au niveau de la tuyauterie pour pouvoir y retourner plusieurs jours d'affilée.

— Mais Robert...

Sans me laisser finir ma phrase, mon patron me lança un bouquin que j'attrapais au vol avec une dextérité étonnante — vieux reste de mes années universitaires où j'avais été un champion de frisbee réputé, bien que je n'aie jamais accédé à la première place à cause d'une sordide histoire de coucheries entre mon principal concurrent et un membre du jury. Je lus le titre à haute voix : « Manuel de plomberie à l'usage des maladroits, crétiens et autres néophytes ».

— T'as le week-end pour t'y mettre, mon vieux : lundi, neuf heures tapantes, tu infiltras les Rédemptrices.

— Mais elles vont pas trouver bizarre de voir débarquer un plombier alors qu'elles l'ont pas appelé ?

— T'occupes, j'arrange tout. Achète-toi une caisse à outils et un bleu de travail, histoire de pas avoir l'air d'un journaliste à la ramasse qu'a un poil dans la main.

Le lundi, à 8h55, j'étais devant le couvent des Rédemptrices humiliées. Dehors, il pleuvait comme vache qui pisse et bien sûr j'avais pas de parapluie — c'est en partie pour ça que mon ex m'avait quitté —, je sonnais donc comme un maniaque à la grille. Au bout de cinq bonnes minutes — mais peut-être plus vu que j'avais pas racheté de montre depuis qu'un nain kleptomane m'avait volé ma Flip-Flap à la foire du Trône, profitant des quelques minutes où mon attention s'était fixée sur une ado en train de dévorer une pomme d'amour de façon on ne peut plus suggestive —, la grille s'ouvrit.

Je vis un vieux zouave qui se présenta de la sorte :

— J'suis, j'suis, j'suis, j'suis

— Oui, vous êtes ? dis-je pour encourager ce vieil homme que la nature n'avait pas gâté, vu qu'en plus d'être bègue, il était bossu comme un chameau, ou un dromadaire, j'ai jamais su.

— l'jardinier.

— Et moi je suis le plombier, bier, bier, bier ,bier, j'fais un beau métier, j'fais mon turbin, bin, bin, bin, bin dans la salle de bains, enchaînais-je, pensant qu'un peu de Pierre Péret détendrait l'atmosphère.

— J'ai, j'ai, j'ai

— Oui, vous avez quoi ?

— Non, Gérard A, A, A

— Bon, O.K : il a fait quoi ce Gérard ?

— Rien, c'est moi Gérard A, A,

— D'accord, j'ai compris, vous vous appelez Gérard A quelque chose ?

— Chier, brailla-t-il comme si sa vie en dépendait.

— Pardon ?

— Achier, Gérard Achier, c'est mon nom.

— Enchanté, Monsieur Achier, toutes mes condoléances.

— Quoi ?

— Non, une mauvaise blague, faites pas attention. Je viens réparer la fuite, on a dû vous prévenir de mon arrivée.

— Suivez-moi, dit-il.

Je le suivis dans les dédales de couloirs lugubres au sol en terre battue et aux voûtes pleines d'araignées puis dans les escaliers en pierres, quand il s'arrêta net, me prit par le bras et m'entraîna dans un recoin encore plus sombre, sous l'escalier, où je crus voir un rat moqueur se faufiler.

— Vous, vous, vous, vous aimez la pho, la pho, la pho

— La phonétique ?

— Non, la pho, la pho, la photo.

— Oui, plus ou moins, comme tout le monde, je suppose : j'aime bien Doisneau, je lis Paris Match chez le dentiste et je crache pas sur bon Playboy à l'occasion.

La vieille épave souleva alors sa chemise — et j'avoue qu'un instant m'effleura la peur de l'agression sexuelle — et en sortit une petite enveloppe blanche souillée de traces de doigts (du moins voulais-je croire que c'était des traces de doigts). Puis, avec le sourire le plus vicelard que j'ai jamais vu (et pourtant, j'en ai vu), il attrapa une photo d'un vieux débris à poil, dans une pause qu'il devait espérer lascive.

— Paul Préboist : un must, j'te la fais à 500 euros.

— Vade retro, Satanas, je ne mange pas de ce pain-là, rangez-moi ces horreurs et emmenez-moi dans le bureau de la mère supérieure.

— Ici, on dit mère inférieure.

Quelques minutes plus tard, je fis connaissance avec la Mère Inférieure, une grande bringue d'une quarantaine d'année à l'air sévère, le sosie de mon ancienne prof d'allemand — un vieux fantasme de classe de quatrième qui avait bien failli se concrétiser lors du voyage

scolaire, mais elle avait refusé au dernier moment, faute de préservatifs je crois et aussi parce que je lui avais vomi ma bouteille de tequila dessus.

— On m’a prévenu de votre arrivée, bien que je n’aie pas tout saisi à cette histoire de fuite, enfin chacun son métier. Les sœurs vivent en autonomie ici et elles ne sont pas habituées à avoir de contact avec des personnes de SEXE opposé, dit-elle en accentuant l’avant-dernier mot.

— Et le jardinier alors ?

— A chier. Je veux dire : est-ce qu’on peut vraiment appeler ça un homme ? C’est pas lui qui risque de provoquer des pensées LUBRIQUES chez les sœurs, vous l’avez regardé ? Il ressemble à rien le pauvre vieux, tandis que vous

— Moi ?

— Vous, c’est pas pareil, vous voyez ce que je veux dire, susurra-t-elle avec un sourire équivoque.

Quand elle se retourna pour aller chercher quelque chose dans l’armoire, je crus voir les marques d’un string sous sa longue jupe noire.

— Enfilez-moi, dit-elle d’un ton autoritaire

— Quoi ?

— Enfilez-moi ça, corrigea-t-elle en me tendant la tenue de sœur (sans string).

— C’est une blague ?

— Pas du tout, si vous baissez la tête et que vous ne parlez pas, avec cette tenue vous passerez inaperçu, enfin au moins pour un moment. Certaines sœurs semblent avoir des antennes pour détecter un mâle à trois kilomètres à la ronde, de vraies sa

— Bon, j’y vais, merci pour tout, dis-je en m’avançant vers la porte, ma tenue sous le bras.

— Vous savez où est le chauffe-eau ? C’est au sous-sol, dans la cave, au fond du couloir à gauche. J’espère que vous n’êtes pas allergique au fromage.

— Non, pourquoi ?

— Parce que le chauffe-eau se trouve à côté des fromages à affiner.

— Aucun problème.

— Vous n’avez peur de rien, on dirait. Tant mieux, dit-elle en faisant sortir de sa bouche un bout de sa langue piercée.

Dans la cave, les choses ne se sont pas améliorées. N'étant qu'un débutant en réparation de chauffe-eau, après avoir bu quelques calvas et autre liqueur de poire avec le bossu bègue fan de l'immonde troubadour décédé (ou pas, je confonds avec Edouard Balladur, qui lui est mort, enfin je crois), j'étais carrément incapable de tenir mon guide de plomberie à l'endroit et je titubais au milieu des Saint Nectaire en chantant du I Muvrini (je ne sais pas pourquoi je m'étais persuadé que le Saint Nectaire était un fromage corse). Trop content de partager un moment de complicité masculine, Gérard me débballait ses meilleurs blagues de cul de Guy Montagné tout en me mettant sous le nez des photos d'Annie Cordy en train de prendre son pied avec Greg le Millionnaire :

— C'est un photo-montage ? demandais-je, naïf, tant il est vrai que j'étais resté un grand enfant.

— Annie Cordy, c'est une chaudasse, tu savais pas ? C'est connu pourtant, même qu'elle était la maîtresse de De Gaulle parvint-il à dire sans le moindre bégaiement.

Le jardinier me raconta ensuite qu'il vivait là depuis 1936, lorsque les sœurs l'avaient trouvé dormant dans son couffin devant la grille, abandonné par sa mère, une femme de mauvaise vie. Il voulut me faire croire qu'il était retenu contre sa volonté, mais je n'en crus pas un mot car il avait un taux d'alcoolémie à faire péter l'alcootest et rougir un gendarme bourré. Peu avant midi, suite à une fausse manœuvre — pour prouver à Gérard que je m'y connaissais en plomberie j'essayais de colmater la fuite imaginaire avec un morceaux de Roquefort —, je perçai un tuyau et l'eau jaillit partout dans la pièce, bousillant les trois quarts des fromages qui n'avaient rien demandé à personne et qui s'affinaient tranquillement.

La mère inférieure débarqua suivie de deux cerbères — une vieille à la peau parcheminée et une jeune qui me parut excessivement maquillée pour une sœur vivant dans un couvent — et piqua sa crise :

— Qu'est-ce que vous avez fait, espèce de sale bonhomme ? Vous avez ruiné tous nos fromages. Qu'est-ce qu'on va faire maintenant ?

— Vous avez qu'à vous passer de fromage, ça vous fera un petit régime, dis-je innocemment faute de trouver une meilleure réplique.

— C'est pas pour notre consommation personnelle, espèce de stupide hominidé : on les vend. Trois quarts de nos revenus proviennent de la vente de fromage et de confiture.

— Merde, désolé.

— Vous ne vous en tirerez pas comme ça : vous allez devoir rembourser, vous ou votre patron.

— Euh, j’suis pas en très bon terme avec mon patron, si on pouvait éviter de le mêler à ça...

— Je vois qu’une solution alors.

— Laquelle ? Je ferai tout ce que vous voudrez.

— Vous devriez pas dire ça, Monsieur le plombier, on pourrait vous prendre au pied de la lettre, dit la plus jeune, celle maquillée à la trueller.

— A qui ai-je l’horreur, enfin l’honneur ?

Elle n’eut pas le temps de répondre que la mère inférieure répondit à sa place :

— Sœur Marie Marie est la plus jeune du couvent, ce qui explique son enthousiasme parfois un peu exagéré...dans certains domaines. Heureusement, c’est aussi une travailleuse acharnée et elle n’a pas son pareil pour s’occuper des saucissons. D’ailleurs vous aurez sûrement l’occasion de travailler avec elle puisque vous allez rester ici une semaine et travailler pour rembourser les dégâts.

— J’accepte avec plaisir, et excusez ma maladresse pour les fromages, je suis plombier que depuis un semaine, en reconversion.

— Et vous faisiez quoi avant ? demanda la plus vieille d’une voix chevrotante, étrange mélange de Christophe Willem et Jeanne Moreau.

— Dresseur canin, dis-je, au hasard.

— Vous pourrez donner des conseils à sœur Caillera alors : son pitbull est gâté pourri, il finira par toutes nous bouffer, ce clebs, dit Marie Marie.

— Sœur Fumier va vous conduire à votre cellule, conclut la mère inférieure.

Bien sûr, j’aurai préféré que ça soit la sémillante sœur Marie Marie qui me guide vers ma chambre au lieu de la vieille mais ma conscience journalistique reprit le dessus sur ma libido — ça m’arrivait de plus en plus depuis que j’avais passé le cap des 45 ans — et je décidai de lui soutirer un max d’infos.

— Alors vous vous trouvez bien ici, ma sœur ?

— Oh oui, on s’amuse, mais la mère supérieure veut pas me laisser manger les pigeons que j’attrape dans la cour, pourtant ça gêne personne...et puis elle, elle fait des choses bien pire.

— Ah oui ? Quel genre de choses ?

— Attendez, on me bipe : c’est elle, elle me dit de me dépêcher et de ne pas vous parler.

Elle me désigna ma cellule et s'enfuit en trotinant, telle une vieille souris décatie, dans le couloir sombre et humide. Sans perdre de temps, j'écrivis mon premier compte-rendu pour le chef sur mon mini-portable planqué dans ma méga-trousse à outils :

« Elles ont des bipeurs, la mère inférieure fait régner la peur parmi les sœurs, l'une d'elle a l'air d'une fieffée salope (Marie Marie), il y en a une qui élève un pitbull (et j'ai eu le malheur de dire que j'avais été dresseur canin : ça promet, moi qui ai la phobie des chiens). Une semaine, ça sera largement suffisant pour trouver le pot aux roses, surtout que je vais participer à leurs activités. J'envisage de me concentrer sur Sœur Fumier qui est particulièrement fragile, bavarde et en veut à la mère inférieure mais j'attends de voir les autres. »

En effet, je ne tardais pas à faire la connaissance des autres sœurs, lors du repas on ne peut plus frugal qui eut lieu dans la grande salle — plus crypte de film d'horreur que réfectoire.

— Je préfère encore les rats, dit Sœur Fumier en jetant un regard dédaigneux à son assiettes de paupiettes nappées d'une sauce marron il est vrai du plus mauvais effet.

— Alors, Sœur Mathilde, ça lui plaît à Jeannot les paupiettes ? demanda Sœur Sophie, tandis que ce qui ressemblait à une pomme d'Adam s'agitait sur son cou.

— Bof, je préfère les spaghettis, répondit non pas Mathilde mais Jeannot le Poulpe en personne.

Je m'explique : sœur Mathilde est muette de naissance, mais heureusement, la nature étant bien faite, elle est aussi ventriloque et peut ainsi s'exprimer par sa marionnette, Jeannot le Poulpe fait d'une serpillière et de spaghettis coagulés sur lequel elle déverse régulièrement une nouvelle couche de Ketchup. Je dois bien avouer que ce drôle de couple n'était pas si mal assorti car, par un bizarre effet de mimétisme, Jeannot le Poulpe avait comme un air de famille avec sœur Mathilde.

L'après-midi, on m'envoya faire les confitures avec sœur Couteau-Suisse et sœur Bob, la première tenait son pseudo d'une étonnante particularité physiologique — elle s'était coupée tous les doigts et s'était faite greffer à la place un tournevis, un tire-bouchon, un décapsuleur — la seconde devant le sien à sa propension à la fumette, même si je me demandais comment elle s'approvisionnait. A ma grande surprise, il s'avéra que j'étais plus doué pour faire des confitures de rutabaga et de blette que pour la plomberie en milieu fromager. Je me demandais qui allait pouvoir bouffer leur confiote, mais y avait sûrement des

débouchés quelque part en Afrique ou je sais pas où parce que j'en rempli 400 pots dans l'après-midi à moi tout seul.

Le soir, à mon grand désarroi, on m'obligea à regarder un DVD sur Jean-Paul II, le vibro-masseur ambulante qui tremblait comme un shaker, je déclarais forfait au bout de trois heures et demie et on me laissa partir malgré les récriminations de la mère inférieure arguant que le meilleur était à venir dans le dernier bonus — où on voyait J.-P. en slip de bain en 1932 dans une station balnéaire polonaise glaciale.

Accablé par ma journée de travail et je dois bien l'avouer par des pensées lubriques peu racontables, je remis au lendemain ma prise de notes sur l'enquête et m'endormais du sommeil du juste après une petite séance masturbatoire de bon aloi. Je me réveillais en pleine nuit : des bruits étranges provenaient de la chambre de l'autre côté du couloir, celle de sœur Marie Marie. J'enfilais mon caleçon et mon tee-shirt et sortit de ma chambre à pas de loup, les sons devenaient plus distincts : des coups de fouet et des gémissements (de plaisir ou de douleur, impossible à dire) résonnèrent. Je regardais par le trou de la serrure et ce que je vis me stupéfia : sœur Marie Marie complètement nue se faisait fouetter par la mère inférieure qui avait revêtu pour l'occasion une tenue SM en cuir noir — qui ma foi, je dois bien le dire, lui allait à ravir — sous le regard à la fois effaré et envieux de sœur Bob et sœur Fumier qui filmait la scène avec son téléphone portable. C'est à ce moment là que j'éternuais — penser à trouver un allergologue avec qui j'ai un minimum d'affinités — et j'eus à peine le temps de faire deux pas dans le couloir que la porte s'ouvrit sur une Sœur Marie Marie extatique :

— Désolé, je cherchais les toilettes et j'ai entendu des bruits bizarres, j'ai cru que vous vous sentiez mal, que vous aviez une crise de quelque chose.

— Je vais très bien, je me suis même rarement sentie aussi bien, merci de vous inquiéter pour moi monsieur Didier.

— Je vais faire comme si j'avais rien vu alors, bonne nuit, dis-je en posant la main sur la poignée de la porte de ma cellule.

— Nous ne faisons rien de mal, nous faisons juste pénitence et c'est plus ludique à plusieurs, dit innocemment sœur Bob, les yeux brillant de la lueur du Malin (ou était-ce toute l'herbe qu'elle avait fumé depuis le matin ?).

— Mais... c'est pas un peu sexuel ?

— Vous voyez le mal partout, c'est vous qui avez l'esprit mal placé, conclut la mère inférieure, imperturbable comme le pape devant le sida en Afrique.

Je regagnais mes pénates l'esprit en ébullition et écrivit le brûlot anti-clérical le plus véhément du XXIème siècle :

« Le christianisme ne serait-il qu'une vaste arnaque, la plus grosse de l'histoire de l'humanité à côté de laquelle les Sex Pistols ou Bernard Madhoff sont des collégiens potaches inoffensifs armés de coussins péteurs ? Je l'affirme haut et fort, ce mardi 8 avril à 3h47 du matin, dans ma cellule du couvent des Rédemptrices humiliées. Ici, il se passe des choses terribles que Dieu, s'il existait, renierait à coup sûr : orgies, drogues, peut-être meurtres d'innocentes victimes. Moi, Didier X, je n'hésiterai pas une minute devant le sacrifice de mon corps et de mon âme pour révéler au grand jour les agissements coupables de cette bande de criminelles dépravées déguisées en fiancées du Christ. Christ mon cul oui. Il y a sûrement des cadavres de SDF quelque part dans ces murs et je compte bien mettre la main dessus et dénoncer ces Simone Weber à cornettes à la police de mon pays afin que justice soit rendue et qu'elles croupissent toutes en taule. »

Je m'endormais comme une masse sur mon ordinateur, exténué par ma virulente diatribe et me réveillais à midi passé. Je décidai de passer à la vitesse supérieure — je ne comptais pas rester toute la semaine, après ce que j'avais vu la nuit précédente — et profitai du fait que toutes les sœurs étaient au réfectoire pour fouiller leurs chambres, lesquelles n'avaient pas de verrou. Je commençais par celle de sœur Marie Marie : au milieu des fanfreluches et autres accessoires dignes des pires sex shop de Pigalle, je découvris une chemise en carton sur laquelle était écrit au marqueur rouge « Un homme au couvent. Du bon raccordement des tuyaux. ». Pensant qu'elle y parlait peut-être de moi, j'ouvris et je lis avec avidité les premières lignes :

« Monsieur D. avait le regard lubrique qui transpirait la luxure des hommes qui y pensent plus qu'ils ne le font, beaucoup beaucoup plus qu'ils ne le font. A l'instant précis où je croisai son regard ce fut un cataclysme, un choc sismique, un raz-de marée, bref j'étais très excitée par ce plombier et je ne fis rien pour le cacher, au contraire. Je rêvais déjà de »

Ma lecture fut interrompue par des bruits dans le couloir : j'entendis qu'on frappait à ma porte, je ne bougeai pas, cessai presque de respirer, priai intérieurement pour ne pas éternuer, et elle finit par partir, elle venait sûrement me chercher pour le repas. Je retournais dans ma chambre, sonné, comme si j'avais reçu un crochet du gauche de Manny « Pacman » Pacquiao, le méchant petit Jaune champion du monde de boxe. Quelles vicieuses ! Où étais-je tombé ? Étaient-elles vraiment dangereuses ? Où étaient les SDF ? Et surtout y avait-il encore des paupiettes à midi ? Les questions se bouscuaient dans ma tête de pauvre mâle occidental des classes moyennes déboussolé en ce début de siècle en crise, mais je tenais bon, je

m'accrochais au bastingage comme je l'avais toujours fait. C'est pas une bande de bonne sœurs en chaleur qui allait me faire peur, à moi, Didier le reporter, un des meilleurs journalistes de France, peut-être du monde, sur le point de sortir un scoop, de démanteler un vaste trafic de SDF volés, si ça se trouve y avait des ramifications dans des dizaines de couvents européens reliés entre eux par un gigantesque réseau de souterrains datant de la Seconde Guerre Mondiale. J'avais mal à la tête, ça me le faisait souvent quand j'étais sur un gros coup, c'était même la preuve que j'étais sur un gros coup. Après avoir grignoté les restes du repas lui-même composé des restes de la veille et de l'avant-veille, on m'envoya faire des saucissons sous l'autorité de sœur Marie Marie — et Dieu sait que cette fille là aurait pu me faire faire n'importe quoi — mais je décidai qu'une fois encore ma conscience professionnelle passerait avant mes besoins physiologiques, quitte à me payer deux call-girls à crédit en sortant de ce cloaque abritant les putains du Christ. Pendant qu'elles faisaient les saucissons, les sœurs discutaient beaucoup — c'est bien les grognasses ça, toujours en train de bavasser — et je crus comprendre qu'elles échangeaient des messages codés entre deux banalités.

Vers 16h, alors que j'avais pour mission de récupérer des boyaux de porc dans un placard, je tombais sur un objet qui attira tout de suite mon attention — un peu comme Colombo : une poche Leader Price sur laquelle il était écrit « Raoul Minus », à la suite du nom, figurait une adresse comme sur les bagages Vuiton des riches qui prennent l'avion : « au croisement de l'avenue Margaret Thatcher et du boulevard FMI, devant le boulangerie Bannette ». Dans la poche il y avait un vieux tee-shirt jaune délavé « Tour de France 1992 ». Pauvre Raoul : il l'aurait jamais le maillot jaune ! Ces salopes avaient dû l'envoyer au paradis des cyclistes où il devait peiner derrière Pantani. Je reposais la poche où je l'avais trouvé et revint à mes saucissons, comme si de rien n'était mais convaincu que mon devoir était de faire éclater la vérité pour la mémoire de Raoul. Je ne parlais que quand on me posait de questions, et me contentais d'écouter et de retenir un maximum de choses de ce qu'elles disaient. A plusieurs reprises, je prétextais d'aller aux toilettes et me ruais sur mon ordi pour noter tout ce qui me semblait intéressant, mais sœur Marie Marie me fit la remarque :

—Vous allez beaucoup aux toilettes, monsieur Didier : un problème de tuyauterie peut-être ?

— Non, tout va bien, mais j'ai les intestins sensibles et le côlon irritable, les vieilles paupiettes ça me réussit pas.

En fin d'après-midi, j'eus une info en béton alors qu'on m'avait demandé de confectionner les « Gâteaux faits avec le sang du Christ » avec sœur Sophie, une quinquax

cheveux mauves fan de Christine Boutin. Nous étions seuls dans les cuisines, portes fermées, nos voix couvertes par le bruit du batteur à œufs quand elle me dit ceci :

— Elles me droguent, je suis retenue ici contre ma volonté, je suis un homme, aidez-moi.

Je restais un instant interdit — on le serait à moins — et je me repassais les images de Sophie : la pomme d'Adam apparente qui m'avait tant marqué la veille, tous les médicaments qu'elle prenait au repas, les remarques désobligeantes des autres sœurs, les corvées (peler les patates, récurer les chiottes) qui étaient toujours pour elle. Le doute m'envahit : était-elle (il ?) retenue contre sa volonté ? Si oui, que faire ? Comme toujours quand j'étais à court d'idée, j'appelais mon patron, le gros Robert, avec mon portable — pour le récupérer, je dus me délester de 20 euros pour acheter l'immonde photo du vieux fantaisiste érotomane à Gérard :

— L'enquête progresse à grands pas, chef — merde, je m'étais vendu, il savait que quand y avait un problème je l'appelais chef —, mais il me faut encore un peu de temps pour résoudre l'enquête : c'est un vrai sac de nœuds.

— Je pensais t'envoyer sur une autre affaire, un gros coup, un truc politique : des élus communistes qui organiseraient des partouzes avec des sans-papiers.

— T'es sûr que c'est pas une légende urbaine ?

— Attend, ça vaut le coup d'enquêter et puis après tout, qui ça intéresse les clodos ? La ménagère de moins de cinquante ans, elle s'en bat les couilles des clodos : ce qu'elle veut c'est du scandale, des gens connus, des histoires de cul, inutile de te dire que si Robert Hue est dans le coup, c'est le jackpot assuré.

Sans relever l'énormité et le cynisme de cette réplique, je continuais sur ma lancée :

— Robert, laisse-moi deux jours et je résous l'affaire mais j'ai besoin de ta bénédiction.

— Ma bénédiction ? T'as déjà engrossé une nonne ? Tu perds pas de temps mon salaud.

— Non, arrête de déconner, Robert : c'est très sérieux, ça pourrait remonter jusqu'au Vatican, il y a peut-être des ramifications internationales, ça pourrait te mettre en froid avec Sarkozy.

— Ca ça m'étonnerait : mon beau-frère est son dentiste alors inutile de te dire que Nico et moi on est comme cul et chemise.

Je raccrochais le cœur lourd, persuadé en mon for intérieur que j'allais prendre la bonne décision ; puis j'allais pisser un coup pour m'aider à réfléchir.

Le soir, le couvent reçut la visite de l'infirmière, une petite femme sexagénaire à la face simiesque, énervante à force de sourire benoîtement. Je compris qu'elle venait deux fois par an, soi-disant pour vacciner les sœurs, mais lorsque je demandais contre quoi on les vaccinait, la mère inférieure parut embarrassée et prétexta qu'il était l'heure de la prière de vêpres pour s'échapper.

Faisant mine de me coucher de bonne heure, je quittais la salle de télévision et l'écran géant où s'agglutinaient les sœurs, telles des mouches sur un cadavre, mais en réalité j'allais faire un tour vers l'infirmierie. Là, derrière la porte entrouverte, je dus affronter un des pires spectacles qu'il m'ait jamais été donné de voir — à côté, les photos de Préboist, c'était de la gnognotte. Sœur Sophie, en sous-vêtements devant la vieille infirmière :

— Bon, ça va, les médicaments à base d'œstrogène font leur effet pour les seins, vous serez jamais Pamela Anderson, c'est sûr, mais je suppose que ça vous est égal.

— Ben, oui, pour ce que ça me servirait.

— Je crois qu'on va quand même augmenter la dose, la barbe repousse, non ?

— Pourtant, je me rase tous les jours, dit la pauvre Sophie, comme une petite fille prise en faute.

— Je sais bien mais ça suffit pas et pour le reste, vous êtes décidé ? On peut faire ça ici : un coup de ciseau, bistouri et hop, tout aura disparu, ça sera qu'un mauvais souvenir.

— Mauvais souvenir, mauvais souvenir, c'est vous qui le dites, moi je l'aimais bien, dit Sophie en protégeant son sexe de ses mains en coquille dans un réflexe on ne peut plus masculin.

Elle avait dit vrai alors, j'en étais abasourdi, pire que le jour où j'avais surpris mon père en fâcheuse posture avec un poireau dans la cuisine, une nuit d'insomnie.

Une fois l'infirmière partie, j'allais voir sœur Sophie dans sa chambre, elle me raconta tout : ses années passées dans la rue quand elle se nommait encore Marcel, puis la zonzon où on l'appelait Marcel Amont parce qu'il avait un air, et enfin l'arrivée au couvent, sa seconde chance, peut-être la dernière. Le deal était simple : la réinsertion, le gîte, le couvert, une communauté où vivre jusqu'à sa mort, mais il y avait un prix à payer et il était lourd ce prix pour tout homme heureux d'être né homme : il fallait devenir une femme, en avoir l'apparence, les vêtements, le comportements, les attitudes. Les pilules aidaient mais c'était surtout une histoire de volonté, c'est du moins ce que disaient à l'époque la mère inférieure et l'infirmière, couple diabolique dont la haine des hommes vivants n'avait d'égal que leur amour des hommes morts.

— Et y en a beaucoup des clodos qui sont passés par ici ?

— En 35 ans, je dirai bien une bonne centaine : j'avais noté leurs noms à tous sur un cahier comme preuve mais elles l'ont découvert et elles l'ont brûlé, des vraies sorcières, j'vous dis, m'sieur Didier.

— Et ceux qui acceptent pas le deal, on les laisse repartir ?

— Vous êtes bien naïf : elles les zigouillent.

— Elles les butent ? Et les cadavres, elles en font quoi ?

A cet instant, Sœur Sophie éclata en sanglots — putain c'était bien une gonzesse, malgré la bosse sous sa jupe — et il devint impossible de lui soutirer la moindre information supplémentaire. Je décidais donc que cette nuit serait la dernière que je passerai ici et que j'allais en profiter pour fouiller le couvent à la recherche d'indices probants sur les disparitions de SDF.

Vers deux heures du matin, je pris ma mini-lampe torche et je m'aventurai dans les couloirs lugubres de cette maison de débauche digne des pires films érotiques italiens des années 80. Au premier étage, R.A.S., je décidai d'aller au sous-sol : les pires saloperies se passent toujours au sous-sol (un des deux-trois trucs que j'avais retenu de la centaine de films érotiques italiens des années 80 que j'avais visionné la semaine où j'étais dans le plâtre, suite à une mauvaise chute de skate board — si vous vous demandez pourquoi j'avais tous ces films, c'est parce que mon beau-frère les avait ramassés alors qu'ils étaient tombés du camion et vendu au kilo pour une bouchée de pain). Bref, j'avais raison : je tombais sur un élevage de pitbulls de combat, une plantation de shit, un labo d'ecstasy et le Mur des Pécheresses. Qu'est-ce que c'est que ce truc, vous demandez-vous ? Le Mur des Pécheresses est un mur entier dédié aux femmes qui se sont vautrées dans la luxure et parfois dans les paradis artificiels : on y trouve entre autres les photos de Paris Hilton, Madonna et au sommet de ce panthéon des salopes Christine Boutin, la catin catho, leur maîtresse à toutes. Je dois dire que la photo prise ici-même, au couvent, dans la chapelle où on la voit en petite tenue, allongée sur le sol les bras en croix avec un crucifix placé de manière douteuse, vaut son pesant de cacahouètes. Je pris quelques photos pour mon article à l'aide de mon téléphone portable, puis décidai d'aller au grenier voir si d'autres surprises m'y attendaient. Au bout du couloir, je découvris une pièce louche où des pointes de clous dépassaient du parquet, tel un tapis de fakir, je m'agenouillais pour mieux voir — j'avais besoin de lunettes mais par coquetterie je ne les mettais jamais —, à cet instant, j'entendis un bruit de pas dans le couloir. La silhouette de la mère inférieure se dessina dans l'encadrement de la porte : j'étais fait comme un rat.

— Que faites-vous ici, à cette heure ?

— Je, je, je prie, dis-je en me relevant lentement.

— Vous m'en direz tant : dégagez de là presto et retournez dans votre cellule où j'vous les coupe.

— Vous me quoi ? dis-je éberluée.

— Vous avez très bien compris, espèce d'imposteur.

— Imposteur ?

— Si vous êtes plombier, moi j'suis Bernadette Soubirous, dit-elle en me tirant sa langue piercée.

Je déguerpis sans demander mon reste, manquant de trébucher dans l'escalier et me jurant de partir avant le lever du soleil. De retour dans ma chambre, je fis ma valise, puis, réunissant le peu de courage qu'il me restait, je pris la décision d'aller voir la salle du dessous pour en avoir le cœur net. Ce que je vis dépassait de loin le pire de mes cauchemars : des dizaines de cadavres de clodos étaient cloués nus au plafond par les pieds comme des saucissons secs. Je parvins à surmonter l'envie de vomir qui me submergeait pour prendre quelques photos, mais la porte que j'avais pris soin de refermer derrière moi s'ouvrit brusquement. Sœur Marie Marie, dans un état second — elle avait dû absorber des drogues —, tomba à mes pieds, en pleurs : entre deux sanglots, elle m'avoua tout, la proposition diabolique faite aux clodos, et le sort réservé à ceux déclinant l'offre. Les pauvres bougres étaient transformés en saucissons (et les restes donnés aux pitbulls). Elle avoua aussi, à demi-mots, des pratiques nécrophiles occasionnelles :

— La chair est faible, ma sœur, j'absous vos péchés, délirais-je.

Je laissais la sœur de la honte au milieu de ses SDF tout secs et courais dans ma chambre pour téléphoner à mon patron :

— Robert, je sais qu'il est tard, mais c'est hyper important

— C'est qui ? Tu sais quelle heure il est, connard ?

— Robert, c'est moi, c'est Didier, je l'ai mon scoop sur le couvent, on se verra demain au bureau, j't'expliquerai tout.

— O.K., à demain, dit-il avant de raccrocher.

A peine en avais-je fait autant que la mère inférieure entra dans ma cellule :

— Donnez-moi ce téléphone et avalez ça, vous vous sentirez mieux après.

Sans réfléchir — j'en étais bien incapable —, j'avalais la pilule bleue, pensant que c'était un somnifère. Ce n'était pas un somnifère. Je tombais comme une masse en pensant à Paul Préboist en short tripotant la vieille Boutin.

Au même instant, chez ce brave Robert :

— C'était quoi encore ? Ta pute africaine ?

— Mais non, Maryse, t'énerve pas : c'est Didier.

— Qu'est-ce qu'il voulait à deux heures du matin ce con-là ?

— Il dit qu'il a résolu l'affaire des clodos disparus au couvent de Rédemptrices humiliées.

— Génial : éteins la lumière, y en a qui bossent demain matin.

— Mais Maryse, moi aussi je bosse.

— Ouais, c'est toi qui l'dis.

Six mois plus tard, un soir de novembre, une sœur sonna à la grille : Gérard Achier, le jardinier bègue, vint ouvrir, proposa une photo porno de Nadine Morano que la sœur accepta de payer 300 euros — « je la ferai passer en note de frais » se dit Robert, derrière son déguisement. Il se présenta sous le nom de sœur Roberta, de retour d'une mission au Congo. Au dîner, il chercha Didier, son ancien employé dont il était sans nouvelle depuis six mois et ce fameux appel en pleine nuit, mais nul trace d'un quadra dépenaillé ayant un début de calvitie. Plus tard, dans la salle de télévision, devant « Joséphine ange gardien », il reconnut le rire tonitruant de Didier : il sortait du corps frêle d'une sœur entre deux âges au physique disgracieux. Au bout de quelques minutes, Robert aperçut une sœur avec une paluche en couteau-suisse et une autre qui trimballait une serpillière couverte de spaghetti appeler Didier Germaine — et Germaine, ou plutôt Didier, répondait d'une bizarre voix de fausset. Une demi-heure plus tard, à la pub, Didier/Germaine s'éclipsa pour aller aux chiottes : à peine entré(e) dans les waters à la turc, une autre sœur la plaqua violemment contre le mur :

— Qu'est-ce qui se passe ? Vous êtes qui ?

— Putain, c'est moi Didier ! s'écria Robert en enlevant son costume en location. Qu'est-ce tu branles depuis six mois ? T'as pris une année satanique ?

— On dit « sabbatique ».

— C'est pas la question ! A quoi tu joues ?

— Ecoute, Robert, c'est compliqué, tu sais, elles me tiennent par ce qui me reste de burnes, j'ai pas envie de finir en chipolata, elles me font trois piqûres d'œstrogènes par jour, si je me tiens tranquille ça ira, tu piges ?

— Que dalle. Viens avec moi, on s'arrache.

A ces mots, Robert remet son costume de béguine, attrape Didier/Germaine et la charge sur son épaule comme un sac à patates ; le rédac' chef au summum de sa bravoure — il s'était complètement bourré avec sa flasque de whisky pendant « Joséphine ange gardien » — se carapate à petits pas, réussissant à atteindre le jardin sans se faire remarquer quand Sœur Marie Marie l'aperçoit :

— Alerte ! Alerte ! hurle-t-elle comme une damnée. Tentative d'évasion !

La suite rappelle les meilleurs films de chasse à l'homme, ou plutôt de chasse à la bonne sœur défroquée : réveillés par les cris et l'agitation, les voisins peuvent voir de leur balcon une grosse bonne sœur s'échapper du couvent en tenant une petite bonne sœur sur son dos, poursuivie par une demi-douzaine de religieuses armées de pitbulls et de barres de fer. Alors que les deux hommes (?) quittent le cloître du gore, Gérard Achier, n'écoutant que son courage, referme la grille et fait barrage de son corps aux drôlesses en délire.

— Bo, bo bo, bo-bonne chance, bégaye-t-il avant d'être submergé par les pécheresses ivres de rage.

— Super idée ce reportage, dit Germaine/Didier, brinquebalé(e) sur l'épaule de son patron en sueur disparaissant dans la nuit.

DIDIER RETOURNE A LA FAC

J'avoue que j'avais des souvenirs mitigés de mes années étudiantes. Mes bons souvenirs étaient exclusivement liés aux centaines de parties de jambes à l'air auxquelles je m'étais adonné dans les chambres universitaires miteuses du campus ou dans les studios minuscules éparpillés aux quatre coins de la ville avec des filles dont je n'arrivais pas à me rappeler les visages et les prénoms. Les mauvais étaient surtout liés à de vieux profs chauves quasi tuberculeux déblatérant des inepties sur les guerres de religion, à la bouffe immangeable du resto U et aux pellicules et à l'haleine fétide de mon voisin d'amphi, un bigleux idiot se prenant pour un intello sous prétexte qu'il avait lu Clausewitz et qui changeait de jean à chaque début de semestre. Bref, quand Robert m'avait demandé d'aller dans la fac de mon choix faire un reportage sur les revendications des étudiants, j'étais pas chaud mais j'avais pas le choix. Au moins, ça me ferait sortir du bureau : j'étais en effet « en quarantaine » depuis que des bonnes sœurs diaboliques m'avaient séquestré dans leur couvent de la mort pour tenter de me transformer en l'une de leurs — et elles y étaient presque arrivées, les bougresses¹. Sans l'intervention de Robert, mon patron, on me les aurait peut-être coupées à l'heure actuelle et je chanterai comme Plastic Bertrand avant la mue. Par chance, dès que j'avais arrêté les oestrogènes, la nature avait repris ses droits et j'avais retrouvé ma virilité, mais en attendant que ma poitrine dégonfle — je faisais un bon 85 B, ce qui m'excitait un peu — j'avais été affecté au rangement des archives, je n'avais donc pratiquement pas vu la lumière du jour pendant les six mois suivant ma sortie du couvent. La perspective d'aller baguenauder sur les pelouses d'un campus au milieu d'étudiantes en grève se baladant ventre à l'air, en débardeur, voire en jupe sans collant, n'était finalement pas pour me déplaire, je décidais même d'investir dans un nouvel after-shave et une maxi boîte de préservatifs à la menthe, persuadé que dorénavant, grâce à mon expérience de femme, je comprendrai mieux les attentes de mes partenaires — tel Mel Gibson dans un film à la con dont j'ai oublié le titre.

J'arrivais donc le lundi matin vers 10 heures à la fac de médecine Arlette Chabot de Paris X, totalement incognito, vêtu d'un jean slim noir, d'un sweat gris à capuche, de chaussettes South Park et de baskets Nike, muni d'un sac à dos garni de mon magnéto, d'une chemise remplie de mes meilleurs articles — passeport obligatoire pour obtenir des interviews de parfaits inconnus —, ma boîte de préservatifs et un slip de rechange au cas où je passerais la nuit chez une étudiante affriolante et pas farouche. Manque de chance, la première

¹ Voir Episode 2, *Un homme au couvent*.

personne sur laquelle je tombais ne correspondait pas vraiment à cette description : la matrone devait avoisiner les deux mètres et avait dû dépasser le quintal avant l'âge de ses premières règles, elle était armée d'un seau, d'une serpillière et d'un balai et vociférait comme une truie qu'on égorge :

— Mais non, Gisèle, puisque je te dis que c'est le patron qui l'a dit.

— Martine ?

— Mais non, pas la chef des agents d'entretien : le directeur de l'université.

— Pourquoi Monsieur le directeur voudrait qu'on aille à une conférence de Luc Ferry ? Ca rime à rien, si tu veux mon avis.

— T'es bouchée ou quoi ma pauvre Gisèle : faut remplir au moins un quart de la salle, sinon ça la fout mal, paraît qu'il est connu le type.

— Qu'est-ce j'en ai à foutre moi de Jules Ferry, j'ai rendez-vous chez le gynéco cet après-midi, hors de question que je pose mon cul sur un banc pendant deux heures pour entendre un connard raconter des conneries.

— Tes ovaires peuvent pas attendre demain ? Y'a urgence, tu piges ?

Je décidai de ne pas interroger ces mégères, préférant attendre de croiser une belle étudiante sortant de la bibliothèque pour lui poser des questions sur cette histoire de conférence de Jules Berry ou de je ne sais qui. Contre toute attente, la première que je croisai m'aborda d'une façon qui me déplut pour tout dire (et si elle n'avait pas été si bien foutue, je crois que je l'aurais ignorée) :

— Toi, t'es pas étudiant.

— Pourquoi ? Y a des étudiants vieux. Qu'est-ce que je dis : j'suis pas vieux.

— En tout cas, si t'es étudiant, moi j'suis Christine Boutin.

— Dans ce cas-là, je veux bien me convertir tout de suite au catholicisme de droite.

A sa mine renfrognée, je compris tout de suite que j'avais fait faute route — c'était rare mais parfois certaines femmes étaient récalcitrantes à mon humour —, pourtant, je m'embourbais de plus belle :

— C'était un compliment.

— Je suis une femme libre et fière : j'ai pas besoin des compliments de pauv'types comme toi.

— Putain, merde : une féministe, moi qui croyais que c'était une race en voie d'extinction.

— Bon, j'ai des trucs à faire, salut.

Elle partit vers l'escalier, puis se retourna pour me dire :

— Y a un plan dans le hall si t'es paumé.

— J'suis pas paumé. C'est quoi ton nom ?

— Clotilde.

— Moi c'est Didier.

— Je me doutais que c'était un truc dans ce genre. A plus, Didier, dit-elle avant de disparaître complètement.

Merde, j'étais passé pour un ringard : j'aurais dû dire que je m'appelais Kévin, Josh ou Snoop Dog pour paraître cool et sympa. Dans la cour intérieure, des pancartes de la manif de l'après-midi étaient en train de sécher : « Pécesse : S.S. » côtoyait « L.R.U., on l'a dans l'cul », « Réforme de la fac, bonjour l'arnaque » et le classique « Ta loi, Fillon, mets-te-la dans le fion ». Une petite grappe d'étudiants assis sur un banc s'entraînaient à brailler ces inepties et je décidais de passer à l'attaque sans perdre de temps. Mon idée était de faire deux trois interviews rapidos le matin et de torcher un article en cinq minutes à la cafet' du campus en m'enfilant un sandwich et des frites, puis de m'accorder un après-midi de détente bien mérité. Je m'adressais au chef de la bande — sans aucun doute un jeune arrogant de bonne famille, se destinant à une carrière de chirurgien esthétique dans le XVIème arrondissement.

— Salut, je m'appelle Didier, je suis journaliste et je cherche des étudiants grévistes pour les interviewer.

— Moi, je m'appelle Jean-Benoît Luc et je t'emmerde alors dégage.

— Eh ! On se calme, mec, peut-être que tes copines veulent bien répondre à mes questions, ça sera pas long.

— Avec toi, ça sera toujours trop long, on n'est pas intéressé on te dit, t'as qu'à aller à la pêche aux première année : ils sont tellement cons qu'ils oseront pas te dire non.

Les étudiantes à côté de lui n'avaient pas prononcé un mot et je m'apprêtais à partir, mais j'insistais et sortais mes articles de mon sac pour les convaincre. Il ne fut pas plus impressionné devant mes faits d'armes, pire mon article incendiaire sur le drame de Villeneuve-les-Bouilloux ² suscita un sourire moqueur.

— Arrête de te foutre de sa gueule, J.B., il fait son boulot ! dit une petite blonde.

— Ouais, ben qu'il aille le faire ailleurs son job à la noix.

Que les quatre filles autour de lui se rangent à son avis et se pâment devant ce bellâtre non seulement n'arrangeait pas mes affaires mais semait le doute dans mon esprit quant à

² Voir Episode 1, *Trois jours à Villeneuve-les-Bouilloux*.

l'opportunité de chercher une étudiante pour l'après-midi. En étais-je déjà réduit, à 46 ans, à devoir me tourner vers des femmes de plus de 25 ? Ce n'était guère dans mes habitudes et cette perspective me fit me sentir mal : au bord de l'évanouissement — il est vrai que j'avais toujours été sujet au malaise vagal — , je demandais aux étudiantes de me faire une place sur leur banc :

— T'as un banc là-bas, mon gars, tu seras plus à l'aise pour t'étaler, tu vois pas qu'on est déjà serré, tu veux pas venir sur mes genoux, quand même ? me répondit l'ignoble carabin futur liposuceur de vieilles rombières peroxydées à bagouses.

Je m'exécutais et rejoignais un banc à quelques mètres de là et, au bout de quelques secondes, lançais des regards langoureux — tels des appels de phares dans la nuit ou les lampes torches intermittentes de gendarmes me retrouvant complètement pété dans ma voiture ayant terminé dans le fossé en bord de départementale au retour d'un bingo — à une des étudiantes du groupe, la plus jolie, une petite blonde aux yeux bleus dont la bouche joliment dessinée s'ouvrait à intervalles réguliers pour y fourrer un morceau de pain au chocolat. Mes rêveries érotiques furent de courte durée : je fus ramené brutalement sur terre par un coup de pieds dans les côtes :

— Qu'est-ce que t'as à mater ma copine, pauvre con ? Dégage de là, journaliste de merde, ou tu vas le regretter.

Malgré l'envie qui me tenaillait d'infliger une sévère correction à ce sale prétentieux qui ne méritait pas sa copine, je me retins, ravalais ma salive, me levais et me dirigeais vers les bâtiments sans un mot. Ma longue expérience de grand reporter aux quatre coins du monde — en tout cas aux quatre coins de la région parisienne — m'avait appris qu'il vaut toujours mieux choisir la fuite à la confrontation, à moins que l'adversaire ne soit beaucoup plus vieux et plus petit que vous, ce qui personnellement ne m'était encore jamais arrivé. Ne sachant que faire, je suivis deux étudiants qui se dirigeaient vers un amphi : il était bondé et je fis lever tout le monde pour m'asseoir en plein milieu — toujours s'imprégner au maximum de l'ambiance du lieu — puis attrapais au vol des bribes de conversation :

— Non, mais c'est dramatique : j'ai mangé un pot de Nutella pendant le week-end.

— Ouais c'est sûr, ça craint mais attends : c'était quel format le pot, parce qu'y a pot et pot.

— Moi, j'ai un truc infailible pour pas m'empiffrer le week-end : je dors 16 heures par nuit, comme ça j'ai moins de temps pour manger.

— T'as entendu ces rumeurs sur la disparition des corps ?

— La disparition des corps ? Quels corps ?

— Des cadavres : y aurait des cadavres qui auraient disparu de la morgue.

— Tu déconnes ?

— Pas du tout, je le sais de source sûre, je peux pas te dire par qui mais je le sais, c'est tout.

— Et c'est qui qui les piquent ?

— On soupçonne des étudiants, des internes, j'en sais pas plus.

— Putain, ça me fait flipper dans mon slip. Tout d'un coup, j'ai l'impression d'être dans un teen movie américain.

Dès que je vis la prof entrer — une vieille grosse à lunettes habillée comme un sac — je décidais que ce cours n'était pas pour moi, ce qui se confirma quand elle écrivit le titre du cours au tableau « Les accouchements sous péridurale ». Je gêmais tout le monde pour accéder à la sortie et la prof me regarda avec mépris — j'eus peur qu'elle me demande ma carte d'étudiant. Il fallait à tout prix que j'appelle Robert pour lui dire que mon petit reportage sur la grève des étudiants prenait une toute autre tournure. Je cherchais vingt minutes les toilettes, puis m'y enfermais pour téléphoner : ce con de Robert ne répondait pas, merde, il devait être encore avec sa femme de ménage sans papiers — pourtant, il me semblait qu'ils étaient en froid depuis qu'elle lui avait dit qu'elle était enceinte et qu'il avait refusé de lui donner du fric pour se faire avorter. Je décidais de ne pas laisser de message et de rappeler plus tard. En attendant, je me rendis au bistrot du campus : il était presque vide, hormis deux jeunes rastas, c'est pas là que j'allais rencontrer une belle étudiante, décidément j'avais la poisse. Jugeant que 10h45 était encore un peu tôt pour l'apéro, je pris une bière, ensuite j'allais m'acheter l'Equipe et je retrouvais ma table comme si je n'étais pas parti. Passée la quatrième bière, les hommes sont tous frères, comme disait mon grand-père : j'en eus la preuve quand les rastas s'incrustèrent à ma table et que nous fîmes la causette comme de vieux potos.

— Vous faites quoi dans la vie ?

— On vit et toi ?

— Pareil. Mais vous vivez de quoi ? Vous êtes étudiants ?

— Ouais, mais nos parents sont trop friqués alors on n'a pas droit aux bourses. On se démerde.

— La manche ça eut payé mais avec la crise, les gens deviennent pingres, de toute façon moi je vais pas rester, mec.

— Ouais, moi non plus, après l'été on s'arrache en Hollande, on bosse dans les champs et après quand on a assez de thune on taille la route jusqu'en Suède, après le détroit de Gibraltar.

Décidément, les jeunes étaient plus ringards qu'on ne le pensait : entre la féministe, les hippies et l'étudiant en médecine arrogant et friqué, j'aurai pu me croire dans les années 70 et pas en 2009. Je terminais ma bière, pensif, en songeant aux Suédoises.

Vers 12h45, jugeant que l'heure décente de l'apéro était venue, nous passâmes au pastis, puis j'invitais mes deux amis désargentés à manger avec moi. Je fus étonné par l'avidité avec laquelle celui qui se disait végétalien avala son énorme steak saignant ; quant à moi, je ne sais s'il fallait attribuer ça aux bières ou au pastis, mais les tripes à la mode de Caen retournèrent les miennes. Je quittais donc mes amis précipitamment et en laissant la moitié de ma tarte aux fraises pour les toilettes de la fac.

— Mais t'as des toilettes ici, si tu veux.

— C'est sympa, mais non, je dois téléphoner à mon patron depuis les chiottes de la fac, dis-je avant de laisser les deux types passablement interloqués et la bouche pleine de frites.

A peine sorti du bistrot, je regrettais ce choix mais c'était trop tard, alors pour ne plus penser à mes intestins, je me concentrais sur les titres possibles de mon article, tout en essayant de courir discrètement, ce qui me faisait ressembler à ce marcheur olympique très moche dont le nom ne me revient pas : « Trafic de cadavres à l'hôpital universitaire », « Jeux pervers d'étudiants nantis », « L'hôpital de la honte », non mieux « L'hôpital de l'horreur ». Une fois sur place, je m'enfermais dans les W.C, me vidais et appelais mon patron même si, l'alcool faisant son effet, je dus m'y reprendre à trois fois pour composer correctement le numéro :

— Allô ? Robert ?

— C'est toi Didier ? Pourquoi tu parles si doucement ? Je t'entends mal.

— Y a du changement, je tiens une affaire de l'ampleur du sang contaminé.

— Quoi ? Qui t'as contaminé ? J'entends rien, parle plus fort.

— Attends, y a quelqu'un qui frappe à la porte, j'te rappelle.

En effet, une main ferme toquait à la porte des gogues où je m'étais enfermé.

— C'est occupé.

— Sortez, c'est un ordre.

— Putain, c'est la police ou quoi ? On peut plus chier tranquille : c'est ça, la démocratie ?

Quand j'ouvris la porte, je découvris un homme sexagénaire, en costume cravate, un vague air de ressemblance avec Jean-François Copé vieux, ce qui n'est pas un compliment.

— Bon, on réquisitionne tout le personnel, y a une urgence.

— Le personnel ? Une urgence ? bredouillais-je, encore un peu pompette.

— Oui, j'ai vérifié les contrats des agents d'entretien, j'ai le droit de vous obliger à aller à cette conférence. Et de vous virer pour faute grave si vous essayez de vous tirer en douce.

C'est alors que je compris, dans un éclair de lucidité dont j'étais il est vrai peu coutumier que : 1) ce type était le directeur de la fac et que 2) il me prenait pour un homme de ménage. Bien entendu, je pouvais admettre que le seau, la serpillière et le canard W.C qui se trouvaient dans les chiottes où je m'étais enfermé pouvaient prêter à confusion, de même que mon âge qui laissait peu de probabilité pour que je sois un étudiant mais cela ne m'empêcha pas de ressentir le malaise et l'humiliation éprouvés par Colombo quand on le prend pour un clodo à cause de son vieil imper, c'est à dire dans à peu près un épisode sur deux. Sans que j'eus le temps de me défendre, le dirlo me prit par le bras et me traîna vers l'amphi Menguélé où une trentaine d'hommes et de femmes attendait en maugréant, plus habitué à nettoyer les bancs qu'à s'asseoir dessus. Un cerbère — qui devait officier comme secrétaire du président de la fac dans le civil — passa dans les rangs et nous confisqua nos portables alors même que le mien sonnait, sûrement mon patron à l'autre bout du fil qui ne comprenait rien à la situation. Le roi de la fête arriva sous les acclamations un peu forcées du public — putain, une conférence de Luc Ferry c'était pas un match du XV de France quand même, un peu de dignité nom de Dieu. Je me retenais de rire mais quand j'entendis que les portes avaient été fermées à clés de l'extérieur — pour empêcher les gens de partir avant la fin —, je flippais sérieusement : c'était un cauchemar à la Kafka.

Le philosophe des maternelles commença en toute simplicité :

— Mes chers amis, je suis heureux que vous soyez ici cette après-midi pour m'écouter parler du sens de la vie et de la philosophie chrétienne de l'amour alors qu'il fait si beau dehors. Comme le disait Sénèque bla bla bla bla bla (il remit sa mèche), bla bla bla bla bla...

Je me demandai si ce margoulin de grands chemins faisait semblant de ne pas s'apercevoir qu'il n'y avait pas un seul étudiant dans son public uniquement composé de femmes de ménage et d'hommes à tout faire de plus de 45 ans réquisitionnés, pour ne pas dire

raflés, jusque dans les recoins les plus sombres des waters les moins propres de l'université, ou s'il était complètement con.

14h56. Cette conférence n'en finissait pas : on était tous là depuis une heure et certains dormaient déjà en soufflant des bulles de bave, les autres avaient bien du mérite de tenir le coup, peut-être pensaient-ils qu'on était espionné par le directeur via des caméras.

16h24. Il continuait à pérorer, sa femme le ravitaillant en verres d'eau minérale telle une geisha de bas étage. Ce mec, c'est le Guy Béart de la philo : tu sais quand ça commence mais tu sais jamais quand ça s'arrête ! Qu'on l'abatte ! Qu'il la boucle, putain !

17h59. Là, c'est carrément du niveau d'un discours de Castro, c'est-à-dire aussi interminable que vide de sens et plein d'autosatisfaction dégoulinante. Faut dire que sa femme l'encourageait dans ce sens : à part un vieux chien malade avec une burne en moins et un cancer du côlon, je ne vois guère quel genre d'être vivant pourrait manifester autant de confiance et d'amour inconditionnel à un homme aussi minable et insignifiant.

19h43. Après deux fausses alertes — quand il a ouvert sa sacoche en cuir pour finalement en ressortir son dernier bouquin de façon à s'auto-citer tout en faisant sa pub et quand il s'est dirigé vers la porte pour allumer la lumière du tableau —, cette conférence de merde est enfin terminée. Je suis dégoûté des conférences comme autrefois j'avais été dégoûté du cassoulet³. Nous nous barrâmes complètement lessivés, alors que cet imposteur chevelu était parti pisser sa flotte minérale en nous promettant à son retour de signer tous ses bouquins foireux, une fois bien sûr qu'on les aurait achetés. Je filais à la cafét' me payer un sandwich avec beaucoup de cornichons — bizarrement, le charlatan philosophe ne m'avait pas dégoûté des cornichons — puis je me mis en quête de la morgue. Quand mon téléphone sonna, je faillis bien m'étouffer avec un cornichon de la taille d'un petit concombre : c'était mon patron, inquiet quant à mon intégrité physique.

— Putain, tu foutais quoi, Ducon ? J'ai essayé de t'appeler tout l'après-midi, je commençais à me demander si t'étais pas retenu en otage par des étudiants enragés ou que t'avais pas choppé la grippe porcine. Au bureau, tout le monde me disait de pas m'inquiéter, que t'étais sûrement en train de t'envoyer en l'air avec une étudiante de première année à gros nichons.

— Je bosse, je m'amuse pas et je peux te dire que c'était pas la gaudriole cet aprèm' : le directeur de la fac m'a obligé à assister à un laïus de Luc Ferry.

— Claude Berri ? Il est mort ! Didier, t'as encore picolé ?

³ Voir Episode 1, *Trois jours à Villeneuve-les-Bouilloux*.

— Non, je t'explique : y avait une conférence de Luc Ferry, tu sais l'ancien ministre qui prétend apprendre au populo ce que c'est qu'une vie réussie ?

— Ah ouais, je vois : un connard à lunettes avec les cheveux un peu longs mais pas trop, juste à bonne longueur.

— Ouais, c'est ça, le spécialiste de la mise en plis : ben, pour sa conférence y avait pas un chat alors le dirlo a réquisitionné les agents d'entretien et suite à un quiproquo, il m'a pris pour un homme de ménage et j'ai été enfermé durant presque six heures. Je peux te dire qu'à Guantanamo ça les aurait fait parler les mecs, six heures de Luc Ferry : moi, encore cinq minutes et j'avouais être Ben Laden.

— Bon, tu rentres alors, t'as des interviews d'étudiants sur la grève ?

— T'as pas entendu ce que je t'ai dit tout à l'heure ?

— Non, tu parlais trop doucement et je deviens sourd d'une oreille à force que ma femme me gueule dessus toujours du même côté.

— Je te disais que la grève, on s'en branle, y a des trucs plus graves qui se passent ici : des cadavres disparaissent de la morgue.

— Disparitions de cadavres : tu m'intéresses. Et t'as une piste ?

— J'ai rien pu faire cet aprèm' vu que j'étais à la conférence, mais je m'y mets tout de suite.

— Bon, et tu vas dormir où ?

— J'en sais rien, sur place, je vais bien me trouver un coin sur le campus ou à l'hôpital.

— O.K., sois prudent quand même, que j'ai pas à venir te chercher. Au fait, tes nénéés, ça va, le dégonflage progresse ?

— Oui, merci, je suis à la phase Jane Birkin, dis-je en me caressant avec une certaine pointe de mélancolie, bientôt y aura plus rien.

Sur le parking de l'hôpital, j'aperçus Clotilde, la féministe forcenée mais si mignonne : elle se dirigeait vers une voiture — sûrement la sienne —, j'étais sur le point d'aller la saluer lorsque je me ravisai : quelqu'un l'attendait dans la voiture, heureusement j'étais trop loin pour me faire remarquer. Merde : c'était ce connard de petit étudiant qui m'avait envoyé bouler. Je les observais planqué derrière un 4x4 : ils semblaient très bien se connaître, c'est le moins que l'on puisse dire et mon cœur se serra en passant à la petite blondinette trompée par ce merdeux. J'étais sur le point de détourner le regard un brin dégoûté — ce naze se tapaient deux des plus jolies filles de la fac en toute impunité — quand

je vis Clotilde sortir une enveloppe marron de son sac et la donner à l'autre. Ce fut comme un éclair : ces deux étaient liés à la disparition des corps, j'en aurai mis ma main à couper, ou presque.

Une heure après, je faisais le pied de grue aux abords de l'hosto universitaire, non loin d'une machine à cawas tagguée de slogans gauchistes tels « Aux chiottes Sarko ». Alors que j'en étais à mon quatrième café insipide comme un meeting de Martine Aubry, j'aperçus un jeune homme se pointer avec un gros sac en bandoulière d'où dépassaient des bouquins : enfin un étudiant qui allait pouvoir m'aider dans mon enquête.

— Salut, excuse-moi de te déranger, mais t'es étudiant ?

— Oui, entre deux lavages de waters, j'suis étudiant en médecine.

— Comment ça ?

— Je suis Bosnien, j'ai pas de bourses et pour payer mes études, je fais le ménage ici le soir et le week-end, mais là c'est les partiels alors c'est pas très pratique pour réviser. Je m'appelle Mehmet, enchanté.

— Moi, c'est Didier.

L'alcool avait dû être évacué de mon sang car j'eus une idée de génie : quoi de mieux que bosser dans l'hôpital pour enquêter ni vu ni connu sur la disparition des cadavres ? Si on m'avait déjà pris pour un homme de ménage, c'est que je devais avoir le physique de l'emploi.

— Pourquoi je te remplacerai pas cette nuit pendant que toi tu bosses tes cours ?

— Pourquoi tu ferais ça ? Tu me connais même pas. Elle est où l'arnaque ?

— Y a pas d'arnaque : j'ai juste envie de t'aider parce que t'as l'air cool.

— J'te crois pas.

— Bon, tu veux la vérité ?

— Ouais.

— Y a deux ans, j'employais des Bosniaques au black pour des travaux chez moi et un des gars, un jeune étudiant en médecine justement qui te ressemblait comme deux gouttes d'eau a eu un grave accident et il est mort coulé dans le béton, alors je me sens coupable et si je t'aide j'aurai l'impression de me racheter, tout en rendant hommage à sa mémoire bien sûr.

— Dans ce cas, je peux pas refuser ton offre, mais je te préviens, je peux pas te payer et j'ai rien à t'offrir, à part un paquet de spaghetti qu'on m'a donné aux Restos du Cœur.

— Garde-le, va, on a toujours besoin d'un paquet de spaghetti d'avance.

— Si tu veux, je peux te présenter une amie...très gentille.

— Ah, ça je dis pas non. Bon, il est où ton balai ?

C'est ainsi que je m'engageais dans le boulot de nettoyeur de chiottes de nuit en soustraitance, fier de la vitesse avec laquelle j'avais inventé un mensonge persuasif digne d'une explication psychologique subtile dans un épisode de « Julie Lescaut ». Malheureusement, au bout de quelques heures de lavage intensif sans trouver l'ombre d'un indice, je dus me rendre à l'évidence : c'était une des pires expériences de ma vie avec ma mycose cutanée de l'année dernière, un boulot que je ne souhaitais à personne, même à mon pire ennemi — quoi que, peut-être que ça ferait pas de mal à Luc Ferry. Cependant, alors que tout semblait perdu, la nuit se révéla finalement riche d'enseignements quand vers 3 h du mat, planqué sur la lunette des W.C., j'entendis cette conversation entre deux chirurgiens :

— Je te jure, en 34 ans de carrière, c'est la première fois que je vois ça.

— Pourtant l'an dernier, y avait bien un corps qui avait disparu le premier avril ?

— Attends, ça avait rien à voir : une simple blague d'étudiants bourrés, on a tous été étudiant, l'internat c'est une pression terrible, faut bien se défouler.

— Enfin, y a se défouler et se défouler.

— Alcool, drogue, sexe et blagues de potaches, c'était pas bien méchant, et puis y avait qu'un corps qui avait disparu et on l'a retrouvé finalement.

— Oui, mais dans quel état ? Je sais bien qu'il était en partance pour le carré des indigents et que sa famille risquait pas de le demander mais quand même, tous ces pétards, au niveau déontologique, c'est limite.

— T'as pas tort, mais de toute façon, dans notre métier on est toujours limite. En tout cas là c'est différent : 14 corps qui disparaissent, pour moi ça sent le trafic d'organes à plein nez.

— Ou un pervers sexuel, ou des satanistes, ou des...

— Michel, tu regardes trop la télé.

— T'as raison, je connais par cœur tous les épisodes de « Femmes de Loi » avec Natacha Amal. Au fait, c'était comment ton week-end à Courchevel avec ta maîtresse ?

Quelques minutes plus tard, alors que j'astiquais un robinet, histoire que le boulot de Mehmet soit fait et qu'il n'ait pas de problème, Jean-Benoît, l'étudiant en médecine et mon suspect numéro 1, pointa contre toute attente son blair :

— Alors, le scribouillard, on se fait passer pour un homme de ménage, histoire de mieux enquêter ? T'es sûr que c'est notre grève qui t'intéresse ?

— Pourquoi y a autre chose qui devrait m'intéresser ici ?

— J'en sais rien. Alors comme ça, il paraît que t'as fait la connaissance de Clotilde.

— Ouais, une drôle de fille, on dirait.

— Tu sais que je peux te dénoncer au recteur et te faire virer d'ici manu militari.

— Je crois que c'est pas ton intérêt, quelqu'un de mal intentionné pourrait aller dire à ta copine que tu la trompes avec Clotilde, ça serait ballot, elle avait l'air de bien t'aimer.

— Tu me menaces ?

— A toi de voir : si tu me menaces, je te rends la pareille, sinon on est quitte.

— On enterre la hache de guerre : maintenant tu me laisses pisser, s'te plaît.

Après bien des lavabos récurés, vers les six heures du matin, je décidai de m'aventurer vers la morgue, mais à quelques mètres du Graal, Mehmet déboula : après moult remerciements, il insista pour me faire rencontrer et plus si affinité, son amie Ludmila, qui habitait dans une chambre universitaire sur le campus. J'acceptai pour lui faire plaisir et me faire plaisir à moi aussi — si elle était trop moche, elle me laisserait peut-être au moins dormir par terre :

— Tu sais, Ludmila c'est pas vraiment une professionnelle.

— Ah bon ? C'est une amateur, tu veux dire ?

— Non, je veux dire : ses prestations sont irréprochables mais elle fait ça pour arrondir ses fins de mois, dit-il en me laissant devant la porte de sa chambre.

Ludmila était une jeune femme au physique agréable et je m'apprêtais à passer une nuit, ou plutôt une matinée de débauche bien méritée. Elle me dit de me déshabiller sans autre préambule et je m'exécutais avec précipitation, alors qu'elle restait assise sur sa chaise, telle la Vénus de Milo avec des bras assise sur une chaise.

— Tu te déshabilles pas ?

— Pourquoi faire ? C'est pas la peine.

— Quand même, c'est plus pratique, dis-je en approchant mon visage du sien.

Elle parut étonnée mais ne réagit pas. Par contre, quand je passai à la vitesse supérieure et entreprit de l'embrasser tout en lui touchant le sein gauche, je compris ma douleur : elle m'envoya une mandale digne d'une catcheuse boostée à la testostérone. Il s'avéra qu'il s'agissait d'un horrible malentendu : Ludmila était étudiante en urologie et les services qu'elle proposait vis-à-vis de mon appareil génital se limitaient à diagnostiquer les maladies vénériennes. Heureusement, je fus sauvé par le gong : mon téléphone sonna, c'était Robert, je sortis précipitamment et prit l'appel dans le couloir.

— Allô ? Didier ? Ca avance l'enquête ?

— Ouais, je suis sur une piste : j'ai deux suspects en ligne de mire, mais il faut que j'aille voir moi-même ce qui se trame à la morgue : avec un peu de chance je pourrais tomber sur le coupable en train de piquer le macchabée. Eh, Robert, t'es tombé du lit ou quoi ? Il est pas 6h30.

— J't'expliquerai quand tu rentreras : j'ai eu un p'tit blem, Maryse m'a foutu dehors.

— Merde et t'es où ?

— Ben justement je me suis installé chez toi.

— Comment t'es rentré ? Qui t'a filé la clé ?

— Ta concierge.

— La vieille Pépita ? Tu l'as menacé avec une arme ?

— Presque : je lui ai montré ma carte de presse, j'ai dit que j'allais la dénoncer comme marchande de sommeil si elle me filait pas les clés.

— Et elle a marché ?

— Ouais, j'ai dit ça au pif mais apparemment y a une tripotée de niakoués qui crèche dans tes caves : je parie que tu t'en étais même pas rendu compte.

— Non.

— C'est dingue ce qu'ils sont discrets ces chintocs : j'aurai dû me trouver une maîtresse chintoc, elle aurait pas appelé chez moi et je serai dans mon lit à l'heure actuelle.

— Sauf qu'elles te plairaient pas les chintocs : elles ont des seins minuscules et pas de cul.

— Ouais, t'as raison, c'est sans regret.

— Alors t'es chez moi ?

— Affirmatif et t'aurais pu faire le ménage, c'est une décharge ici. Bon, je te laisse, mon croissant va cramer et y a mon café qui refroidit. On se tient en jus.

— Ouais, c'est ça, fais comme chez toi, surtout, dis-je dans le vide car il avait déjà raccroché.

Merde, ça c'était la tuile : j'allais devoir héberger mon patron encore plus beauf que moi. J'avais à peine raccroché qu'une porte s'ouvrit : c'était Clotilde, en nuisette noire à moitié transparente, je crus défaillir.

— Le monde est petit, j'entend du bruit dans le couloir à six heures du mat, je sors dans le couloir et je tombe sur qui ? Didier, le journaliste en goguette.

— C'est Jean-Benoît qui vous a dit que j'étais journaliste ?

— Oui, et il m'a dit aussi que vous étiez en froid.

— Ce type est un connard, je sais pas ce que vous faites avec lui.

— Comment ça « avec lui » ?

— Je vous ai aperçu ensemble hier et il m'a semblé que vous étiez comment dire...très proches.

— Vous êtes jaloux ?

— Moi, non, mais sa copine, la blondinette, ça pourrait pas lui plaire.

— Y a aucune raison qu'elle le sache, si personne le lui dit. Et puis, c'est pas ce que vous croyez : Jean-Ben et moi on est des vieux amis, et on est plus des partenaires en affaire qu'autre chose.

— Partenaires en affaire ? Vous appelez ça comme ça ?

— Je crois que vous devriez rentrer chez vous, Monsieur Didier, vous valez mieux qu'un homme de ménage : je vais vous donner mon numéro si vous voulez m'interviewer moi et mes amies pour votre article.

— Pourquoi voulez vous que je parte ? J'enquête sur une affaire importante et je sens que je brûle, dis-je, quelque peu troublé par ce que je voyais sous la nuisette.

— C'est pour votre bien : J.-B. est un chic type mais il peut être violent et je voudrais pas qu'il vous abîme le portrait.

J'avoue que l'espace d'un instant, l'enquête sur les cadavres disparus passa au second plan et je caressais l'espoir qu'elle me laisse entrer dans sa chambre pour prendre un peu de bon temps. Au lieu de cela, elle me planta dans le couloir, rentra chez elle, en ressortit deux minutes plus tard avec un post-it sur lequel était écrit son numéro, puis m'embrassa sur la joue et me dit « à bientôt ». J'étais pantois. Il m'apparaissait de plus en plus évident qu'une créature à la plastique aussi irréprochable ne pouvait être coupable d'un tel crime. Par contre, ce bosniaque sournois n'avait pas un 90 C pour sa défense et à cet instant précis cela fit de lui le coupable idéal, avec J.-B. bien sûr, mais j'y croyais de moins en moins, ce type n'avait que de la gueule et je le voyais mal avoir les couilles de se trimbaler 14 cadavres tout seul à l'extérieur de la morgue. Non, non, à tous les coups c'était le Bosniaque : le Bosniaque est fourbe, méchant et fort physiquement, il aura pu faire le coup tout seul ou avec un ami bosniaque aussi costaud, méchant et sournois que lui. J'envoyais un S.M.S. au patron : « C le bosniac ka piké cadavres. Rentre D que preuves. Fé Gaf chasse d'O. Didier ». J'étais un peu mal à l'aise à l'idée que mon patron puisse tomber sur ma collection de films érotiques

italiens des années 80 — non sous-titrés, mais à vrai dire c'est pas gênant — enfin, c'était plutôt elle qui allait lui tomber dessus s'il avait le malheur d'ouvrir le placard de la penderie de la chambre. J'imaginai déjà mon pauvre vieux Robert, pleuré par sa femme et sa maîtresse unies dans la douleur, dans son cercueil premier prix avec en fond sonore le discours du curé sur la dignité qu'il y avait à mourir étouffé par des centaines de DVD de films érotiques italiens des années 80 — je lui souhaitais bien du courage.

Je traversais le campus silencieux encore ensommeillé, les yeux rougis et le teint cireux, stigmates de ma nuit blanche ; j'entrais dans l'hôpital par la petite porte et me dirigeais vers la morgue en laissant la mienne au vestiaire. Je m'attendais à la trouver fermée à double tour, peut-être même surveillée, et à la place je trouvais les portes grandes ouvertes : ils étaient là tous les deux, j'entendais leurs voix en train de s'engueuler. Clotilde et Jean-Benoît. Je me demandais comment elle pouvait déjà être là alors que je venais de la quitter dans sa chambre, à l'autre bout du campus, puis je regardai ma montre, fis un bref calcul et réalisais que je m'étais endormi une bonne demie-heure sur un banc à mi-chemin.

— Clotilde, c'est moi, ne craignez rien : si vous m'aidez on peut le ceinturer.

— Quoi ? Le ceinturer ? Mais ceinturer qui ? dit Clotilde, sonnée.

— Quel courage il a ce scribouillard : ceinturer des cadavres ! Wouah ! Avec ça si elle te laisse pas la baiser, c'est que t'as vraiment pas de chance.

— Arrêtes J.-B., putain qu'est-ce que t'es lourd quand tu t'y mets.

— Vas-y vas, sauve ta peau, c'est bien légitime, crois-moi j'aurais fais pareil, ce journaliste t'as à la bonne, c'est le moins qu'on puisse dire, alors profite-en.

— Oui, Clotilde, je suis sûre que vous y êtes pour rien, c'est lui qui vous a entraîné : aidez-moi à le ceinturer.

— C'est quoi ces conneries ? N'inverse pas les choses : c'est nous qui avons les cartes en mains, dit Clotilde avant de me ligoter à une table de dissection.

Bizarrement, que ce soit par trop de fatigue accumulée, d'incompréhension de mon cerveau ou tout simplement parce que ce contact physique m'était des plus agréables, toujours-est-il que je ne réagis pas et me laissai saucissonner par Clotilde. Puis, je faillis perdre connaissance quand le Docteur Mamour s'approcha de moi armé d'un scalpel et d'une bouteille de chloroforme. L'espace d'un instant, ma vie défila devant moi, et, je le confesse elle n'était pas très glorieuse : j'avais pas été un beau bébé — selon ma mère et ma grand-mère, j'étais même particulièrement moche, à un point rarement égalé pour un enfant si jeune, un vrai petit vieux en couche-culotte —, j'avais pas été un bon élève, je crains de ne pas voir

non plus été un bon amant, quant à l'amitié, il serait présomptueux d'appeler amis des compagnons de beuverie qui partageaient mes soirées et mes bières les jours de matchs de foot ou de rugby. Alors que me revenait en mémoire le seul truc bien que j'avais fait dans ma vie — le sauvetage d'un crapaud quand j'avais 8 ans — je sentis le froid d'un canon contre ma cuisse droite : j'ouvris les yeux et découvris Mehmet au-dessus de la table de dissection à laquelle j'étais attaché.

— Mehmet ? Qu'est-ce tu fous là ? C'est quoi ça, une mitraillette ?

— Une kalachnikov en fait. Il est sept heures, je venais te dire que ton boulot était fini. Moi qui me demandais comment te remercier, je viens de te sauver donc je crois qu'on est quitte.

— Merci, dis-je, honteux au possible d'avoir pu douter de lui.

Le gentil étudiant/homme de ménage m'invita à boire un café chez lui, j'acceptais, nous devisâmes de choses et d'autres, sans que j'ose lui demander s'il se baladait souvent la Kalachnikov à la ceinture. Je demandais quand même des nouvelles de J.-B. et Clotilde : je ne m'étonnais pas d'apprendre que le premier avait pissé dans son froc à 200 euros quand le Bosniaque avait pointé son arme sur lui et qu'il avait rejeté la faute sur Clotilde, poussant même la lâcheté jusqu'à se planquer derrière elle. En serrant le post-it dans la poche de mon jean slim, qui décidément était un peu trop slim pour moi, je m'imaginai déjà roucoulant dans les bras blancs et fermes de Clotilde : ma première féministe, ça promettait ! Du coup, j'étais quelque peu distrait et je ne compris pas tout ce que me dit Mehmet. Je saisis quand même qu'il aidait son oncle Yuri à écouler d'anciens stocks d'armes de l'ex-bloc soviétique et qu'il donnait parfois rendez-vous à ses clients à la fac — où il avait caché lesdites armes car il n'avait pas la place dans sa chambre universitaire —, comme ce matin, qu'il avait surpris J.-B. et Clotilde en train de s'engueuler sur la meilleure manière de me faire disparaître, l'un parlant d'acide, l'autre de me jeter dans la Seine, et qu'ils avaient avoué être de mèche pour voler des cadavres et les revendre à une certaine Mélina qui les écoulait en Amérique du Sud⁴. La suite était plus complexe : apparemment Clotilde avait voulu le doubler en récupérant des cadavres pour son usage personnel — des expériences à la Frankenstein sur la création de l'homme idéal en assemblant des bouts de cadavres, si elle m'avait tué elle aurait pu récupérer de belles pièces — alors que lui s'en mettait aussi de côté pour les écouler à des gitans du quartier qui comme tout le monde le sait mangent des brochettes de chair humaine devant un feu de camp en chantant « Bamboléo » deux fois plus fort les soirs de pleine lune. A ce stade,

⁴ Voir *La Roue de la Fortune* (dans les *Histoires Atroces*).

Mehmet avait songé à appeler la police mais il ne voulait pas que les flics mettent leur nez dans ses affaires : il avait donc laissé repartir les deux cinglés en leur disant de fermer leurs gueules et qu'il bouclerait la sienne. Une fois ces tordus partis, il m'avait libéré. Tout se tenait. Après le dernier calva d'usage, et nous être juré une amitié éternelle, je quittais mon nouvel ami et entrepris de regagner mes pénates.

J'arrivais vers les neuf heures à mon appartement. Je traversais le hall tout penaud devant le regard en coin de ma concierge, la vieille Pépita qui s'arrêta de laver l'escalier pour me lancer :

— Y a votre ami chez vous, il m'a menacé pour avoir la clé, j'espère que j'ai bien fait.

— Mais oui, vous avez bien fait, c'est mon patron.

— Oh, moi, chacun fait ce qu'il veut, du moment que vous faites pas trop de bruit.

Vision d'horreur une fois dans l'appart : mon Robert en caleçon rose fushia à fleurs devant un film érotique italien en train de boire son Nesquick et d'y tremper sa tartine. Etant moi-même passablement beurré, je compatis au sort de la tartine. Absorbé par le film, il ne m'avait pas entendu entrer et je n'osais signaler ma présence — avouez que la situation est pour le moins délicate, alors que faire⁵ ? Je fis réchauffer un café, m'en versais un plein saladier — dans mon cas, un bol n'aurait pas suffi — et le suçais d'une demi-douzaine de sucre, je le bus cul sec avant d'émettre un rot particulièrement sonore. Après ça, je mangeais trois croissants. C'est alors que Robert émergea du film et m'aperçut :

— Ah ? T'es là Didier, je t'avais pas entendu. Je me suis mis à l'aise, j'espère que ça te gêne pas.

— Non, quand on peut dépanner un ami... temporairement, bien sûr.

— Bien sûr. Hum il est pas mal celui-là, « Les nibards en folie ».

— Tu trouves pas qu'elles ont des trop petits seins ces filles ? Je veux dire, vu le titre on est en droit de s'attendre à mieux.

— Mais c'est qui qui a fait la traduction du titre ? C'est écrit au bic, avec une faute en plus : y a pas deux B à « nibards » ?

— C'est mon beauf, le mari à ma sœur, tu sais José.

— José : il est pas portugais ? Il parle pas italien ce type, il aura confondu « nibards » et « quéquettes » le coup classique quand on n'est pas polyglotte.

⁵ Gimmick des « Jamais ô grand jamais », série de sketches chiadés fait par Poelvoorde sur Canal+.

Je nageais en plein cauchemar et au lieu de lui demander s'il les avait tous vus — ce qui ne faisait guère de doute, vu que tous les films étaient étalés par terre ou sur le canapé — j'allais prendre une douche, puis racontais tout à Robert, en minimisant le rôle de Clotilde.

— Bon, j'suis crevé, je crois que je vais pas aller au bureau aujourd'hui, me dit Robert, qui il est vrai avait les traits tirés si caractéristiques du mec qui s'est pogné toute la nuit comme un malade.

— Moi, j'y vais, je dois écrire l'article sur la disparition des cadavres, dis-je en sortant de ce qui allait de moins en moins être chez moi.

Une fois dans ma voiture, j'appelais Clotilde en vue d'un petit rencard mais au lieu de tomber sur elle ou sur son répondeur, voilà ce que j'entendis : « L'impuissance n'est pas une fatalité : retrouvez votre virilité de jeune homme en dix semaines pour seulement 345 euros par mois, parce que bander, ça n'a pas de prix ». La salope, elle m'avait donné un faux numéro : je savais que c'était pas pour moi les féministes.

DE PERNOD A PERNAUT

J'ai jamais craché sur un bon Ricard, par contre j'ai toujours trouvé que Jean-Pierre Pernaut était un gros con : ces deux faits, sans lien en apparence, sont à l'origine du triste épisode qui a failli clore ma carrière journalistique par une inculpation pour meurtre, quinze ans de taule et la perte du peu d'amour propre qui me reste dans les douches. Bref, nous étions au mois de mai, un dimanche, le 10 je crois mais ça n'a pas d'importance : mon boss le gros Robert vivait toujours chez moi⁶ et, sur le coup des 11h du mat', alors qu'on avait déjà attaqué l'apéro depuis une demi-heure en regardant *Auto-Moto*, il me sort d'un coup :

— Didier, ça te gêne si ma mère vient ?

— Ta mère ?

— Oui, tu sais, elle en est à la quatrième rechute de son cancer et j'ai pas osé lui dire que Maryse m'avait largué.

— Elle croit que t'habites encore là-bas ?

— Non, j'ai dit que j'habitais chez toi provisoirement.

— Et pour quelles raisons t'habiterais ici si ta femme t'avait pas foutu dehors ?

— Ben, justement : j'ai dit que t'étais dépressif et que t'avais besoin de quelqu'un pour te remonter le moral et t'empêcher de te jeter par la fenêtre.

— Génial. Mais quand tu dis qu'elle vient, tu veux dire en ville ?

— Non, ici, chez nous, enfin chez toi. Je te dédommagerai bien entendu et c'est moi qui ferai la popote.

— Ecoute, Robert, c'est pas une question de fric ni de popote. Ca devait être provisoire et ça fait trois semaines que t'es là.

— Sans déconner ? Déjà trois semaines ? J'ai pas vu le temps passer.

— Tu devrais te chercher un truc, j'sais pas, un meublé.

— J'ai encore bon espoir de recoller les morceaux avec Maryse, tu sais 34 ans de vie commune, ça laisse des traces... Puis je vois pas au nom de quoi elle continuerait à profiter d'un pavillon de 120 mètres carré avec jardinnet pendant que moi j'irai m'enterrer dans une chambre de bonne insalubre avec chiottes sur le pallier.

— Toi, t'es un vrai romantique. Au fait, ça en est où avec ta femme de ménage⁷ ?

— La négresse, Adélaïde ? Elle est toujours expulsable.

⁶ Voir Episode 3, *Didier retourne à la fac.*

⁷ Idem.

— Qu'est ce que tu vas faire ?

— Rien, qu'est-ce que tu veux que je fasse ?

— Ben j'en sais rein, tu pourrais essayer de l'aider, après tout t'as des relations haut placées, non ?

— Le dentiste de Sarko ? Il est mort ce con, lundi dernier.

— Merde, ta sœur est veuve alors ?

— Non, en fait c'était pas vraiment mon beauf au sens strict, disons que c'était le beauf du mari de ma sœur, mais pour simplifier je dis à tout le monde que c'est mon beauf, et puis ça impressionne plus.

— Du coup tu peux rien faire ?

— Tu sais ce qu'elle voulait cette conne ? Que je divorce avec Maryse, que je l'épouse et que je reconnaisse le gniard, comme ça elle pourrait avoir la nationalité.

— C'est pas con, ça réglerait tout.

— Didier, t'as une araignée dans la tourte ou quoi ? Tu me vois officialiser ma relation avec cette pauvre Nigériane ? Tout le monde se foutrait de ma gueule au bureau. Puis je crois qu'elle m'a utilisé, ça faisait des semaines qu'elle m'allumait.

— Elle t'allumait ? Avec sa serpillière, ses gants et son seau ?

— Ben, oui, il me semble bien qu'elle m'allumait, enfin j'en sais rien.

— Pour en revenir à ta mère...

— Elle va en cure à Vichy comme chaque année en hommage au maréchal et elle s'arrête ici, ça sera que pour un soir et une nuit.

— Tu me vires de chez moi ?

— Non, il faut que tu restes et que tu fasses le dépressif, et surtout que tu dises rien sur Maryse et Adélaïde.

— Putain, Robert, tu charries, j'ai l'air d'une nounou pour vieille ?

— Eh, parle pas de ma mère comme ça, Didier, y a des limites, en plus elle fait jeune pour son âge, tu verras, elle est encore drôlement en forme pour ses 83 ans. Demande-moi ce que tu veux en échange.

— Je veux faire un sujet sur le J.T. de Pernaut, une semaine en immersion totale, dis-je totalement cuit au Pernod, cette analogie phonétique expliquant sans doute l'énorme connerie que je venais de sortir alors que commençait à peine *Téléfoot*, à moins que ce ne soit la souvenance du rêve étrange que j'avais fait dans la nuit, nous y reviendrons.

— Adjugé. Mais vu que mon faux beauf est en train de se faire bouffer par les asticots, j'peux pas t'aider à entrer à TF1, tu te démerdes.

— T'inquiète pas pour ça : je connais la DRH, une nympho avec qui je sortais à la fac.

— La rouquine qui était championne de handball universitaire et qui te portait sur son dos ?

— Non, une autre, celle-là elle est brune et à part la baise, le sport c'est pas son truc si j'me souviens bien.

— C'est réglé alors ?

— J'vais passer quelques coups de fil et ça devrait l'faire.

Le lendemain, il était pas encore 8h que je regrettais déjà amèrement cette vaste mascarade. Si la soirée du dimanche avec Mireille, la mère de Robert, avait été longue — je serai désormais incollable sur tous les effets indésirables de la chimio —, la nuit qui avait suivi avait été une des pires de ma vie : j'avais dû résister aux assauts de ce succube en combinaison Damart. Il n'était pas vraiment dans mes habitudes de prendre des pincettes avec les femmes qui ne m'attiraient pas mais avec Mireille, j'étais un peu gêné aux entournures : certes, elle avait trois fois l'âge des femmes avec qui je sortais d'habitude mais je découvrais à quel point il est délicat de décliner les avances de la mère veuve cancéreuse de son patron. Dans la cuisine au petit déj', alors que la vieille carne ronflait comme une locomotive sur mon lit, je m'en ouvrais à Robert :

— Elle voulait te remonter le moral vu qu t'es censé être dépressif.

— Me remonter le moral ? Robert, je veux pas te choquer, c'est ta mère, mais elle est rentrée dans ma chambre et elle s'est foutue à poil avant de me rejoindre dans le lit.

— Je comprends pas, ça doit être un quiproquo.

— Ouais, ben, quiproquo ou pas, moi je file avant qu'elle se lève.

— Didier, dis-moi qu'il s'est rien passé avec maman !

— Si elle te dit le contraire c'est qu'en plus elle est mytho : notre seul contact physique a été quand j'ai dû l'assommer avec le pied de la lampe pour la calmer.

— T'as assommé maman ? Tu lui as pas fait mal au moins ?

— Mais non, elle va très bien, allez j'y vais : je commence mon stage d'une semaine aujourd'hui.

— Ton stage ?

— A TF1, je rentre comme stagiaire pour infiltrer la rédaction du journal de Pernaut.

— Et c'est quoi ton but au juste ?

— J'en sais rien : j'ai fait un rêve où je parlais avec Laurence Ferrari et Jean-Pierre Pernaut à la cantine de TF1 devant une quiche.

— Une quiche ?

— Oui, une quiche, ça doit sûrement avoir un sens pour les psy.

— Et elle était bonne ?

— Qui ?

— La quiche.

— Ouais, mais moins que Laurence Ferrari.

— T'as rien trouvé de mieux que faire un stage à TF1 pour draguer Lolo Ferrari ?

— Non, y a pas que ça : je veux enquêter sur le cas Pernaut, ce type m'intrigue, c'est pas possible qu'il soit aussi con qu'il en a l'air. Je veux percer l'énigme Pernaut.

— Y pas d'énigme Pernaut, Didier, tu délires à plein tube.

— Un type qui fait autant d'audimat depuis autant d'années mérite le respect, et même l'admiration, on devrait en prendre de la graine, tu m'avais pas dit que les ventes du journal avaient baissé de 54 % ?

— Bon, ben vas-y, moi je garde la baraque. Au fait elle est célibataire ta voisine ?

— Laquelle ? Madame Kerthon au premier ?

— Non, elle je sais que c'est une prostituée, je te parle de celle d'en face, la blonde.

— La fille Jouffer ? Robert, elle a 17 ans et en plus elle est handicapée mentale ! Et puis, d'où tu tiens que Madame Kherton est une pute ? Elle est affiliée MODEM au conseil municipal.

— Et alors ? Je vois pas le rapport, c'est pas incompatible. C'est peut-être même corollaire.

— Si tu veux, dis-je pour écouter une conversation sans le moindre intérêt. Et tu me feras le plaisir de faire un petit rangement pendant que je serai parti.

— Pas de problème, le train de maman est à 11h 34, elle aura le temps de passer l'aspirateur.

— Robert ?

— Quoi ?

— T'es un sale type, tu le sais ça ?

— Et fais gaffe comment tu parles à ton patron : oublie pas que c'est la crise alors si tu veux pas être pigiste à « Métro », mets-la en veilleuse.

Neuf heures à peine passées et j'arrivais tout fiérot aux locaux de TF1, une immense tour bling-bling qui avait dû coûter un max de pognon. Après avoir failli me faire écraser sur le parking par le 4x4 de Nicolas Hulot, j'allais voir la seule personne que je connaissais et grâce à qui j'avais eu ce stage : Nathalie, mon ex nympho — elle m'avait largué pour un prof de paléontologie dont c'était la dernière année avant la retraite la veille de mes exams que je foirais lamentablement, m'obligeant à tripler ma deuxième année et à sortir avec une spécialiste des folles mystiques qui l'était elle-même un peu. Je découvrais un rien horrifié son bureau décoré de casques de chantier Bouygues, de photos géantes dédicacées de Sarkozy, de posters de Carla en petite tenue — ça, c'était plus mon esthétique —, j'eus même la nausée devant la compil de la Star'ac posée sur un coin du bureau telle une immonde flaque de vomi. Heureusement, Nath était toujours aussi belle — enfin autant qu'on peut l'être à cet âge avancé de quarante-quatre ans.

— Salut Didier, ça va ? T'oublies pas ce que tu me dois surtout.

— Non, non, j'oublie pas.

J'avais dû lui promettre de me plier à tous ses caprices sexuels pendant une nuit entière pour avoir ce stage : c'était pas un gros sacrifice vu qu'elle était drôlement bien conservée mais je me demandais jusqu'où elle avait monté le curseur depuis ses années de fac où elle était déjà très branchée S.M.

— Nath', tu crois qu'on va me faire faire quoi ?

— J'en sais rien, ce que font tous les stagiaires : café, photocopies, achats de sandwiches et plus si affinité.

— Je vais pouvoir le voir Jean-Pierre ?

— Jean-Pierre qui ?

— Pernaut pardi.

— Oh, lui ? Tu sais, il arrive à 12h45, juste le temps de faire un raccord maquillage et d'avalier un café et puis avant 14h il a foutu le camp une fois qu'il a engueulé un ou deux sous-fifres qui ont mal chronométré les sujets ou qui lui ont refilé une bouteille d'eau tiède.

— Il a refusé tes avances, c'est ça ?

— Moi ? Coucher avec Pernaut ? Et pourquoi pas avec Xavier Bertrand ?! Attends, j'suis nympho mais pas à ce point, Didier, je me sens insultée.

— Pardon, Nath mais je te trouve un peu dure avec lui, ça a l'air d'être un chic type.

— T'as qu'à croire : ce mec est la pire ordure que je connaisse, et pourtant j'ai bossé 16 ans pour Delarue, c'est dire. Enfin, tu verras par toi-même, s'il daigne t'adresser la parole parce qu'il déteste les stagiaires, surtout les mecs, le dernier est resté à la rédaction six mois, sans être payé soit dit en passant, et il lui a parlé que le dernier jour pour l'envoyer chez le teinturier avec la veste sur laquelle il venait de vomir ses tripes à la provençale périmées.

— Et Ferrari et toi, vous êtes copines ?

— Plutôt crever !

— T'es jalouse parce qu'elle est mieux que toi.

— Tu l'as pas vu au naturel : sans maquillage et piquêre de collagène elle a l'air d'avoir cent ans. Puis c'est une drôle de cinglée, elle fait tout pour éliminer Claire Chazal, la semaine dernière un vigile l'a surprise en train de placer une bonbonne de gaz et un détonateur sous sa Mercedes.

— Elle présentait le journal hier, Claire, dis-je comme si je la connaissais.

— Elle en rame pas une celle-là : elle se pointe à 10h30 tous les dimanches, regarde les assistants prendre leur petit déj' au Nutella, passe trois quarts d'heure au maquillage, se recoiffe elle-même avec sa glace cinq minutes avant le JT, zappe le débrief' avec la rédaction pour aller direct à la cantine où elle prend jamais de fromage, clope sur la terrasse jusqu'à 15h puis pionce jusqu'à 20h dans son bureau. Une vraie épave, la vieille.

— Et Roselmack ? Me dis pas que t'as pas couché avec, Nath, j'te connais.

— J'te mentirais pas : en effet, j'ai couché avec Harry, mais franchement c'était très décevant, surtout pour un Noir.

— Harry n'est pas un ami qui te veut du bien alors ?

— Toujours aussi drôle, Didier, je crois que c'est ce que je préférerais chez toi.

— T'es avec qui alors en ce moment ? Me dis pas que t'es célibataire ?

— J'ai une relation torride depuis trois mois et demi avec un type à la tignasse sauvage qui fait la pluie et le beau temps sur la chaîne.

— Nonce Paolini ?

— Mais non, Sébastien Folin. Enfin moi dans l'intimité je l'appelle Mowgli, c'est un super bon coup, pourtant j'aurais jamais cru tu vois, comme quoi faut pas se fier aux apparences. Quand il me dit des obscénités en créole, ça me fait un effet, tu peux pas savoir. En plus, il est loin d'être con, je veux dire pour un animateur télé : tu sais qu'il a encore gagné

le concours des présentateurs de TF1, bon d'accord son principal adversaire c'était Castaldi mais quand même. Oh, tiens, voilà Mimi.

— Mimie Mathy? Où ça ? Je la vois pas, dis-je en scrutant la moquette.

— Mais non, Michel Izard, un des rares mecs bien ici, un genre d'agneau au milieu des requins, c'est dingue qu'ils l'aient pas encore bouffé tout cru.

— J'suis pas sûr que les requins boulootent des agneaux.

— Ca va, Didier, Pivot c'est sur une autre chaîne, ok ? Commence pas à me contredire, sinon je vais te mener la vie dure, je peux être méchante quand je veux.

— Tu disais quoi ? Il est sympa Michel Izard ? C'est celui qui parle avec un accent à couper au couteau et qui se fait payer des voyages à Papeete aux frais de la rédac' ?

— Attends, Michel c'est un poète, tu sais, l'année où Lalanne a eu le prix de poésie Virgin Mégastore, Michel était juste derrière, presque ex æquo.

— Impressionnant.

— Te moque pas.

— Nath, tu serais pas un peu amoureuse de Mimi ?

— J'avais oublié que t'étais aussi lourd Didier, et pourtant j'ai donné en gros lourdingues pas drôles, j'ai bossé deux ans avec Cauet.

Michel Izard — 1m65, des petites lunettes, des cheveux bruns et des bouclettes dans les yeux — me fit tout de suite irrésistiblement penser à Croquette, le saint-bernard que j'avais enfant : leurs regards à la fois vides et bienveillants reflétaient cette même confiance inébranlable dans la vie et l'être humain. Alors que j'étais troublé par l'envie de lui caresser la tête — moi qui avais toujours été un hétéro pur et dur —, il dit joyeusement :

— Salut les amis, comment va ? Oh, un nouveau. Enchanté, tu es qui ?

— Je suis Didier, je suis en stage ici pour une semaine.

— C'est bien, c'est bien. Nath t'a fait visiter la maison ?

— Euh, à vrai dire, il vient d'arriver et je...

— T'occupe Nath, je m'en charge, au fait très jolie ta nouvelle jupe, ça va bien avec tes yeux.

Je quittais le bureau de Nathalie, rouge comme une pivoine — elle qui aimait tant jouer les froides dominatrices —, et suivait Michel qui était en effet le mec sympa, la bonne patte, le brave type, la poire, le gogo, le simplet, l'endive, la tache, limite trop bon trop con.

— T'es sûr que ça t'ennuie pas, je veux dire, t'as certainement du travail.

— Tu parleeeees, Charleeeees⁸ : il fait beau et c'est le printemps, les oiseaux chantent, entends-tu l'ami ce rouge-gorge qui appelle sa femelle, aloreees, j'ai tout mon temps pour une petite baladeeee. Mon prochain reportage est prévu pour dans six mois en Australie, en attendant j'ai rien à faire à part bouquiner les guides touristiques. Entre nous, béni soit celui qui a inventé le Sudoku.

— Et il est sympa Jean-Pierre ?

— Jean-Pierre qui ?

— Pernaut.

— Ah, lui ? J'aime pas dire du mal des gens mais disons qu'il a son petit caractère le Jean-Pierre, il est soupe au lait tu sais, c'est un gars du Nord, un ch'ti et depuis qu'il s'est fait piquer sa femme par un play-boy monégasque, il l'a mauvaise.

— C'était vrai alors l'histoire avec Ducruet ?

— Oh, moi je n'en sais rien, je me mêle pas, chacun fait ce qu'il veut. En tout cas, il pourrait participer au concours d'insultes régionalistes : il aurait de bonneees chanceees deee gagner.

Le reste de la matinée se passa sans accroc et sans que je fasse grand-chose à vrai dire, hormis écouter Michel me raconter son enfance dans une petite bourgade ensoleillée du Val-de-Marne, son écoute névrotique et masturbatoire des disques de Jean Ferrat, Léo Ferré et Nougaro entre l'âge de 9 et 18 ans, sa découverte de la disco, les soirées endiablées à danser sur Boney M en pantalon moule-bite et coupe afro dans les soirées cocaïnées d'Eddy Barclay, puis la maturité, la sagesse, la rencontre avec Nicole et ses trois gosses — lui disaient les « pitchounets ». Je lui demandais comment il était rentré à TF1 et sa réponse me laissa pantois : il avait quitté son poste de journaliste politique dans un journal d'extrême droite (lui préférait dire « droite corsée ») suite à un pari avec des amis la veille de ses 30 ans et s'était fait engager par TF1 dans la foulée. Bien sûr, il avait aussi ses casseroles : deux ans de *Combien ça coûte*, trois de *Sans aucun doute* et même l'écriture de lancements pseudo-humoristiques pour Arthur. Du coup, je me laissais aller moi aussi aux confidences, aidé peut-être par le double whisky/cacahouètes que nous prîmes au bar de TF1 tenu par le sosie black d'Isaac dans *La Croisière s'amuse* : mes piges à Rustica, le scandale de Villeneuve-les-

⁸ Pour ceux qui ne seraient pas familiers du J.T. de Pernaut, Michel Izard est un journaliste qui parle comme Nougaro (d'où les *e* en fin de mot pour rendre son accent) qui a des accès de lyrisme intempestifs face aux merveilles de la nature et à l'humanité des gens simples. Il fait environ trois séries de reportages par an (sur Tahiti ou la Nouvelle-Zélande) qui passent vers la fin du J.T.

Bouilloux, et même ma courte transformation en femme dans le couvent de l'horreur⁹. Alors qu'il me montrait ses photos de la communion de la petite dernière en l'église de Saint-Nicolas du Chardonnay, des cris de babouins retentirent dans le couloir :

— Raclures de chiottes, enculés notoires, bande de crétins des Alpes, gang de sous-merdes d'inadaptés du 93, toi t'es virée espèce de cagole marseillaise ! J'appelle Nico et t'es virée dans la journée, pouffiasse, en plus il m'a dit que Carla aimait pas ta gueule, tu t'habilles comme un sac et tu sens le canard WC.

— Ah, je crois que Jean-Pierre est là, dit doucement Michel Izard.

L'homme était redoutable et ordurier, plus que je ne l'avais imaginé ; en le voyant, je songeais que j'avais du bol d'avoir Robert pour patron, même s'il squattait chez moi, qu'il était très con et qu'il pensait sans doute que je l'étais encore plus que lui.

— Il est où le trouduc avec qui t'as fait le dernier sujet de vendredi, beugla Jean-Pierre à la fille, celui que vous avez tourné à deux rues d'ici en demandant aux débiles qui passaient s'ils avaient chaud alors qu'il faisait quarante degrés ?

Elle désigna mollement un barbu en sweat moche à rayures (moches aussi).

— Eh ben, Ducon, tu crois que j'avais oublié ! Vendredi j'étais pressé, j'avais un golf avec le fils Sarkozy, mais à moi on me la fait pas, on le baise pas, le Jean-Pierre ! C'était quoi ce bougnoul que t'as fait parler dans ce putain de sujet sur la hausse des températures ?!

— Lequel ?

— Te fous pas de ma gueule ! Ca fait dix ans que je vous le répète : pas de Mohamed ni de Fatima dans mon journal, du Philippe, du Jean-Marie, de la Clothilde, de la Jacqueline, du Didier à la rigueur, mais jamais de Mustapha, merde ! On est en Arabie, à Négroland ou en France, putain ?!

— Moi je m'appelle Didier, dis-je en espérant marquer des points auprès du fameux journaliste du 13h.

— Quoi ? Qu'est-ce tu racontes ? On t'a sonné, sac à merde ! C'est qui ce con ? Me dites pas, je m'en branle.

— C'est toi le stagiaire ? Mais t'as quel âge ? m'interrogea un inconnu (l'assistant personnel de J-P) à l'amabilité de pitbull énervé dopé pour un combat clandestin en sous-sol.

— Euh oui, c'est moi, j'ai qua...

⁹ Voir Episode 1 et 2, *Trois jours à Villeneuve-les-Bouilloux* et *Un homme au couvent*.

— On s'en fout : va lui chercher un café noir avec beaucoup de sucre, une madeleine aux œufs frais et une tablette de Milka croustillant, dépêche-toi et surtout te goure pas, le dernier qui s'est trompé il lui a pété le nez. Et c'était une femme enceinte handicapée.

Je courus comme un dératé dans les couloirs de TF1 et finit par trouver un distributeur : je tâtonnais pour le chocolat Milka : certes celui au riz était croustillant mais celui aux noisettes aussi était croustillant si l'on se fiait à l'emballage. Dans le doute je décidais de prendre les deux mais je manquais de monnaie et me mis à aborder tous les gens qui passaient dans le hall pour récupérer la précieuse pièce d'un euro — je vis passer nombre de ministres mais n'osais pas les aborder. C'est ainsi que je fis la rencontre de Carole Rousseau : elle me sembla tout d'abord être une chouette fille, m'offrant un euro avec un grand sourire de call girl, puis tremblant comme j'étais, je fis tomber la pièce et quand je me baissais pour la ramasser, elle m'écrasa la main avec son talon aiguille. Enfin de retour, quand je tendis à Jean-Pierre ses provisions malgré ma main en sang, il ne leva même pas les yeux sur moi — pas plus qu'il ne me remercia.

— Mission accomplie, t'as mis une minute de trop mais ça passe, me félicita celui qui m'avait donné l'ordre de ravitaillement, chrono en main. Viens avec moi au courrier, dit-il en s'élançant dans un couloir, la fille qui s'en occupe est en arrêt maladie, tu vas prendre sa place.

— C'est la fille enceinte à qui Pernaut a pété le nez ? dis-je en trotinant pour le suivre.

— Pas du tout. A ma connaissance elle est pas enceinte, quoi que c'est vrai qu'elle a pas mal grossi, moi je mettais ça sur le compte des Snickers glacés mais je me trompais peut-être, en tout cas son nez n'a rien de spécial, même si à sa place je m'en payerais un plus petit.

— Et elle est handicapée aussi ?

— J'en sais rien, pas plus que la moyenne.

— Qu'est ce qu'elle a alors ?

— Anthrax.

— Quoi ? C'est une blague ?

— Non, on est régulièrement la cible d'un groupe anarcho-autonome qui prétend qu'on est à la solde, ils disent « à la botte », d'un « gouvernement ultra-capitaliste ». Il leur arrive aussi de dire « état policier », « fascisant », « liberticide » et « connards de droite ».

— Et ils vous envoient de l'anthrax ?

— Les pieds nickelés ardéchois ? Non, mais faut bien qu'on fasse quelque chose, sinon c'est l'escalade : on bidonne les expertises et on leur envoie la DGST, les RG et la

PQR. Ah ils font moins les malins les gars au gniouf, y'en a plus un pour réciter du Marx ou du Bourdieu, c'est moi qui te le dis, ils chialent comme des gamines leucémiques dont le chat a été écrasé par un 38 tonnes sous leur nez. Bref, en fait Machine elle a rien et c'est un arrêt maladie de complaisance mais du coup c'est toi qui va te taper le sale boulot.

— C'est quoi comme genre de courrier ?

— De tout, tu vas voir, les trois quarts ont vocation à aller à la poubelle.

— Et comment je sais ce qu'il faut garder et ce qu'il faut jeter ?

Il prit la première lettre du premier gros sac de la Poste et l'ouvrit :

— Exemple : les lettres d'amour désespérées de Madame Michon pour Poivre, c'est poubelle parce que 1) Il bosse plus ici et 2) Elle a 67 ans et habite Sucy en Brie.

— Je vois, si c'est une Parisienne de 25 ans qui écrit des bouquins de cul, je mets de côté.

— Exactement, je vois que tu comprends vite. En plus c'est un cas un peu particulier Poivre, il paye pour ce genre de messages, surtout quand y a la photo de la nana, et en général y a la photo. Bon, je te laisse, je dois aller chercher la came de Dechavanne.

— Dechavanne se drogue ? dis-je choqué, autant que lorsque j'avais appris que Rama Yade était obèse et qu'elle mettait une triple gaine en kevlar pour avoir l'air svelte à la télé.

— Attends, comment tu crois qu'il pourrait faire sinon ? Entre la *Roue de la Fortune* et Patrice Carmouze, je peux te dire que tout le monde aurait besoin d'un remontant à sa place. Il a déjà du mérite d'être opérationnel avec de si petites doses. Tu verrais le budget dope de Carole Rousseau, c'est deux fois le PIB de l'Ouganda.

— C'est pour ça qu'elle est si méchante ?

— Tu l'as déjà croisée ? Non, elle était comme ça avant, c'est sa nature, elle est méchante comme d'autres ont les yeux bleus, les cheveux bouclés, une verrue sur le front, un bec de lièvre, une...

— Je crois que j'ai compris.

Je passais une bonne partie de l'après-midi à trier le courrier : 289 lettres d'insultes ou de menace, 3 déclarations d'amour à Pernaut — dont une d'un agriculteur à la retraite de la vallée de la Beauce l'invitant à venir goûter ses fromages de brebis —, 587 lettres pour Laurent Delahousse (apparemment, de nombreuses admiratrices pré-pubères n'avaient pas remarqué le logo de France 2, éblouies qu'elles étaient par la plastique irréprochable et la

mèche blonde rebelle du jeune journaliste-animateur le plus sexy du P.A.F¹⁰), et une lettre qui m'intrigua. Adressée à Pernaut, elle venait d'une coopérative vinicole de Gironde qui promettait « d'envoyer sous huitaine les trente bouteilles comme tous les ans, dès que le reportage serait diffusé dans le journal de 13h ». J'en restais sur le cul : la drogue, les coups bas, les coucheries soit, c'était pareil à Rustica, mais que J.P.P. soit au cœur de filouteries de la sorte, c'en était trop, je ne pouvais y croire, il devait s'agir d'un terrible malentendu, je devais en parler à Nath mais ne parvint pas à lui mettre la main dessus de tout l'après-midi. Quand je me décidais à aller dans son bureau, elle était partie et je laissais la lettre, ainsi qu'un mot expliquant mes soupçons, sous un presse-papiers très laid qui ressemblait à un buste de Marianne réalisé d'après la tronche d'Ingrid Chauvin.

Vers 19h, alors que j'entrais aux toilettes, je croisais Pernaut, remontant sa braguette, qui m'apostropha comme si on était les meilleurs amis du monde :

— Ce soir c'est la soirée Beaujolais/fléchettes. En général c'est un stagiaire qui fait la cible, alors vu que t'es stagiaire...

— C'est une blague ?

— Oui, j'ai beaucoup d'humour, j'adore rigoler, comme Jean-François.

— Jean-François ?

— Jean-François Copé, on est cul et chemise, enfin moi je fais la chemise.

— Très drôle.

— N'en fais pas trop, stagiaire : contente-toi de te pointer à 21 heures avec des bières fraîches, des Curly et du saucisson à l'ail.

— Des bières ? Mais je croyais que c'était une soirée Beaujolais ?

— On attaque à la bière et on se finit au Beaujolais : t'as beaucoup de choses à apprendre, petit, tu restes combien de temps ?

— Une semaine, mais je suis pas petit, j'ai qua...

— On s'en fout, pointe-toi à l'heure avec tout ce que je t'ai dit.

— Et c'est où ?

— Ici, dans les sous-sols de TF1. Tu verras, c'est la caverne d'Ali Baba, enfin une caverne de bons Français j'veux dire, mais avec plein de trucs dedans.

Le soir même, je me pointais à la porte de la cave avec ce que m'avait demandé le chef. La caverne d'Ali Baba contenait tout ce que Pernaut avait reçu en échange de services

¹⁰ Pour les fans de Laurent Delahousse, voir *Pétage de Plon* dans les *HISTOIRES ATROCES*.

rendus (c'est à dire de reportages publicitaires dans son JT) : des milliers de conserves de foie gras, de tripes, de cassoulet, de coq au vin et de choucroutes du terroir, des centaines de bouteilles de vin provenant de tous les cépages, des paniers en osier de toutes tailles, des sabots de toutes pointures et d'authentiques cloches de vaches à ne plus savoir qu'en foutre.

— Prends ce que tu veux, c'est cadeau ! dit Pernaut dans un élan de générosité dont il était peu coutumier.

Vers minuit, la plupart des convives étaient partis et il ne restait plus que J.P.P., Mimi et moi. Michel Izard, passablement éméché, s'écroula sur une banquette vers les deux heures du mat' en plein milieu d'une chanson de Michel Delpech (c'est un des derniers souvenirs qu'il me restera de lui). Puis, je m'écroulais à mon tour sur une chaise pliante, une fléchette à la main et un verre de Beaujolais dans l'autre. Quand je me réveillais, J.P.P. pleurait comme une madeleine (aux œufs frais bien sûr) sur le corps sans vie de Mimi. Mon sens de l'observation et de la déduction — et aussi le fait qu'il avait la tête transpercée de fléchettes — me firent tout de suite comprendre la situation : J.P.P. avait voulu chahuter Mimi, lequel, poché au dernier degré, s'était laissé transpercer tel un Saint Sébastien de bas étage. Pernaut confirma mes doutes. A son réveil, Mimi avait accepté de servir de cible vivante pour rigoler. Jean-Pierre l'avait d'abord touché entre les deux yeux puis, une fléchette entraînant une autre, le malheureux Michel Izard s'était vite retrouvé percé de toutes parts, pissant le sang comme un lavabo fuyant des antichambres de l'enfer. Après Jean-Pierre était allé couler un bronze et s'était endormi aux chiottes. A son retour, Michel Izard ne bougeait plus et baignait dans son sang ; il avait essayé de la ranimer mais en vain — en tout cas telle était sa version.

— Merde, Didier, on va faire quoi de lui ? Il est mort ?

— S'il l'est pas, c'est bien imité. On peut pas le laisser là de toute façon.

— T'as raison, faut qu'on s'en débarrasse.

— Maintenant ?

— Y'a cinq minutes, on va s'envoyer un calva dans le gosier avant.

Pendant toute la nuit, le journaliste régionaliste réac préféré des Français réacs de région me raconta toute sa vie de merde, y compris son aventure avec une nageuse est-allemande contre laquelle il avait dû porter plainte un soir des années 80 quand elle lui avait foutu une trempe d'anthologie, le laissant inconscient sur le carrelage de la salle de bain. Il m'avoua même que l'idée des messages subliminaux aux heures de grande écoute — pendant le journal, les pubs ou les émissions pourries de Flavie Flament, ses « bébés » attardés et

difformes —, c'était son idée à lui et que pour le remercier Nicolas lui avait proposé un nouveau ministère, celui de l'information de masse, mais il avait décliné par peur de manquer de temps pour sa vie de famille et ses vacances aux Maldives avec sa femme à tête de fouine et ses gosses quasi débiles.

Vers les 6h30 du matin, nous étions pétés comme des coings et le cadavre transpercé de Michel Izard était encore plus raide que nous. Ne sachant vers qui me tourner, j'envoyais un S.M.S. incohérent à Robert : « Mimi DCD (fléchettes), ramène cassoulet, à + ». Pernaut était formel : personne ne l'avait jamais vu dans les locaux de TF1 le matin, il devait donc se barrer fissa avant qu'on ne le remarque. La meilleure solution nous sembla de dégager le corps illico, en évacuant ce pauvre Mimi vers la sortie la plus proche.

— Et on fait quoi après ? On le jète aux poubelles, on le fout à la Seine ? dis-je paniqué.

— On verra plus tard, me répondit Jean-Pierre d'une voix pâteuse, son manque chronique d'imagination dans la dissimulation d'un cadavre me paraissant autant dû à une absence certaine de pratique qu'au fait que nous avions bu comme des trous.

Nous nous retrouvâmes rapidement à déambuler dans les dédales de couloirs de la chaîne, moi derrière et lui devant, comme le petit cheval blanc, tenant chacun un bout de tapis persan de Carpentras qui, tel un filet de hareng dans un rollmops géant, entourait ce gros cornichon de Mimi qui marinait en compagnie d'une vingtaine d'andouillettes de Nancy.

— Jean-Pierre, t'es sûr que c'était une bonne idée les andouillettes ?

— Bien sûr, la panse de porc boyauté ça masque l'odeur de la viande froide, c'est un truc bien connu. T'en fais pas, dans cinq minutes on est sortis et y'aura plus de problèmes.

Une demi-heure après, j'avais mal aux bras, à la tête et aux sinus : dans le hall parsemé de plantes vertes, la grille verrouillée en raison de l'heure matinale nous avait contraints à emprunter la sortie de secours que nous ne parvenions pas à trouver, du fait de nos taux d'alcoolémie effarants. Jean-Pierre n'avait aucun sens de l'orientation et ne venait jamais dans les locaux sauf de 12h55 à 13h40 du lundi au vendredi, si bien que nous tournions en rond — des bureaux bordéliques pleins de papiers et d'ordis à la régie neuve de 200 m² aux tables amovibles avec sa vue de Paris en fond tournée en temps réel, de la salle de conférence à celle de frappe, de celle de visionnage au bureau du rédac' chef Germain Bégonia, du bureau du directeur de l'information Jean-Claude Dossier à celui de Claire Chazal, où s'étaient négligemment des photos d'elle avec tout le gouvernement et les plus grands patrons français, des sucrettes en veux-tu en voilà et une dizaine de crèmes anti-âge expérimentales n'ayant été

testée que sur des souris valétudinaires. J'étais au bord de défaillir, et Jean-Pierre m'agonissait d'insultes un peu plus chaque minute passée avec notre tapis à l'andouillette façon fajita fourrée au refroidi. Finalement, un sursaut de lucidité permit à J.P.P. de trouver la sortie : nous arrivions en lousdé sur le parking désert, trop contents de n'avoir croisé personne jusque-là.

— Bon, elle est où ta caisse ? me demanda Jean-Pierre.

— Ben j'en ai pas, je suis venu en taxi, j'ai dû la laisser à Robert qui vit chez moi et...

— T'es pédé, comme Hugues Aufray ?

— Non, Robert c'est mon patron, en ce moment il est chez moi suite à une mésentente conjugale mais c'est temporaire. Par contre t'es sûr pour Hugues Aufray ?

— Faut qu'on trouve une autre bagnole.

— Et la tienne ?

— J'vais pas foutre un cadavre qui pue la cochonnaille dans mon Laguna ! Tiens, y'a le 4x4 du gauchiste hippie, ça fera l'affaire, dit Pernaut en se dirigeant vers la voiture de Nicolas Hulot.

— T'as les clés ?

— Elles sont sur le contact, ce blaireau fait du « covoiturage citoyen », n'importe qui peut se servir de sa caisse à condition de se déplacer à plusieurs.

J'étais trop fatigué pour disserter de la pertinence du covoiturage en 4x4 dans le cadre de la lutte pour la défense de l'environnement — et d'ailleurs je m'en tapais copieux. Nous chargions le corps de Mimi à l'arrière du 4x4 de ce con de Hulot quand un évènement impromptu interrompit notre basse besogne : il était 7h22 à ma montre Swatch quand du portable de Pernaut émana un insupportable chant corse.

— Quoi, qu'est-ce qui y'a ? éructa-t-il avec sa sympathie habituelle.

— C'est moi, Nathalie, dit mon ex nympho, en string dans sa salle de bain qui se posait des faux cils en appelant avec son kit mains libres. Je suis chez moi, je voulais pas t'appeler du boulot, c'est trop important. Jean-Pierre, j'ai un cas de conscience.

— Un quoi ?

— Un problème d'éthique, une atteinte à la déontologie.

— De quoi tu me parles, je comprends rien ! C'est du jargon administratif ?

— Laisse tomber, ce que je voulais te dire c'est que t'es dans de sales draps. J'ai en ma possession une pièce justificative accablante, il semblerait que tu aies touché des pots-de-vin en nature contre des sujets dans ton J.T.

— Attends, elles étaient toutes consentantes !

— Quoi ?! Non, c'est à propos du pinard que tu reçois à l'œil, tu vas avoir de sérieux ennuis, crois-moi, dit Nathalie qui avait bien trouvé le lettre et ma note sur son bureau la veille, partie s'envoyer un rail de coke aux toilettes alors que je la croyais déjà chez elle.

— Comment tu sais ça ?

— J'ai vu une lettre qui...

— C'est le stagiaire qui te l'a donnée ?

— Didier ? Non, non, pas du tout, c'est...

J.P.P. raccrocha aussi sec et se tourna vers moi d'un air mauvais :

— Ecoute, coco, on est dans la merde jusqu'au cou. Je sais pas ce que t'as raconté à cette salope de Nathalie mais va falloir rattraper le coup. J'vais couvrir tes miches dans cette histoire avec le vieux Izard mais faut que t'en fasses autant pour moi.

— Ca marche, dis-je trop content de saisir la perche que me tendait Pernaut tel un maître-nageur à la ramasse tueur de journaliste méridional à coups de fléchettes.

Le lendemain, tout était réglé : je ne sus jamais ce que Jean-Pierre avait fait du corps de Mimi, mais il ne réapparut pas. A 13h32, j'étais chez moi, avec Robert et sa mère qui tapait salement l'incruste (une histoire de train raté, de fatigue aggravée, de mal de jambes, ce genre de conneries), quand Jean-Pierre clôtura son journal d'un air grave par ces mots :

« Un drame s'est produit hier, qui nous touche particulièrement à la rédaction de ce journal : il s'agit de la disparition de notre confrère Michel Izard, un fidèle collaborateur qui n'a plus donné signe de vie depuis vingt-quatre heures. Sa famille est sous le choc, et nous espérons avoir très bientôt de ses nouvelles pour rassurer ses filles Martine, Yvonne et Gisèle qui... »

Pernaut était une ordure de première, mais un type à l'esprit relativement vif, même bourré : à peine chargé le corps de Mimi dans la tire de Hulot hier matin, il m'avait expliqué son plan redoutable pour nous éviter la prison ferme. Je devais aller voir Nath et lui dire qu'une enquête approfondie m'avait permis de trouver le véritable coupable dans l'affaire de corruption aux produits du terroir : Michel Izard avait imité la signature de Pernaut et écrit en son nom à de nombreux petits exploitants afin de leur soutirer pour des dizaines de milliers d'euros de produits bio. J'avais découvert le pot aux roses et tout dit au journaliste véreux qui avait pris la fuite : j'allais écrire un papier incendiaire à son sujet et tout dévoiler de la manigance au grand public ébahi. Nath me supplia de ne pas traîner dans la boue un de ses

plus proches collaborateurs : après bien des promesses salaces de sa part, j'acceptais de garder pour moi ce lourd secret. Je quittais TF1 dans l'après-midi et ne revis plus jamais Jean-Pierre Pernaut, si ce n'est à la télé et le moins souvent possible. Pour garder la face auprès de Robert, j'avais écrit un article sur les malversations dont s'était rendu coupable Michel Izard, entachant sans vergogne sa réputation de mec sympa tout en insinuant qu'il menait une double vie avec Harry Roselmack et avait gniards et maîtresses aux quatre coins du monde.

Reprenant une deuxième ration de choucroute, Robert reposa mon article intitulé « Quand le gentil Tintin à l'accent ensoleillé se révèle être un escroc doublé d'un sale type originaire du Val-de-Marne ».

— Didier, c'est super ce que tu racontes mais on peut pas publier ça.

— Pourquoi ? fis-je hypocritement en sachant bien que le papier finirait aux oubliettes.

— Tu sais, les histoires politiques, magouilles et compagnies, c'est génial tant que c'est pas chez nous, parce que là on peut vraiment avoir des emmerdes, TF1 c'est un lobby puissant, j'ai pas envie qu'on ait François Fion au cul.

— C'est sûr.

— Si ç'avait été un truc sur Fidel Castro ou Julien Dray, j't'aurais dit bingo, on risquait rien, mais là ça va trop loin, désolé.

— J'comprends, Robert, t'en fais pas...

— Fermez-la, laissez-moi écouter la météo de Célestin Rolin ! hurla soudain la vieille Mireille en poignardant une saucisse de sa fourchette.

A des kilomètres de là, dans une ferme de la vallée de la Beauce, un agriculteur à la retraite, producteur de fromages de brebis et amoureux de Jean-Pierre Pernaut, étouffa un rot en finissant la tripotée d'andouillettes que son journaliste préféré lui avait offert la veille en échange de la discrète mise dans sa fosse à purin d'un cadavre enroulé dans un tapis persan.

CHASSE À L'HOMME

Quand mon patron, le gros Robert, m'avait annoncé qu'il allait emménager avec sa copine black sans-papiers dans un deux-pièces avec balcon à Clichy, j'avoue que j'ai failli sauter au plafond. Entendons-nous bien : c'est pas que j'étais heureux que l'amour ait, une fois de plus, triomphé de l'adversité, j'suis pas un mec sentimental moi, c'est pas non plus qu'elle me faisait pitié cette pauvre fille qui avait rien trouvé de plus intelligent à faire pour se sortir de sa vie de merde que de se faire mettre un polichinelle dans le tiroir par un connard ventripotent dirigeant un journal miteux en sévère perte de vitesse, non : si j'étais heureux c'est qu'il allait enfin mettre les voiles le Robert, j'en pouvais plus de ses caleçons dégueus abandonnés dans la baignoire, de ses restes de pizzas sur le canapé. Ouf, ce gros beauf se barrait et j'allais enfin retrouver ma vie de célibataire urbain un brin queutard : j'avais pas emmené de « conquêtes » (qu'elles soient rémunérées ou bénévoles) chez moi depuis un mois, de peur que Robert propose un truc à trois, ce qui franchement me donnait la gerbe.

Ce jour-là, il avait aussi malheureusement une nouvelle bien moins réjouissante à m'annoncer : je prenais le premier train pour Mortagne-au-Perche, village on ne peut plus rural où venait d'avoir lieu un accident de chasse, le 42^e dans la région depuis l'ouverture de la saison de dézingage de perdreaux, deux mois auparavant.

— Franchement, Robert, tu crois qu'ça mérite le déplacement ? J'veux dire c'est qu'un fait divers mineur, non ?

— T'es à côté de la plaque mon p'tit Didier : à ce niveau-là, c'est un fait de société, je veux que tu me torches un truc contre ces cons de chasseurs, ces dégénérés du bulbe, ces tas de saindoux ambulants, ces raclures de bidet, ces...

— Maryse serait pas parti avec un chasseur par hasard ?

— Si, mais comment t'as deviné ?

— J'sais pas, une intuition.

— Alors, c'est d'accord ? De toute façon, j'ai que toi à mettre sur le coup : tout le monde est en vacances ou au chômage technique.

— Y a Gérard quand même.

— Gérard part sur la Riviera traquer les people.

— Putain, ça c'est de l'info !

— Attends Didier, c'est pas moi qui fait la loi du marché, les gens s'en cognent de la Palestine, de l'Irak et de toutes ces conneries : ce qui les intéresse c'est de savoir si y a une

chance pour qu'Eva Longaria soit enceinte ou, faute de mieux, si Sophie Favier est vraiment aussi grosse qu'elle a l'air à la télé. Alors j'ai loué un appart pour deux mois à Saint-Trop' et je peux te dire qu'au prix qu'ça m'a coûté, il a intérêt à me ramener des photos de nibards de présentatrice télé et des roulages de pelle en gros plan, que ce soit Laurence Parisot ou Nikos Aliagas ou même les deux ensemble, je m'en branle, mais j'veux du matos, et du lourd sinon Gérard sera sur un siège éjectable à la rentrée.

— Pourquoi lui va sur la côte et moi chez les ploucs ? C'est dégueulasse.

— T'es incapable de prendre une photo de la Tour Eiffel pas floue, ça craint pour un paparazzi, tu trouves pas ?

— Ouais, peut-être mais quand même, passer le 14 juillet à Mortagne-au-Perche c'est rude : j'parie qu'y a même pas une gonzesse de potable à cent kilomètres à la ronde.

— Putain, Didier, t'es vraiment un obsédé.

— Ca te va bien de dire ça, c'est pas moi qui ai maté treize fois et au ralenti « Les mamas en délire ».

— C'est pas ma faute si c'est le seul de tes films pornos où les femmes avaient vraiment de gros nichons. (Silence.) En plus c'est pas si petit Mortagne-au-Perche, y a plus de 5000 habitants, tu trouveras bien un bistrot.

Premier jour (ou plutôt soir).

Le soir même, j'étais à Mortagne-au-Perche : Robert m'avait réservé une chambre « grand luxe » pour une semaine à l'Hôtel du Lion d'Or, sur la place du village, face au bistrot « Chez Nadine et Pierrot ». Le qualificatif de grand luxe me parut tout de suite quelque peu usurpé : il y avait une baignoire, voilà le seul luxe que je percevais, pour le reste, c'était d'un confort médiocre et d'une esthétique pour le moins contestable, à moins d'entretenir un amour pervers pour les napperons défraîchis, les chats en faïence rose et la tapisserie à grosses fleurs. Une fois mes affaires rangées dans la penderie, vers 23 heures, je partis en quête d'infos. Traversant la place déserte, à part un chat noir tout maigre et pelé qui miaulait comme un damné, je me rendis « Chez Nadine et Pierrot ». Le bistrot était lui aussi désert mais j'entendais très distinctement une conversation :

— Je te rappelle que sans moi, tu serais sûrement encore au R.M.I. à l'heure qu'il est : vas-y, ose dire qu'c'est pas vrai !

— Oh, ça va, Nicole, t'as touché 5 bons numéros au loto, ça peut arriver à tout le monde, ça aurait pu être moi, bon il se trouve que c'est toi qui as gagné, mais...ça aurait pu être moi.

— Ouais, ben c'est pas toi qu'as gagné, c'est moi.

— Si ça avait été moi j'aurais partagé, normal.

— Ca je veux bien le croire que t'aurais partagé, mais avec qui au juste ? Avec moi ou avec ta pouf de coiffeuse poseuse de postiches ?

— Chérie tu sais bien que moi et Mélanie c'était qu'une passade. Tout ça c'est du passé maintenant : ce bar pour lequel on a tout claqué, c'est une nouvelle vie pour nous. Et puis, c'est vrai que tu m'as sorti de la mouise ce coup-ci mais oublie pas que c'est moi qui t'ai sorti du trottoir y a vingt ans.

— Du trottoir ?

— Tu faisais la pute quand même quand on s'est rencontré, avec tout le respect que je te dois tu faisais la pute.

— Ca va pas la tête ? Moi, une pute ?

— Y a pas de mal, tu sais les putes c'est respectable, elles font pas un boulot facile, et il en faut, c'est ni plus ni moins que du commerce équitable...

— Equitable ou pas c'est pas la question Pierrot, c'est juste que c'est faux, j'ai jamais fait la pute.

— Et Louison, c'était pas ton mac peut-être ?

— N'importe quoi : c'était un bon ami à moi qui avait les moyens et qui me dépannait de quelques billets de temps en temps.

— Excuse-moi Nicole, mais un gars qui vient te voir deux fois par semaine à la même heure dans un hôtel, qui t'envoie ses potes, qui vérifie dans ton carnet avec combien de types t'as couché et combien ça t'a rapporté avant de t'en prélever la moitié, ben moi j'appelle ça un mac.

— Pierrot, mets-la en veilleuse deux secondes on dirait qu'y a un client, dit Nicole avant de se lever du canapé et de passer la porte ouverte qui sépare le bistrot de leur habitation privée.

— B'soir, m'dame, j'peux avoir un cognac s'il vous plaît.

— Z'êtes pas du coin, vous, j'me trompe ?

— Non, je suis Parisien, j viens faire un reportage sur l'accident de chasse de la semaine dernière, vous êtes au courant de quelque chose peut-être ?

— Un reportage ? Pour la télé ? Vous avez même pas de caméra.

— C'est pas pour la télé, je suis journaliste dans la presse écrite.

— Oh, ben alors, ça m'intéresse pas, ça aurait été pour le 13 heures à la rigueur, j'dis pas mais la presse écrite, non merci, aucun intérêt, démerdez-vous sans moi.

— Trop aimable.

— Ca fera quinze euros pour le cognac.

— Eh ben, c'est pas donné, j'ai droit à un tarif spécial ou quoi ?

— C'est comme les taxis, après 23 heures, les alcools sont plus chers, normal.

— Sûrement, si vous l'dites.

Cette Nicole m'avait pas à la bonne, ça crevait les yeux, et c'était bien dommage parce qu'elle était encore pas mal pour une femme qui a passé la quarantaine, et puis après tout, si elle avait vraiment été pute (ce dont je ne doutais pas une seconde) elle pouvait bien remettre ça pour un client occasionnel dans le besoin. Quoique si ses tarifs étaient les mêmes que ceux des alcools passé 23 heures, j'allais pas pouvoir suivre niveau budget. En avalant mon cognac infect (elle l'avait coupé avec de la javel ou quoi ?), je repensais avec nostalgie à la bonne ambiance qu'il y avait « Chez Dédé » à Villeneuve-les-Bouilloux¹¹. Puis le bar se remplit de clients bizarres, apparemment des habitués, j'essayais de nouer le contact avec certains mais personne ne semblait vouloir me parler et je me sentais abandonné et rejeté un peu comme Lionel Jospin (ou le reste de la gauche) à l'heure de la défaite de 2002. Ce sentiment empira quand je me rendis compte que personne ou presque ne payait ses consommations ; j'interrogeai Nicole qui me répondit sèchement :

— Eux, c'est pas pareil : c'est des amis.

En regardant mieux, il me sembla que seuls les chasseurs payaient leurs consos mais je ne voyais pas bien pourquoi ; dépité, du vague à l'âme, je regagnais ma chambre miteuse en maudissant ce trouduc de Robert. Pour ma première nuit à Mortagne-au-Perche, je fis un rêve dingue : j'étais dans la peau d'un sanglier et une horde de chasseurs bourrés me courait après, armés non seulement de leurs traditionnels fusils mais également de bazookas, de grenades et de flingues à balles traçantes, y en avait même un qui conduisait un tank en zigzaguant et en chantant une chanson paillardes en occitan. Je me réveillais en sueur, traumatisé mais bien content d'être un homme plutôt qu'un sanglier.

¹¹ Voir le premier épisode des aventures de Didier, « Trois jours à Villeneuve-les-Bouilloux ».

Deuxième jour.

Le lendemain, après un petit déj' au bistrot (le Lion d'Or ne faisant pas les petits déj', tu parles d'un hôtel grand luxe) servi par une Nicole tirant une gueule de trois mètres de long (c'est fou ce que les femmes sont laides quand elles font la gueule), je me demandais comment j'allais bien pouvoir occuper ma journée et ma semaine dans ce trou paumé.

Je glandais tout l'après-midi, qui en plus se révéla pluvieux, entre grilles de sudoku et de mots mêlés (les mots croisés c'est trop dur), je dévorais trois paquets de Pépito (j'ai toujours été accro au Pépito, sûrement un complexe infantile) et un de cookies aux noix de pécan que je fis passer avec un bon litre de Coca (plus sain que la bière). Vers 19h, je sortis de ma torpeur boulimique pour contacter l'association des chasseurs de la ville : ça tombait bien, ils avaient une réunion le soir-même dans la salle des fêtes.

Aux alentours de 23h30, je me rendis donc à l'Association des chasseurs de Mortagne-au-Perche (A.C.M.A.P.). J'ai fait des choses dangereuses dans ma vie, et même des choses à la limite de l'inconscience (et oui, j'étais jeune et fou à l'époque, la crinière au vent et le Nagra en bandoulière) mais oser prendre un micro au milieu de quatre cents chasseurs à forte carrure et comptant dans leur rang une majorité de barbus (je sais pas pourquoi mais j'ai toujours eu la trouille des barbus, un complexe infantile certainement, mon père et mon grand-père étaient barbus), ça c'est gonflé, surtout quand on les accuse ni plus ni moins que de crimes par négligence sous l'emprise de boisson alcoolisée à plus de quarante degrés de moyenne.

— C'est qui ce con ? Il est pas des nôtres ? Qu'est-ce qu'il fout là ?

— Bonsoir à tous, je suis Didier, journaliste au « Canari libéré »

— Connais pas, c'est quoi ? Un canard sur les oiseaux ? Putain si t'es de la L.P.O., on te casse la gueule, salopard !

— Non, non, rien à voir avec la L.P.O., j'enquête pour un journal d'infos sur les accidents de chasse c'est tout, je cherche à comprendre comment ça peut arriver.

— C'est politique, c'est sûr : encore un coup du MODEM qui a pas digéré que la liste des chasseurs les aient rétamés aux municipales.

— Ouais et aussi aux législatives, aux européennes et aux cantonales.

— En plus, j'suis sûr que c'est un pédé ce Jacques-Alain Aumiyeux.

— Vous êtes sûrs que c'est pas plutôt l'un d'entre vous ? Pas qui est pédé j'veux dire, mais qui a tué le chasseur la semaine dernière, sans faire exprès bien sûr, un accident est vite arrivé.

Je reçus ensuite sans aucune sommation un coup de poing au sternum d'un certain Roger qui avait un physique de catcheur, puis ce fut le trou noir. Quand je repris connaissance, je crus être mort ou avoir complètement perdu la raison : des cow-boys dansaient frénétiquement par couple ou seul au son de la musique country.

— Où sont les chasseurs ? bredouillais-je.

— Ils sont partis : à partir de minuit et demie, c'est la soirée de l'A.D.C.G, me dit gentiment un homme qui me semblait être un des chasseurs présents à la réunion.

— L'A.D.C.G. ?

— Oui, l'Association des danseurs de country gay.

— Qu'est-ce que vous faites là alors ?

— Y a une vie après la chasse, dit-il en me faisant de l'œil.

Troisième jour.

A l'hôtel, quand je passais dans le hall, on me remit mon courrier : je me demandais qui pouvait bien m'écrire ici, surtout à l'heure des SMS et des mails (même chez moi, les seules lettres que je recevais étaient des factures que souvent j'oubliais de payer et des P.-V. qui finissaient à la poubelle). C'était des lettres de menaces et un colis avec des perdreaux morts dans une pochette-surprise agrémentées de quelques balles de 22 long rifle montées en collier : qui a dit que les chasseurs manquaient d'imagination ?

J'allais à la gendarmerie pour porter plainte et pour savoir où en était l'enquête. Je me retrouvais devant une porte fermée avec un panneau « Fermé pour cause d'anniversaire » : croyant à une blague (même si je ne placerais pas spontanément les gendarmes en haut de l'échelle des métiers où l'on trouve le plus de gens ayant le sens de l'humour), je frappais vigoureusement au carreau. Un homme moustachu et ridiculement petit vint m'ouvrir :

— C'est pour les pizzas ?

— Euh, non, je viens porter plainte.

— Vous savez pas lire : on est fermé.

— Mais on me menace ! dis-je en brandissant sottement le perdreau refroidi.

— Mais moi aussi monsieur on me menace et j'en fais pas tout un fromage.

— Oui, mais vous c'est pas pareil, vous êtes gendarme.

— Et alors ? Vous insinuez que c'est normal de menacer les gendarmes ?

— Mais non, pas du tout.

— J’espère bien. On a beau être gendarme, on n’en est pas moins homme : je suis sensible moi aussi.

— Oh mais je n’en doute pas monsieur l’agent.

— Vous vous foutez de moi ?

— Mais non, non, pas du tout.

Un collègue à lui arriva vers nous, chapeau pointu sur la tête et langue de belle-mère à la main, des cotillons plein les cheveux.

— Tu viens, Guitou, c’est l’heure du champagne.

— Ouais j’arrive, j’explique à ce type un peu bouché qu’on est fermé.

— Oui, pour cause d’anniversaire, vous savez pas lire ?

— Vous voyez bien.

Ayant fait chou blanc à la gendarmerie, je décidais d’aller rendre visite à Jacques-Alain Aumiyeux, candidat MODEM aux municipales que les chasseurs accusaient explicitement du meurtre d’un des leurs pour d’obscures bisbilles politiciennes. Le moins qu’on puisse dire c’est que l’homme portait bien son nom et était fidèle à la ligne de conduite de son parti.

— C’est vous qui avez tué Maurice Hutte d’une balle dans la tête ? dis-je tout à trac.

— En tout état de cause, et selon toute vraisemblance, il est peu probable que...

— Putain, on joue pas au ni oui ni non, là : y a un mort quand même, les chasseurs vous accusent !

— Y a des preuves ?

— Non, je crois pas, sinon vous seriez déjà en taule, non ?

— Certainement mais je crois qu’il faut raison garder, en toute chose la modération est de bon aloi.

— Vous vous êtes vraiment MODEM à fond la caisse.

— Vous savez la politique, c’est comme sur un bateau : souvent la meilleure place c’est au milieu, y a moins de risque de tomber à l’eau en cas de naufrage. Au fait, vous voulez un kiwi ? C’est plein de vitamine C et François en mange deux par jour, c’est pour ça qu’il a ce teint de pêche que Sarko lui envie, lui qu’est pâle comme un bidet.

Quatrième jour.

Au réveil, je caressais un instant l’idée d’écrire un article intitulé « Un 14 juillet à Mortagne-au-Perche », puis je pétai un coup, me rendormis, me branlais en pensant à Nicole,

et enfin me levais vers 11 heures en décidant de me passer de petit déj' (de toute façon vu l'heure, il y avait peu de chance que Nicole daigne me le servir). J'allumais la télé par une sorte de réflexe maladif de l'homme occidental moderne et faillit vomir en voyant la gueule de Jean-Claude Narcy sur un cheval, aussi sexy que M.A.M. un jour de constipation sévère (je sais elle a tout le temps l'air constipée, alors imaginez ce que ça doit être quand elle l'est vraiment). Encore leur défilé à la con : des vrais charlots ces militaires, franchement si y avait une guerre je préférerais envoyer ma grand-mère en première ligne que ces baltringues en képis et ces gugusses à pompons qui se trémoussent tous les ans comme à la Gay Pride.

Après une journée de glande à regarder la télé, je pensais que je me devais d'aller au bal des pompiers et au feu d'artifice du 14 juillet, non que j'en avais vraiment envie mais je devais prendre la température du lieu et quoi de mieux qu'une fête populaire pour ça ? Malheureusement, les fêtes, qui plus est patriotiques, en milieu rural et organisées par des mecs plus jeunes, plus beaux et plus baraqués que moi, c'est définitivement pas mon truc. Le type qui tenait la buvette, un certain Régis, quadra dégarni torse nu avec tongs et short assorti, me raconta sa vie en long en large et en travers et ce durant des heures, vu que je passais la soirée à la buvette. Même en faisant un effort, les filles étaient vraiment trop moches, trop grosses, trop maigres, trop maquillées, mal habillées, bref imbaisables selon mes critères. En plus, je me voyais mal faire la danse des canards d'un air niais en sautillant comme une chèvre épileptique, j'avais encore un peu de dignité moi, visiblement tous ces ploucs n'en avaient plus, peut-être n'en avaient-ils jamais eu, ou alors n'avions-nous pas la même définition de la dignité.

— J'ai été figurant dans un film porno, vous l'avez peut-être vu « Les nonnes en chaleurs », dit Régis alors que j'entamais ma sixième bière.

— Non, celui-là, je l'ai pas vu. Mais ça veut dire quoi figurant dans un film porno ? Parce qu'il me semble que s'il y a bien un genre de film où tout le monde est en action c'est les films pornos, non ? Alors je vois pas comment on peut faire de la figuration dans un film porno : même les plantes vertes baisent dans les films pornos.

A un moment, j'entendis quelqu'un parler de « la femme à la bûche », je croyais d'abord être égaré dans un épisode de Twin Peaks, puis je compris que c'était le surnom d'une taxidermiste nommée Pénélope Satration. Après, rideau.

Cinquième jour.

Je me réveillais dans ma chambre la bouche pâteuse, les membres alourdis et avec un sacré mal de tête, n'ayant aucun souvenir de comment j'avais pu regagner seul l'hôtel.

Percevant un ronflement suspect, je me retournais et là, vision d'horreur : Régis était dans mon lit, et à moitié nu en prime. Je ne trouve les mots pour rendre compte des quelques minutes d'extrême solitude et de remise en question de mon identité hétérosexuelle avant le réveil de Régis. Celui-ci me rassura, du moins dans un premier temps :

— T'inquiète pas, Did', on n'a fait que parler, rien d'autre...

— Ouf, putain, j'ai eu peur.

— C'est pas que t'aurais pas voulu mais j'ai mis le ola.

— Quoi ? Tu déconnes.

— Non, je te jure, je te racontais le tournage de « Les nonnes en chaleurs II » et t'as commencé à me tripoter.

— Tu débloques, connard de menteur. T'es gay, c'est ça ? Ou pire, bi ?

— Bi quoi ?

— Ben, tu vois ce que je veux dire, enfin, bigoût quoi, comme les chewing-gums.

— Non non, moi je suis neutre.

— Comment ça « neutre » ? C'est pas possible d'être neutre !

— Si, je suis au milieu. J't'assure que c'est toi qui voulais...

— Ta gueule, tire-toi maint'nant !

Je le fis sortir de ma chambre sans ménagement à coup de pieds dans le derche, trouvant la blague de mauvais goût, et espérant surtout que c'était bien une blague.

Pour me changer les idées, je parcourus le journal local qui titrait « Une insulte à la patrie ». L'article était édifiant : « Trois jeunes de douze à dix-huit ans maculent d'excréments le drapeau français qu'un voisin faisait flotter à son balcon depuis quarante ans. Le voisin en question, membre du FN ayant fait la guerre d'Algérie, a porté plainte ». Puis je passais le reste de la journée à découper et à vomir les sandwiches aux merguez pas frais ingurgités il est vrai en grande quantité et avec force bière pour faire passer le tout, la veille au soir. Je m'endormis vers 15h45 devant la trois-centième rediffusion du gendarme à Saint-Tropez en pensant à ce salaud de Gérard qui se la coulait douce et qui allait sûrement revenir au bureau en disant qu'il s'était tapé la présentatrice trop bonne des infos sur M6, même si c'est pas vrai, et que dans le meilleur de cas il avait juste sauté une ou deux serveuses au Q.I. inférieur à leur taux de cellulite. Je me réveillais vingt-six heures plus tard, frais comme un gardon : rien de tel qu'une bonne nuit de sommeil pour vous requinquer un homme.

Sixième jour.

En arrivant au bar, je me vautrais tel un castor se prenant les pattes dans son propre barrage : Nicole resta totalement indifférente puis me sourit de manière aguicheuse quand je ramassais mes effets, parmi lesquels, bien en évidence, une carte d'adhérent MODEM qui ne m'appartenait pas — il s'agissait de celle de Régis qu'il avait oublié dans ma chambre hier, je l'avais gardé en pensant que ça pourrait me servir pour une investigation future. Par je ne sais quel retournement de situation, Nicole sembla dès lors dans de bien meilleures dispositions à mon égard, il me sembla même qu'elle se penchait un peu plus que nécessaire au-dessus de moi pour me verser mon cognac au goût d'eau des chiottes, me laissant une vue plongeante dans le décolleté profond de sa robe rouge, à vue de nez un bon 95 C tout de même. Elle me fit les consos gratis, ce qui me mit la puce à l'oreille : sans plus attendre, j'entamais une relation aussi torride que brève avec Nicole la barmaid plantureuse et revêche. Sous la couette, elle me fit des confidences : ils avaient claqué tout l'argent du Loto pour acheter le bar et allaient bientôt s'agrandir, ce dont je me foutais éperdument. Malheureusement, vers les 19h (à l'heure des infos régionales sur France3), en plein milieu de nos ébats, je tuais accidentellement leur chat, un bébé siamois minuscule qui ne miaulait jamais nommé Nunuche, en m'asseyant sur un pouf. En rentrant de chez l'assureur où il avait rendez-vous pour leur nouveau local, Pierrot exigea que j'aie la faire empailler chez la femme à la bûche sinon, je reprends ici ses termes par souci d'exactitude, « c'était un coup de chevrotine dans le cul ». Il n'en dit rien mais je crois qu'il avait compris pour Nicole et moi et je déguerpis sans demander mon reste, le corps de la pauvre Nunuche dans un sac Leclerc.

Septième jour (veille du départ).

Je me réveillais complètement à l'ouest, une fois de plus. Je ne me rappelais de rien de ce qui s'était passé la veille, mai l'essentiel me revint quand, me dirigeant vers la salle de bain pour couler mon bronze matinal, je marchais sur un sac Leclerc contenant un truc dur difficilement identifiable. Merde, j'avais oublié Nunuche, la chevrotine de Pierrot menaçait mon pauvre fion. Je m'habillais en six-quatre-deux et rencontrais peu de temps plus tard la taxidermiste Pénélope, après avoir failli me perdre dans le bois au fin fond duquel elle habitait une petite maison en bois, presque une cabane comme il y en a dans les contes ou les épisodes de Louis la Brocante. Je lui confiais Nunuche, lui payais d'avance son travail et après quelques banalités d'usage, lui posais la question qui me taraudait tant :

— Pourquoi on vous appelle la femme à la bûche ?

— Ca c'est privé, jeune homme.

Elle était très aimable, très calme, âgée d'une soixantaine d'années, veuve depuis longtemps, sans enfant, elle était depuis peu à la retraite (je n'osais pas demander quel était son métier) et se passionnait pour la taxidermie, ce qui lui permettait aussi d'arrondir ses fins de mois, grâce à tous ces chats écrasés et ces chiens mourant de suites d'une longue maladie (souvent des cancers des testicules, bizarrement).

Avant de partir, alors que j'étais sur le seuil où je remarquais une poutre où se succédaient des entailles régulières comme en aurait fait un taulard comptant ses jours au mitard, elle me dit à l'oreille :

— La femme à la bûche, c'est parce qu'à une époque j'étais danseuse nue et j'avais créé un numéro érotique très prisé par les gars de la région, avec une bûche comme accessoire, faut dire que c'est une région forestière ici et beaucoup de gars étaient bûcherons.

En m'éloignant de sa modeste bicoque, je me dis que j'aurais bien aimé avoir une mère comme ça au lieu d'une prof d'allemand psychorigide et névrosée au dernier degré qui n'était pas insensible au charme d'Hitler jeune.

Le soir, devant « Les experts », je rédigeais mon article en cinq minutes agrémenté de quelques chiffres trouvés sur Internet. Ça commençait comme ça : « L'hécatombe continue. Encore un dramatique accident de chasse en milieu rural : les chasseurs montrés du doigt plaident non coupable mais on déplore un mort, Maurice Hutte, un honnête chasseur de 82 ans. Jusqu'à quand la terreur dans nos belles campagnes et nos riantes forêts ? Il est temps d'interdire la chasse, purement et simplement, et de poursuivre en justice tous les chasseurs, assassins impunis sombrant dans l'alcool et l'homicide involontaire par maladresse et désœuvrement ». Je terminais la soirée beurré comme un Petit Lu en insultant la télévision qui diffusait en pleine nuit l'émission la plus réac de TF1, « Aimer vivre en France », un truc réaco-campaniliste à gerber son cerveau de rage avant de m'endormir le cœur serré et l'haleine fétide.

Huitième jour (jour du départ).

J'eus une nuit très agitée : je rêvais que j'étais agressé sexuellement par Nunuche revenue d'entre les chats morts grâce aux bons soins de la femme à la bûche, qui était là aussi avec sa bûche, de même que Pierrot qui me menaçait avec sa carabine pendant que Nicole essuyait les verres au fond du café comme si de rien n'était. En faisant mes valises, je repensais à un détail que j'avais vu la veille chez Pénélope mais que sur le coup, je ne sais pourquoi, mon cerveau n'avait pas voulu enregistrer. Oui, il y avait bien une carabine à côté

de la cheminée, entre le doberman empaillé et la marmotte empaillée. Était-il possible que cette gentille mamie, jadis objet de fantasme de toute la population masculine de la région, puisse être la meurtrière — volontaire ou accidentelle — de Maurice Hutte ? Je décidais de lui rendre visite avant de partir pour en avoir le cœur net. Malheureusement je trouvais porte close, ce qui était plus qu'étonnant, car elle m'avait dit qu'elle sortait très peu ; en faisant le tour de la baraque, je vis quelqu'un de dos assis sur le canapé du salon, avec ce que je pris pour une grenade à la main — c'est alors que j'entendis le coup de feu. Il résonna très nettement, à moins de cent mètres de là : sans savoir pourquoi, je me jetai derrière un buisson tel un lièvre apeuré. Quelques minutes plus tard, Pénélope, son fusil sur l'épaule, apparut au détour d'un sentier. Son air satisfait me fit craindre le pire : cette ancienne artiste-interprète avait-elle pu commettre l'irréparable ? Dès qu'elle fut rentrée dans sa cahute, je me précipitai avec la grâce d'un jeune lynx jusqu'à la fenêtre pour épier sa conversation avec le mystérieux inconnu. Quand, finissant son kiwi, il se leva pour lui claquer la bise, quelle ne fut pas ma surprise de reconnaître le ponte local du MODEM, Jacques-Alain Aumiyeux !

— Un de plus ! se réjouit Pénélope en posant son fusil. Le petit Jérémy, dix-huit ans, il étrennait la carabine qu'il avait eu pour son anniversaire. Bam, une bastos dans le cigare et ça dégage ! Mon quarante-troisième, et ça va encore passer pour un accident de chasse ! dit-elle en dessinant une énième entaille au canif sur une poutre de sa casbah vermoulue.

— Tant mieux, tant mieux, un excité tueur de perdreaux en moins c'est une voix d'enlevée à la liste des chasseurs pour les prochaines élections, dit Aumiyeux en se frottant les mains. Notre petite combine va me donner la mairie à coup sûr, sans compter le chantage que je fais aux deux cons qui tiennent le bar du village : ils servent des coups gratuits à tous les électeurs MODEM depuis que je leur ai refilé un boui-boui à côté de chez eux pour qu'ils s'agrandissent.

— Bonne idée. Qu'ils crèvent, tous ces chasseurs ! Bon, t'as le fric ?

— Oui, les 10 000, dit-il en lui tendant une enveloppe.

— J'en ai buté plus ce mois-ci. File-moi 15 000.

— Quoi ?! On avait dit 10 000.

— Et moi j'ai dit 15 ! conclut Pénélope en attrapant sa carabine.

Alors que la femme à la bûche, que je voyais sous son vrai jour de tueuse démoniaque à la solde d'un parti centriste à bout de souffle, braquait Jacques-Alain Aumiyeux, je perdais l'équilibre et donner un coup dans le mur en voulant reculer d'un pas. Aumiyeux en profita pour détourner l'arme ; quant à moi, j'imitais (fort mal) le hibou pour faire croire que c'était

un volatile qui s'était fracassé contre la paroi. J'entendis des bruits de bagarre et un coup de feu puis vis Aumiyeux sortir en courant de la cabane. En regardant par la fenêtre, j'aperçus Pénélope allongée dans une mare de sang, la carafe en rade.

— Quel enculé ! me dis-je en pensée alors qu'Aumiyeux disparaissait dans les sous-bois, plus fourbe et machiavélique qu'un Bayrou de région à la petite semaine.

Une fois rentré dans la maisonnette, je constatai le décès de Pénélope avec la sûreté d'un expert médico-légal et récupérai Nunuche qui, coïncidence, m'attendait empaillée sur un pouf semblable à celui où elle avait perdu la vie.

Repasant par le village, je déposai Nunuche devant le bar sans y foutre les pieds de peur des représailles et décidai de me tirer fissa, reprenant un train dans l'heure avec la satisfaction du devoir accompli — j'avais écrit mon article, malgré tout. On pourrait dire que j'ai été lâche mais ce serait me faire un mauvais procès. Je suis comme tout le monde : qu'est-ce que j'en ai à foutre des chasseurs et du MODEM ?

LA CROISIÈRE DE LA MORT

La grippe A ne passera pas à Nogent-le-Rotrou

« Telle est la promesse faite à ses concitoyens apeurés par M. Étienne Kirsh, maire depuis 1965 de Nogent-le-Rotrou, chef-lieu d'arrondissement de l'Eure-et-Loir, région charmante au demeurant, notamment le bistrot « Chez Gégé ». En effet, l'école maternelle Diam's a été mise en quarantaine suite à la découverte du virus mortel de la grippe A sur la petite Fatima, élève de grande section alors qu'elle manquait de s'étouffer avec sa mini-brique de lait. Une heure plus tard, le plan Vigipirate renforcé a été déclenché, de même que le plan Épervier et l'alerte nucléaire niveau 2. « On n'est jamais trop prudent » déclarait M. Kirsh (membre de l'UMP mais sympathisant villiériste de longue date) hier en fin de soirée tandis que la petite Fatima était rapatriée dans son pays d'origine — enfin celui de ses grands-parents —, le Maroc ».

C'était l'article grâce auquel j'avais gagné mon billet pour une croisière de luxe à bord du « Carlita », élégant paquebot appartenant conjointement aux familles Bolloré et Bruni-Sarkozy, qui dès notre retour à Paris serait connue sous le nom de « croisière de la mort », mais je brûle les étapes, revenons au début et à mon article. Vous le trouvez à chier ? C'est normal, il l'est, et même plus que d'habitude, si j'ai gagné c'est par magouille, comme tous les vrais vainqueurs (Lance Armstrong, Patrick Balkany, Valérie Bègue et j'en passe). Je m'explique : mon patron, le gros Robert, a fait un chantage aussi ignoble qu'efficace avec des photos compromettantes de Mitterrand — le ministre de la Culture, pas l'ancien collabo qui se faisait lire l'avenir dans les boules par Elizabeth Teissier — et du coup, il lui a remis le prix pour calmer le jeu. Le gros Robert était aux anges : ça faisait une pub d'enfer pour le journal et il comptait faire la croisière avec sa copine sans-papiers (qui finalement n'est plus enceinte : un test de grossesse défectueux soi-disant).

Malheureusement, suite à de gros problèmes intestinaux (je lui avais mis des doses massives de laxatifs dans son café), il ne put profiter du voyage et c'est moi qui logiquement m'y collais (après tout c'était mon article qui avait été récompensé, j'en avais marre de toujours me faire blouser comme une pauvre quiche). La brochure parlait d'un paquebot de standing international, d'invités triés sur le volet pour leurs « remarquables travaux dans le domaine des arts, des lettres, de la culture et de la communication » — mon portrait craché. Après dix-huit heures d'avion à bord du zinc branlant d'une compagnie low cost qui

me fit flipper grave, nous arrivâmes à notre point de départ, Antsiranana, au nord de Madagascar : nous devions voguer un mois, tout frais compris, sur cet hôtel 5 étoiles flottant, passer au large des Seychelles et terminer notre périple à Masqat, en République d'Oman, bronzés tel des Seguela des mers du Sud et fiers comme des paons pleins aux as.

Tout s'annonçait pour le mieux : auprès de gens de la haute, j'allais passer pour un fameux cador et j'avais pris par anticipation une dizaine de boîtes de Viagra.

Premier jour de la croisière¹².

On est arrivé dans ce putain de bled de Madagascar au nom imprononçable, Antananamachin. J'ai gerbé trois fois dans l'avion, deux à terre et une dès la première heure passée à bord. A peine sortie de l'avion, Adélaïde m'a laissé me démerder tout seul avec les bagages, prétextant qu'elle avait promis de téléphoner à une vieille tante résidant dans l'île : alors que je me débattais avec mon gros sac de campeur (suffisant pour un mois, j'aime voyager léger) et ses quelques valises (j'aurais cru qu'elle en aurait plus, elle était pas comme toutes ces gonzesses se chargeant à mort de trucs inutiles), je surpris la fin de l'appel, étonnamment bref, dans une horrible langue que je n'avais jamais entendue auparavant. Une heure après, nous étions à bord. Le bateau était nickel : on se croyait au Ritz, j'y suis jamais allé mais j'suis sûr que c'est comme ça. En tout cas les passagers avaient l'air sacrément bourges : si j'étais pickpocket, cette croisière, ça serait du pain bénit.

A part ça, je commence à découvrir que la copine du patron, Adélaïde, n'est pas exactement ce qu'elle prétendait être : certes elle est bien une femme noire et sans-papiers — aucun doute là-dessus — mais elle a les dents qui rayent le parquet, la bougresse. On a eu le temps de parler dans l'avion et j'ai tout pigé. Elle a mis le grappin sur Robert et compte bien exploiter au maximum sa nouvelle place : elle a exigé qu'il divorce et l'épouse dans l'année, même s'il n'est plus question de bébé (elle s'est fait poser un stérilet m'a confié Robert, c'est dingue ce que je déteste ce genre de confidences). Elle a prétendu qu'étant la compagne officielle du patron, elle ne pouvait raisonnablement plus faire le ménage dans les bureaux : elle voulait un poste au journal, c'est là que Robert découvrit éberlué qu'elle avait fait un D.E.A de Lettres sur le nouveau journalisme, certes à Dakar mais quand même. Je dois reconnaître qu'elle écrit pas trop mal pour une Noire, même si on lui a refilé les pages société du journal dont tout le monde se fout. Mais elle en voulait plus : elle visait directrice de

¹² Le texte qui suit est un mélange du journal de bord tenu par Didier tout au long de la croisière et d'annotations a posteriori. Il est actuellement en pourparlers avec les éditions Plon pour en faire un bouquin, après délayage comme de coutume.

rédaction ni plus ni moins et là Robert tiquait un peu. Coupant la poire en deux, il avait créé un poste exprès pour elle : coordinatrice des articles, ce qui fait qu'officiellement elle était ma supérieure et que j'avais des comptes à lui rendre à chaque fois que je voulais faire un papier sur un thème de mon cru. Ainsi, la veille de notre départ, je m'étais vu refusé l'autorisation de faire un article sur le nouveau burlesque, ces femmes qui font du strip-tease sur un mode comique et qui ne ressemblent pas aux vraies strip-teaseuses. Elle a prétendu que c'était vulgaire et machiste, n'importe quoi, à mon avis, elle a dit ça rien que pour me contredire, pour exercer son petit pouvoir à la con comme une Michèle Alliot-Marie de bas étage. Et dire qu'on va devoir partager la même cabine pendant toute la semaine : ça va être la première fois de ma vie que je dors à moins de deux mètres d'une femme de moins de trente ans qui ne soit pas de ma famille sans essayer de me la taper.

Sur le coup des 18h, petit creux : détour par les cuisines où j'ai fait la rencontre de Cha Kimoon, un cuisto taiwanais bien sympathique (il possédait un mini-bar perso dans un coin de frigo avec toutes sortes d'alcools exotiques que je testais illico) avec qui je me suis pinté comme un âne en baragouinant des trucs en simili-espagnol parce que je croyais — à tort, j'ai vérifié — que Taiwan était une ancienne colonie espagnole. Je me suis endormi par terre et réveillé trois heures plus tard ; Cha avait disparu et, à ma grande surprise, il ne m'avait rien volé. L'alcool du Taiwanais était si fort que je restais aveugle pendant quinze minutes, étalé sur le sol tel une méduse morte. Une fois mes esprits retrouvés, comme j'avais la dalle, je suis allé à la réception de bienvenue donnée en l'honneur des passagers : défilé de vioques faisandées, d'acteurs nazes, de tocards de la jet-set et de richouses ayant occupé naguère des postes ministériels. On n'était pas du même monde. Adélaïde, elle, semblait tout à fait à son aise, virevoltante dans sa magnifique robe bleue. Je me suis gavé de crevettes finement assaisonnées avant de quitter l'endroit, trop chicos à mon goût, bien décidé à ne pas sacrifier mon indépendance journalistique sur l'autel d'amitiés hypocrites bien qu'utiles quand il s'agit de faire dégager des séparatistes corses de sa villa de vacances.

Aperçu le sosie d'Alice Sapritch sur le pont en retournant à ma cabine : soit j'ai rêvé — dans ce cas-là c'était un cauchemar — soit elle m'a fait de l'œil. Plus tard, j'ai rencontré le barman, un chouette type — je me méfie quand même vu comment ça a fini la dernière fois que j'ai lié amitié avec un barman¹³ —, il s'appelle Isaac, c'est un black, un Antillais je crois, en tout cas il fait un super punch. Sinon, comme je le craignais, aucune femme potable à bord : que des vieilles rombières peroxydées aux décolletés tout fripés et aux bronzages

¹³ Dans l'épisode précédent, lors de la fête du 14 juillet, Didier s'est pris une telle murge qu'en se réveillant le lendemain dans son lit au côté de Régis qui tenait la buvette, il a douté de son hétérosexualité.

cancérogènes. Les rares qui ne sont pas encore veuves fêtent leur quarante ou cinquante ans de mariage avec de vieux messieurs ayant ressorti leur nœud papillon sentant la naphthaline et leur stock de bons mots datant de la dernière guerre pour le dîner avec le commandant, un homme affable au premier abord mais chiant à la longue à force de citer des extraits de Conrad à tout bout de champ. Dodo vers minuit, malheureusement seul ; à côté, Adélaïde pionçait déjà.

Deuxième jour.

Epuisé, je me levais à quatorze heures trente pour aller au bar voir mon pote Isaac. Vers les dix-sept heures, retour en cabine. Cette conne d'Adélaïde prétend que le barman se fout de moi, rapport à son nom, Isaac, le barman noir dans « La croisière s'amuse ». J'ai pas osé dire que j'étais déjà trop vieux pour regarder la série quand elle a été diffusée en France, et d'abord d'où ils connaissent « La croisière s'amuse » à Dakar ? Je commence à me dire qu'elle est née à Clichy comme tout le monde.

J'aurai pas dû me bourrer de crevettes hier soir : j'ai passé le reste de la journée à faire des allers-retours entre ma cabine et les chiottes. J'ai bien cru qu'Alice Sapritch allait me violer dans le couloir désert: il paraît que c'est une comtesse, romancière, veuve depuis presque trente-cinq ans qui paye régulièrement les services sexuels de jeunes éphèbes (tu m'étonnes qu'elle doive payer !). Mais je ne suis pas une pute : mon corps n'est pas à vendre. Par contre y en a une qui est prête à vendre le sien au prix fort : Adélaïde, elle fricote de plus en plus avec Stanislas Grobonet, ami intime de Jean-François Copé, un vieux beau en costume Armani, patron d'une holding internationale spécialisée dans la communication : il possède des télévisions, radios, magazines et maisons d'édition mais a surtout fait fortune dans le trafic d'armes avec l'Afrique et la Russie. Dialogue au débotté avec elle hier en fin d'après-midi que je rapporte de mémoire :

— Mais qu'est-ce que t'as à traîner avec ce Grobonet ? Je suis pas sûr que ça lui plairait à Robert.

— Il ne saura rien si tu ne lui dis pas et je te conseille pas de lui dire, tu sais pas ce dont je suis capable, Didier.

— Je commence à en avoir un aperçu mais je suis pas au bout de mes surprises on dirait.

— J'ai des ambitions, moi, je vais pas rester toute ma vie avec ce gros lourd qui pète au lit.

— C'est pas sa faute : il se fait suivre.

— Ca pour le suivre, on le suit...à la trace. Moi, j'ai un plan de vie, je parie que tu sais pas ce que c'est, toi, un plan de vie ?

— Franchement, non.

— J'en été sûre. T'es vraiment qu'un raté, mon pauvre.

— Explique : c'est quoi ton « plan de vie » ?

— J'ai cinq ans pour faire mon trou dans le monde des médias d'abord, puis dans la politique, c'est lié aujourd'hui, dès que je me serai faite une image, je m'engage en politique, d'abord en région, puis j'entre au gouvernement.

Sur ce, elle sortit de son portefeuille une photo dédicacée de Rama Yade, son modèle.

— Et quel genre d'image tu veux te forger ?

— Très simple : la jeune femme sexy mais ultra compétente qui s'est faite toute seule, à force de travail et de volonté, qui a commencé au bas de l'échelle et qui a fait un parcours sans faute en quelques années faisant d'elle une femme de pouvoir crainte et respectée qui voue sa vie à ses concitoyens. Tu sais que je prends des notes et des photos de moi en vue du nègre qui écrira ma bio officielle racontant la vie que je n'ai pas encore vécue ?

— En effet ça a l'air au point, mais et Robert dans tout ça ?

— Je crois qu'on arrive à la fin de notre histoire : il m'a apporté tout ce qu'il pouvait m'apporter, je vais passer à quelqu'un d'autre.

— T'es une salope en fait ? Une arriviste qui se sert des hommes pour arriver à un poste de pouvoir ?

— C'est une version de l'histoire...pas tout à fait fausse, je dois le reconnaître. Mais là où tu as tort c'est que mon objectif est d'être assez légitime et installée pour pouvoir me passer du marche-pieds que constituent les mecs quand j'aurai atteint l'âge fatidique et canonique de trente ans.

— Et ton prochain marche-pieds, c'est Grobonet ?

— Exact.

— Mais il est pas un peu marié avec cette ex-actrice américaine ?

— Pas pour longtemps, fais-moi confiance.

J'oublié tout de cette discussion, quand, quelques heures plus tard, le drame eut lieu : alors que je m'étais couché à vingt-deux heures (complètement claqué alors que je n'avais rien foutu de la journée) en compagnie d'une bouteille d'alcool de mangue que m'avait vendu Cha pour un très bon prix, je fus réveillé en pleine nuit par des hurlements en provenance du

pont. Adélaïde se réveilla à son tour, fraîche comme un gardon sénégalais alors que j'étais complètement à la masse. Je ne l'avais pas entendu rentrer ; en l'interrogeant plus tard, elle m'affirma être revenue à la cabine vers 23h, ce dont je ne pouvais avoir confirmation. Semi-comateux, je sortis néanmoins en vieux calbute troué pour voir ce qu'il en était. Il y avait un attroupement sur le pont (des types réveillés par les cris plus rapides que moi) et, au centre, le capitaine essayait de reconforter Stanislas Grobonet qui braillait comme un putois.

Voilà ce que nous comprîmes : Brenda Show, trente-cinq ans, avait perdu la vie en mer, en tombant du pont du bateau apparemment. Son mari, le seul témoin, passablement saoul, s'était assommé contre la rambarde et avait mis deux heures à alerter les secours : bref, c'est ce qu'on appelle une mort mystérieuse, pour ne pas dire suspecte dans notre jargon. Une enquête pour moi. Comme tout bon flic, il faut commencer par s'interroger sur la personnalité de la victime. Qui a tué Brenda Show ? Qui était Brenda Show ? Je me prends à rêver d'un livre et non plus d'un article destiné à accueillir les pelures de patates ou à nettoyer les vitres le lendemain de sa parution : et si j'étais le Truman Capote du XXI^e siècle ? La mort de Brenda est peut-être la chance de ma vie et je compte bien la saisir.

Une modeste enquête menée à pas d'heure me permit de retirer les infos suivantes. Brenda Show, fille unique de modestes fermiers, peu douée pour les études, avait commencé comme serveuse dans son Texas natal, avant de devenir strip-teaseuse à Las Vegas, puis un producteur peu scrupuleux l'avait convaincue qu'elle était la prochaine Marilynne et cette idiote avait fini par le croire, après quatre opérations de chirurgie esthétiques difficiles dont une où elle avait failli laisser la vie. Ensuite, elle avait connu sa petite heure de gloire au milieu des années 90 grâce à un nanar immonde où elle s'illustrait dans une scène d'amour particulièrement explicite avec Kevin Costner dont les mauvaises langues (et les gens bien informés) dirent qu'elle était non simulée. Ensuite elle eut un passage à vide pendant lequel elle fit quelques pornos bas de gamme semi-amateurs dans des garages puant l'huile de vidange ou des usines désaffectées (elle en fit quand même plus de deux cents en six mois mais il est vrai pour sa défense qu'elle était particulièrement sur la paille et accro aux anti-douleurs). Elle était sur le point d'accepter le coup médiatique proposé par son agent, à savoir faire croire à une love story torride entre elle et une jeune actrice lesbienne toxico en vue dans le cinéma indé, quand elle avait rencontré à la soirée des Oscars Stanislas Grobonet, la cinquantaine alerte, l'œil qui frise, des comptes bancaires dans tous les paradis fiscaux et accessoirement un des célibataires les plus courtisés du monde de l'industrie.

Coup de foudre, coup de rein, coup de bol : leur histoire était née. Le fait que Stan soit Français en jetait un max dans le monde de l'entertainment (plus que dans celui de la

culture : elle-même avait longtemps confondu Jean-Luc Godard et Jean-Paul Gauthier) que fréquentait Brenda, elle qui rêvait de faire du shopping sans regarder les prix chez les grands créateurs et joailliers parisiens puis de regagner son hôtel particulier en limousine avec chauffeur.

Après une nuit blanche depuis le cybercafé du bateau (et ouais, y'avait même ça à bord, ouvert 24h/24, en plus il était bondé quand j'y suis allé, sûrement des businessmen accrochés aux cours des bourses mondiales), ce sont les seuls renseignements que j'ai trouvés sur Internet qui n'avaient pas l'air trop bidon : les 3478 autres occurrences de « Brenda Show » recensées sur Google renvoyaient à des sites pornos de mauvaise qualité où on ne reconnaissait même pas le visage de Miss Grobonet. Quittant le cybercafé vers les huit heures du mat', je déambulais dans les coursives et tombais par hasard sur une librairie tenue par un Ghanéen ou un Kenyan. Je cherchais désespérément « De sang-froid » pour y puiser mon inspiration mais en vain ; manifestement aux antipodes aussi la grande littérature se perd¹⁴, l'anglais du libraire étant aussi mauvais que sa culture, il me dégota un livre sur l'histoire et la fabrication des préservatifs alors que je lui parlais de l'œuvre de Capote.

Je l'ai quand même pris pour lui faire plaisir, puis on sait jamais, ça pourra me servir à l'occasion pour meubler une conversation.

Troisième jour.

Du sommeil à rattraper. Levé à dix-huit heures. Pas de trace d'Adélaïde. Passage au bar. Discussions avec des gens lambdas et francophones (en gros, des pochetrans comme moi accoudés au zinc pour fuir leurs femmes) sur le ramdam de la nuit. L'un d'eux a cette remarque pleine de bon sens : « Bof, ça fera pas parler, ça passera inaperçu, c'était même pas une Française ». Départ vers vingt-trois heures pour aller manger un bout et rencontre décisive. Mon enquête avance à grands pas : je sais désormais qui a tué Brenda Show mais je ne peux le révéler ici, de peur de mettre ma vie en péril. Disons seulement que je dispose d'un témoin oculaire de premier ordre en la personne de la comtesse. A propos de vieilles écrivaines, des détails de la veille me reviennent, je ne sais pas si ça a de l'intérêt mais je note quand même, on sait jamais. Entendu hier sur le pont :

— J'ai fait la croisière avec Pascal Sevrans...quand il était vivant bien sûr.

— Et c'était comment ?

¹⁴ A ce sujet, je ne saurais que trop vous conseiller de lire, si ce n'est déjà fait, l'indispensable nouvelle de notre collaboratrice Méthylène Craspec, « Pétage de Plon ».

— Oh, comme ses émissions : un mélange de vieilles peaux que tout le monde à part leur médecin croyait mortes et enterrées depuis trente ans et de jeunes figurants déguisés en dandy et faisant mal semblant de s’amuser comme des petits fous alors qu’ils s’emmerdent à cent sous de l’heure en attendant les petits fours.

— Dis donc, vous êtes impitoyable ma chère.

— Je suis romancière, voyons : je n’ai aucun mérite, c’est mon métier.

Je commence à m’inquiéter de la présence de tous ces romanciers sur le bateau, entre la comtesse, celle-là et moi, ça fait trois, c’est trop, et encore y en a peut-être d’autres. J’ai pas envie qu’une de ces deux vieilles schnoques en robe de soirée devienne à ma place le prochain Truman Capote : je vais me rapprocher d’elles et essayer de savoir ce qu’elles écrivent en ce moment.

Finalement, projet avorté quand j’ai croisé deux jolies jeunettes — les filles d’un riche industriel âgées respectivement de 12 et 14 ans — m’apprenant qu’elles se rendaient à la soirée karaoké (la « night music », comme elles disent). Il serait temps d’utiliser ce Viagra, j’avais pas envie de le revendre à moitié prix sur E-bay. J’arrivais à la soirée karaoké chaud comme une bouillotte, dans une salle surchauffée où se trémoussaient, hélas, beaucoup plus de vieux croulants en santiags que de jeunes beautés des îles. Alors que j’étais sur le point de partir tant ma déception était grande, j’aperçus le veuf (pas des masses) éploré, Stanislas Grobonet, qui discutait avec une superbe Noire en robe très échancrée qui riait exagérément à ce qui devait sans doute être une blague de merde de vieux beauf. En m’approchant, je découvris horrifié que cette sublime Black n’était autre qu’Adélaïde.

— Alors, ça se présente bien, ce veuvage ? balançai-je dans les dents de Grobonet en m’incrutant de manière relativement peu courtoise.

— Pardon ? Je souffre, Monsieur, veuillez respecter ma douleur, dit Grobonet d’un air outré. Mais qui êtes-vous, d’abord ? demanda-t-il en me toisant avec un certain dédain.

— Adélaïde vous a pas dit ? Ben quoi, tu me présentes pas ?

— Si, si, bien sûr, c’est Didier, un...

— Je suis un de ses collègues, dis-je pour m’imposer. On est venu ensemble.

— Je suis sa supérieure, rectifia-t-elle.

— Enfin, c’est quand même grâce à mon article engagé qu’on est là.

— J’adore le journalisme, se vanta Grobonet pour emballer cette allumeuse. De quoi parlait votre article ? Du Darfour, du Yémen, de la moralisation du capitalisme ?

— Non, de Nogent-le-Rotrou.

— Ah, chacun ses préoccupations.

— Ca veut dire quoi, ça, vous pensez que vous valez mieux que moi, peut-être ? dis-je en le menaçant d'un index belliqueux.

— Ah, c'est ta chanson, Stan, coupa Adélaïde qui présentait peut-être un début de bagarre, vu que j'étais pas mal bourré.

A ces mots, Grobonet se métamorphosa littéralement, passant de l'ignoble blatte en costard qu'il était à un séduisant crooner aux tempes blanchis qui chanta d'une voix suave « Fly me to the moon » et fit se pâmer toutes les sexagénaires de la salle. Il récolta des applaudissements nourris qui me firent enrager et je pris un ticket pour pouvoir, moi aussi, enflammer le dancefloor de mon beau timbre puissant. Une heure après, Adélaïde se livra à la plus honteuse débauche, accolée à ce sinistre Grobonet tout en minaudant comme la dernière des traînées « Voulez-vous coucher avec moi ce soir » de je ne sais plus quelle chanteuse à la noix. C'en était trop : j'allais aux toilettes pour me rafraîchir avant ma prestation, et tombais sur Cha qui reniflait bruyamment (il m'avoua être enrhumé). Afin de faire un tabac, je lui demandais qu'il n'avait pas un petit remontant : je pensais à un discret coup de gnole, mais il me tendit deux pilules colorées, selon lui « for good health », que j'avalais sans coup férir. De retour sur la piste, on annonça mon numéro et je pus m'emparer du micro malgré un bizarre tremblement de la pogne. A ma grande honte, ma reprise de Richard Cocciante tourna au fiasco : je me mis à chanter très vite et très fort « J'ai attrapé un coup de soleil, un coup d'amour, un coup de je t'aime, si c'est un rêve, t'es super belle », comme un punk hystérique sous acide un soir de grande solitude, puis, en voulant attraper au vol une bouteille de Pepsi tenue par une gamine de 8 ans pour me la verser au visage (je crevais de chaud sans comprendre pourquoi), je fis un faux mouvement et m'écrasai lourdement sur la piste.

Quatrième jour.

Je me réveillais à midi passé dans ma cabine, sans me rappeler comme j'y étais arrivé. Dès ma sortie, je fus alpagné par Cha. Ce maudit Taiwanais m'expliqua tout : les pilules « pour la forme » d'hier soir étaient en réalité du speed, je m'étais évanoui en cours de chanson, il m'avait ramené dans ma cabine en disant que j'avais trop bu et voulait à présent acheter mon silence, étant donné qu'il fabriquait lui-même les amphétamines (il avait un brevet de chimiste, du moins c'est ce que je compris en dépit de son anglais de merde). J'acceptai contre quelques bouteilles de son excellent alcool de mangue et décidai de reprendre mon enquête, les péripéties de la veille ayant orienté mes soupçons vers un sordide

complot tramé par ce Grobonet de mes deux. Je n'avais qu'une possibilité, qui ne m'enchantais guère : aller voir Alice Sapritch.

Je la retrouvais en train de faire bronzette peu avant quatorze heures et essayai de l'amadouer : ce ne fut pas difficile, elle est pas vraiment farouche, surtout avec les hommes. Ouf, après un interrogatoire tout en tact, rien à craindre de sa part (exceptée l'agression sexuelle), elle se fout de Truman Capote et du meurtre ayant eu lieu sur le bateau.

— Le fait divers c'est tellement mesquin, bas de gamme : c'est pour le petit peuple, je vise autre chose, moi, mon chou, la littérature, ni plus, ni moins. Je mets actuellement la dernière main au récit autobiographique de ma vie sexuelle, quelque peu romancée toute fois : j'y apparais comme éternellement jeune et belle et c'est les hommes qui payent pour coucher avec moi. Ca sera une sorte de poème épique, quelque chose de très lyrique et puissamment sexuel, dans le genre Catherine Millet chez Homère, vous voyez le genre ?

Sur ce, elle se pencha pour me faire la proposition la plus indécente jamais entendue de ma vie visant à m'acheter contre tout ce qu'elle savait à propos de la disparition de Brenda Show. Choqué, décontenancé et au bord de la nausée, je reculai tel un cheval se cabrant et dis, non sans superbe, que j'avais d'autres pistes à explorer. Elle répondit qu'elle ne comptait pas bouger de la journée, libre à moi de venir quand ça me chanterait.

Il fallait que je retrouve mes esprits : afin d'avoir les idées claires, je retrouvais Isaac au bar et méditais au meilleur plan d'action possible jusqu'à dix-neuf heures environ. Au énième punch coco englouti, une idée lumineuse me vint : la scène de crime avait peut-être des choses à m'apprendre. Je me rendais sur le pont, à l'endroit où j'avais vu l'attroupement autour de Grobonet le soir du drame. Rien de visible. Je me penchais à la rambarde pour voir s'il en était de même sur la coque du bateau, et là, bingo : je découvris un morceau de tissu bleu flottant au vent, coincé dans un interstice, mais qui avait peut-être quelque chose à voir avec le meurtre. Malheureusement, cette putain de preuve était trop loin pour que je puisse l'attraper. De deux choses l'une : soit c'était un bout de la robe de Brenda Show, soit elle avait arraché un morceau de vêtement du tueur dans la bagarre et l'avait encastré là en essayant de se rattraper à la rambarde quand il l'avait balancée à la flotte. Je progressais, la vieille comtesse ne m'aurait pas.

Retour au bar, où le capitaine, un barbu originaire de Porto Rico, descendait les scotchs comme les CRS des manifestants à coup de flashball — c'est-à-dire à la chaîne, très facilement et avec un certain plaisir. Un pénible dialogue en pseudo-espagnol s'ensuivit : je lui fis répéter dix fois, mais il me confirma que dans son témoignage Grobonet avait affirmé que sa femme était habillée en « roja », soit en rouge, au moment des faits. Conclusion : le

tueur (ou la tueuse) était en bleu, et Grobonet, je m'en rappelle, n'avait qu'une chemise blanche tachée d'alcool comme j'en ai moi-même souvent, il était donc innocent. Je repensais aux paroles de la comtesse accusant à mots couverts Adélaïde, et à la somptueuse robe bleue qu'elle arborait à notre arrivée : depuis l'accident, elle ne la mettait plus.

Je suis revenu dans la cabine, fort heureusement elle n'y était pas : ses affaires fouillées avec minutie, aucune trace de la robe bleue. Merde. Elle s'en était débarrassée. J'étais au point mort. Détail intéressant : Adélaïde a pris très peu d'habits pour une croisière d'un mois, en comptant les sous-vêtements elle n'en avait que pour 15 jours. En plus d'être une salope opportuniste et peut-être une meurtrière machiavélique, elle était dégueue : j'étais dégoûté. Je trouvais également une considérable boîte à pharmacie remplie de comprimés divers, ce qui m'étonna car je ne la savais pas hypocondriaque (et qu'elle n'était pas plus malade en bateau qu'en avion) : une pilule bleutée attira mon attention et je décidai de la fourrer dans ma poche pour analyse. Etendu sur ma couchette, je dus me rendre à l'évidence : j'avais besoin des infos de la comtesse. Prenant sur moi, ainsi que l'aurait fait (ou pas) le grand Capote, j'embarquais quelques Viagra et allais rejoindre le cœur gros cette démonsse écrivailleuse du troisième âge.

Cinquième jour.

Un élément matériel essentiel est désormais en ma possession et Dieu sait qu'il m'a coûté très cher mais je n'en dirai pas plus, souhaitant rester discret sur ce qui restera, je suppose, l'épisode de plus tragique de ma croisière. Je peux désormais avancer un nom : c'est Adélaïde la coupable. La comtesse l'a surprise en train de mettre des somnifères dans les verres de champagne du couple Grobonet (elle a d'ailleurs récupéré les verres en fin de soirée en soudoyant le serveur, ils sont à moi désormais) et confirme qu'elle est partie avec eux tard dans la soirée, bien plus tard en tout cas que l'heure où Adélaïde m'a dit s'être couchée. De plus, la comtesse est sûre qu'elle avait sa robe bleue. Conclusion : Adélaïde était sur le pont cette nuit-là et c'est elle qui a jeté par-dessus bord Brenda : elle n'a pas eu de mal, le balayage intensif durant quatre ans ayant musclé son bras droit et l'actrice de seconde zone pesant quarante-cinq kilos toute mouillée.

Alors, que faire ? Tout dire au commandant ? Alerter la police ? Fouiller une seconde fois les affaires de cette cinglée, retrouver ses somnifères et prouver que c'est le même produit qui a été mis dans le verre des Grobonet ? Téléphoner à Robert pour lui annoncer tout de go que la femme de sa vie est en réalité une arriviste sans cœur doublée d'une psychopathe sans scrupules ? Ecrire le premier chapitre de « Croisière en eaux troubles » ? Je ne sais.

Dans le doute, je me saoulais sur le pont à l'alcool de mangue et lançais les bouteilles vides à la mer en hurlant « A la tienne, Truman ! » puis, à court de dégivrant, j'allais en cuisine en titubant pour demander à Cha de m'en resservir une lichette. C'était sa journée de repos, en conséquence de quoi nous la passâmes dans les soutes à nous bourrer la tronche en rigolant comme des baleines. La boisson entraînant les confidences, et la communication entre nous étant de toute manière presque impossible (il parlait seulement une langue chintok de Taiwan et un anglais très personnel), je lui révélais tout sur l'affaire en cours et lui me montra qu'il conservait deux pleines caisses d'alcool de contrebande à bord.

Finalement, notre état éthylique avancé nous rapprocha et je crus (mais peut-être était-ce un délire de ma part) comprendre ce qu'il racontait : 1) il transportait l'alcool en douce jusqu'à Oman pour le compte d'une femme à laquelle il n'avait parlé qu'au téléphone, en échange d'une part du stock que nous étions en train de siffler 2) il fabriquait des amphètes depuis qu'il était tout jeune (d'où le speed qu'il m'avait refile) car c'était son père qui lui avait appris, ce qui me permit de faire un bon mot, « les Cha font pas des chiens » (il ne pigea rien mais rit volontiers). Il avoua même qu'il était marié et avait deux gosses de deux/trois ans auxquels il apprenait déjà à fabriquer des amphètes. C'était un mec bien. Pris dans l'euphorie, je lui expliquais en détails mes combines pour gruger les impôts et arnaquer les petits buralistes avec mes bulletins de Keno. Nous étions devenus de vrais frères de beuverie, entamant des chansons paillardes dans sa langue maternelle, un truc ignoble genre mandarin qui me disait quelque chose, mais j'ignorais quoi. Les heures passèrent, il devait peut-être même déjà faire nuit ; on se marrait vraiment bien jusqu'à ce qu'on entende les coups de feu.

Sixième jour.

C'est peut-être la dernière fois que j'ai l'occasion d'écrire ici et Dieu seul sait ce que va devenir ce cahier, modeste témoignage de mon enquête criminelle en milieu maritime. Nous avons été pris en otages par une bande de Somaliens affamés et enragés et énervés. Enfin tout ça est de fort mauvais augure, reconnaissons-le, d'autant qu'ils ont été très désappointés de ne pas trouver de Blanches à violer, déclinant l'offre de la comtesse de s'auto-désigner comme victime expiatoire de siècles de colonialisme (elle est en forme la comtesse : ils sont quand même une bonne trentaine). Même pour Carlita, qui pourtant en avait vu d'autres, ça faisait trop d'hommes en même temps et le paquebot a failli couler.

Ils nous ont attaqués à la nuit tombée, armés de mitraillettes et de coupe-coupe : lorsqu'on est revenu de la soute avec Cha, on s'est fait assommer direct d'un bon bourre-pif. Quand je suis revenu à moi, j'étais dans la salle de réception où je m'étais ridiculisé au

karaoké, perché dans un coin avec tous les passagers apeurés, les traits tirés, certaines rombières avec des masques nocturnes à la papaye dégoulinant sur le visage et leurs maris en tongs. La lose.

En rassemblant les témoignages divers et variés, voilà ce que j'ai compris : cette nuit, au large de la Somalie, des hommes armés se rapprochent du paquebot en hors-bord, jettent des grappins et montent avec souplesse sur le pont. Là, tirs en rafale (ceux que nous avons entendus), un début de bagarre et un riche homme d'affaires turc fumant le cigare à la belle étoile qui se prend une bastos « dans l'aine » (en fait, je crois qu'il la prise dans les burnes mais peu importe). Panique à bord, les gens sont molestés et tirés de leurs cabines, pillées en six-quatre-deux, pendant que le capitaine et ses hommes sont immobilisés. Un de ses suivants, n'écoulant que son courage, envoie des fusées de détresse : les pirates le remarquent et font feu. Il est touché à l'aine. On nous enferme dans la salle de réception et le bateau est détourné vers une destination inconnue. En plus j'ai le pif qui saigne. J'aurais mieux fait de laisser le gros Robert venir à ma place.

Les heures passent : on a droit à des bouteilles d'eau, des chips, des crackers et du kir pour tout moyens de subsistance. On s'est fait un apéro chips/kir avec Cha, c'était sympa. Beaucoup de passagers friqués s'énervent, pleurent, vomissent ou les trois à la fois. C'est un spectacle de désolation inouï qui s'offre à moi ; j'aurais bien des choses à dire à mon retour. Les motivations des pirates ne sont pas très claires, je ne comprends pas pourquoi ils restent étant donné qu'ils nous ont dépouillés et que des secours vont venir, quelqu'un à bien dû voir nos fusées, merde ! On se fait chier comme des rats morts. Pour m'occuper, j'essaie de lancer la conversation avec Alice Sapritch :

— Dites, vous saviez qu'avant on fabriquait des capotes avec des boyaux de mouton ? dis-je à la comtesse pour replacer ce que j'avais lu dans mon bouquin acheté précédemment.

Elle le savait ; entre deux crackers, elle m'apprit d'ailleurs plein d'autres trucs.

Je commence à péter les plombs, comme tout le monde. Seule Adélaïde garde son sang-froid (c'est à ça qu'on reconnaît la meurtrière en puissance). J'avoue qu'elle m'a bluffé en discutant avec les pirates dans leur langue (elle m'avait dit à l'aller en avion qu'elle parlait dix langues et dialectes africains, faut croire qu'elle m'avait pas baratiné), je sais pas exactement ce qu'elle leur a raconté mais ça les a calmés, pendant un moment en tout cas. J'ai cru pendant longtemps que leurs mitraillettes étaient bidon — elles brillaient trop, on aurait dit des jouets — mais quand ils s'en sont servis pour tuer un requin-marteau à bout portant, j'ai moins fait le malin. Ca y est, il fait nuit. Quelle journée de merde.

Septième jour.

Ce matin, au petit déj', un incident regrettable : mon seul ami à bord avec Isaac, Cha, le cuistot taïwanais, s'est fait descendre parce qu'il n'était pas en mesure de fournir la confiture d'abricot réclamée par un des pirates, le plus méchant et le plus affamé de tous. Il est descendu avec lui dans la soute et au retour l'a tué devant nous sans la moindre pitié. On a assisté à son agonie : il lui a tranché la gorge et il s'est vidé de son sang pendant à peu près un quart d'heure. Un homme si bon, si pur : j'en ai eu le souffle coupé. Les femmes étaient au bord de l'évanouissement, toutes sauf Adélaïde, j'avoue qu'elle en a cette fille, je crois que je l'admire d'une certaine manière. Ils ont jeté le corps de ce pauvre Cha à la flotte, du coup j'ai fait une bonne blague (« maintenant, c'est un poisson-Cha ») qui n'a fait rire personne — un bide de plus dans cette croisière pourrie.

Heureusement, j'ai mon carnet avec moi, sinon je deviendrais fou.

Pleine après-midi, une chaleur de canicule, les vieux s'hydratent tant et plus : Adélaïde, toujours en négociation avec les pirates qui ont l'air encore plus énervés depuis ce matin, m'a apporté une bouteille d'eau pétillante rien que pour moi. Sûrement un truc pour m'amadouer, faut que je reste sur mes gardes.

Tout est devenu clair dans mon esprit : c'est pas Adélaïde qui a liquidé Brenda Grobonet, j'en suis sûr maintenant, ou alors c'était de la légitime défense. Nous étions dans une situation critique: je devais sauver les passagers milliardaires de ce paquebot, le capitaine avec sa belle barbe, Isaac le barman et surtout la ravissante Adélaïde. J'ai un plan : je vais vider tout l'alcool qu'on a sur le sol, y foutre le feu avec mon briquet, comme ça les pirates vont être obligés d'ouvrir pour l'éteindre. Et là, je profite de cette diversion pour les attaquer : j'emprunte la perruque de la comtesse et le petit toutou d'une de ces mégères, ainsi je passerais pour une vieille femme inoffensive, ce qui me permettra de savater les Somaliens ni vu ni connu. Ces hommes, ces femmes et ces enfants comptent sur moi.

Je peux pas échouer, foi de Didier.

Huitième jour.

Mon plan s'est soldé par un échec : j'ai sacrifié cinquante litres de gnole, une perruque neuve et un chien innocent pour rien. Ils m'ont enfermé dans la soute. Pour retrouver le moral, j'ai essayé de mettre la main sur les caisses d'alcool de contrebande de Cha. Je suis formel : elles ont disparu. Ca a peut-être un rapport avec sa mort ? Je suis seul, dans le noir. C'est sûrement la fin. Je vais roupiller un bon coup.

A mon réveil, la vérité est venue à moi. J'ai tout compris. Ne pas tenir compte de la journée d'hier : Adélaïde m'a drogué comme elle a drogué les époux Grobonet, et comme elle a envoyé Cha à sa perte. C'est simple : elle a foutu un euphorisant dans mon eau pétillante, sans quoi jamais je me serais pris pour le Rambo des croisières de vioques en voulant sauver ces baltringues bourrées de fric, j'ai forcément été drogué. Et j'en ai la preuve : quand j'ai pris une pilule dans la trousse à pharmacie d'Adélaïde, dans sa cabine, je l'ai mise dans ma poche, et je l'ai avalée par inadvertance en la confondant avec mon Viagra quand j'ai dû aller dans la cabine de la comtesse pour lui soutirer des informations. Résultat des courses : j'étais dans le même état hier que la dernière fois, donc même substance. C'est bien simple, avec Alice Sapritch, je m'étais pris pour Hulk. Oui, j'ai été drogué, comme le couple Grobonet, et je ne suis sûrement pas le seul. J'avais toujours trouvé louche que mon boss ait lâché sa femme pour une femme de ménage sans-papiers, désormais je comprenais tout : Adélaïde avait dû droguer le gros Robert pour parvenir à ses fins, et Grobonet était sans doute lui aussi sous l'effet de quelque psychotrope ! Dernière révélation : le soir du crime, si j'ai mis tant de temps à me lever alors que Grobonet hurlait comme un damné et que j'ai pas entendu Adélaïde rentrer, c'est qu'elle avait sûrement dû me filer de somnifères à moi aussi.

Quant à la mort de Cha, un rêve fait cette nuit m'a éclairé : nous étions dans la soute, lui, Adélaïde et moi, à chanter des chansons paillardes en mandarin. Au début, j'ai trouvé ça idiot, mais j'ai compris la raison de ce rêve : cette langue bizarre que parlait Adélaïde au téléphone à notre arrivée à Madagascar, soi-disant à sa tante, c'était pas du malgache mais une langue asiatique, la même que jactait Cha ! Une conclusion s'impose : c'est elle son mystérieux commanditaire, celle qui a fait monter l'alcool de contrebande à bord. Pourquoi ? Mystère. L'enquête continue. Ah oui, et la mort du cuisto : très simple. Les pirates savaient qu'il y avait de l'alcool de contrebande à bord, ils sont allés dans la soute pour le récupérer mais ils ont vu qu'il en manquait, puisqu'on s'en était envoyé pas mal avec Cha. Du coup, ils l'ont buté en représailles. On nous a menti : j'en étais sûr, la confiture d'abricot n'avait rien à voir là-dedans.

J'ai eu le temps de réfléchir à quelque chose qui me turlupinait : pourquoi Adélaïde m'a sciemment drogué hier en provoquant ma rébellion insensée ? J'ai trouvé la réponse : elle voulait que je me fasse tuer, pour qu'il y ait un mort français à bord et que ça fasse jaser au JT de TF1, comme me l'avait dit un type au bar, la mort de la Brenda Show, tout le monde s'en foutait, c'était une Ricaine. Je suis en plein complot à ramifications multiples ; mon livre va cartonner.

En fin de journée, les pirates me ramènent avec les autres et je vois qu'Adélaïde occupe désormais un rôle « à part » : elle n'est jamais avec nous, peut se déplacer librement, communique avec les pirates et passe son temps pendue au téléphone. De temps en temps, elle vient nous donner des nouvelles ou passe ses coups de fil dans un coin de la salle de réception. Je sais qu'elle a des choses à se reprocher. Je l'espionne. De loin, je l'ai vue parler avec un des pirates : j'ai pu lire sur les lèvres, et je suis certain qu'ils parlaient en français, alors qu'à ma connaissance en Somalie on ne parle qu'arabe ou somali, précisément. Et si c'était elle qui avait manigancé tout ça ?

Je suis sûr que les pirates sont Français à présent : l'un d'eux, qui nous a apporté des curly et de la grenadine, je le connais, il est de la région parisienne. C'est un Sénégalais un peu marabout qui vend ses pronostics infailibles à l'hippodrome de Longchamp, je lui demandais des tuyaux de temps à autres, plutôt un chic type. Mais qu'est-ce qu'il foutait là ?

Pendant ce temps, la carrière politique d'Adélaïde commence plus tôt que prévu : elle a eu Sarko en ligne pour lui expliquer les revendications des pirates et « ils ont bien accroché » selon ses termes, de là à ce qu'elle veuille devenir Première Dame à la place de Carla... Elle était sur haut-parleur et j'étais pas loin d'elle à ce moment-là, j'ai pu entendre :

— Bon ,vous inquiétez pas m'dame ou dois-je dire mad'moiselle ? J'ai la situation bien en main : j' fais intervenir l' G.I.G.N. dans la journée, prenez soin d' vous et du bateau, faut pas m'l'abîmer ma Carlita.

Neuvième jour.

Visiblement ce connard nous a baladés : on attend toujours l'armée, enfin certains passagers disent que ça sera pire qu'avec les pirates et qu'on va laisser notre peau dans l'intervention : je les trouve un tout petit peu alarmistes.

Tout compte fait, ils ont peut-être raison. Dans l'après-midi, je tente de fomenter une révolte sous l'emprise de l'alcool afin que nous nous en sortions par nos propres moyens. Armé d'un saucisson sec que nous ont généreusement laissé les pirates, j'harangue mes troupes pour les inciter à la mutinerie et renverser l'oppression. Ni une ni deux, je me jète en traître sur un de nos gardes somaliens qui me repousse violemment. Une bagarre s'ensuit. Il me cogne, je le mords, il étouffe un juron et m'envoie au tapis. Le saucisson de la discorde est abattu sans la moindre sommation, ce qui le rend immangeable. Je retourne en soute, mais fort d'une information capitale : je suis certain que le Somalien a dit « putain ! » quand je l'ai mordu. Ces caves sont Français, ça ne fait plus le moindre doute.

Toute cette affaire est de plus en plus louche.

A la nuit tombée, on vient me chercher pour me renvoyer dans la salle aux otages ; alors que je pensais être accueilli en héros, les autres passagers m'insultent copieusement.

Apparemment, la perte du saucisson a attisé les rancœurs à bord.

Dixième jour.

On n'a plus rien à manger : les pirates ont bouffé toutes nos réserves pour nous punir. Des instincts cannibales resurgissent en chacun de nous et les vieilles veuves obèses et défraîchies sont soudain regardées avec envie et gourmandise, ce qui n'avait pas dû leur arriver depuis un bon bout de temps. Alice Sapritch — ou plutôt la comtesse — a réussi à se mettre un des pirates dans la poche, ou plutôt dans son lit, et du coup elle a à manger, elle : quelle vieille peau libidineuse ! Adélaïde, entre deux coups de téléphone à divers ministres et deux discussions houleuses avec les preneurs d'otages — j'ai parfois l'impression qu'elle est elle-même un pirate, un peu comme Ingrid Bétancourt à la grande époque —, file le parfait amour avec son gros bonnet.

Il est 15h20, la plupart des otages dorment pour oublier toute cette histoire : quant à moi, j'ai résolu cette affaire. Adélaïde a tout organisé. Elle a payé des potes sénégalais de Longchamp pour attaquer le bateau et se faire passer pour des Somaliens, en leur promettant qu'ils pourront nous piquer plein de trucs et se barrer sans risque, sauf qu'elle les a arnaqués : ce qu'elle voulait, c'était du buzz médiatique. Grâce à la prise d'otages, elle a eu tous les ministres au téléphone et va devenir une star une fois qu'on sera rentré en France. Voilà pourquoi elle n'avait que des fringues pour 15 jours dans ses valises : elle savait que la croisière ne durerait pas un mois. En plus, elle a buté Brenda Show pour alpaguer le Grobonet. Comment ? Somnifères, largage par-dessus bord et le mari trop dans le coaltar pour comprendre ce qui se passe, un plan parfait. Cerise sur le gâteau : elle a fait monter de l'alcool de contrebande à bord pour payer les faux pirates (sauf qu'il en manque une partie, ce qui explique qu'ils soient restés, sûrement pour négocier avec elle un autre moyen de paiement) et a cherché à orchestrer ma mort pour avoir une meilleure couverture médiatique.

Cette femme est une folle furieuse, pire que toutes mes ex réunies. J'ai tout compris mais je ne peux rien prouver. Merde alors.

Selon moi, l'armée française va bientôt donner l'assaut et nous allons tous mourir. Je pense qu'Adélaïde va droguer les pirates d'une manière ou d'une autre mais on va y rester quand même. En vue de ma fin prochaine, j'ai décidé de faire quelque chose de bien, pour une fois : je vais prendre les derniers témoignages de tous les passagers pour laisser une trace de

leurs misérables existences sur cette planète, faire de ce cahier un document-choc qui deviendra sans doute un best-seller posthume absolument culte (titre provisoire : « Journal d'un carnage annoncé ») et rédiger mon testament, où je reconnaîtrais enfin Ricky, mon fils caché canadien de quinze ans auquel je lègue les droits d'auteur de ce récit bouleversant.

Finalement, personne n'a voulu me répondre, sous prétexte que je serais « le gros con qui a bouffé tous les curly ». Qu'ils aillent se faire foutre.

Onzième jour.

Ca y est, c'est fini. L'armée est intervenue au petit matin, surprenant la comtesse sur le pont dans les bras de son amant de quinze ou seize piges et Adélaïde en train de draguer Hervé Morin au téléphone, alors que les pirates nous avaient autorisés à sortir de la salle pour prendre un peu le frais. Ils n'y sont pas allés de main morte : ils étaient trois mille et très armés. D'abord ça été des hélicos, des hors-bord, puis deux porte-avions dont un qui a coulé avant de nous atteindre (sûrement l'« Invincible », construit avec des matériaux de récupération), les hommes du G.I.G.N. en cagoule et plastron sont descendus avec des câbles, trois tirs de missile ont été ordonnés, avec le souffle des hélicos plusieurs petits clébardes de race se sont envolés et ont fini à l'eau, leurs maîtresses en surpoids se sont jetées à leur tour pour les sauver, après on a eu droit aux fumigènes, au gaz paralysant, à des tirs de flashball, des coups de matraques, de tazer, des grenades, et pour finir ils ont ouvert le feu sur nous sans sommation, alors que la plupart des pirates dormaient en cabine.

Je suppose que ça aurait pu être pire : on ne déplore que trente-cinq morts et quarante-cinq blessés sur les cent dix passagers, par contre tous les pirates sont sains et saufs.

C'était quand même une belle boucherie. Enculé d'Hervé Morin.

Douzième jour.

Rapatriement à Paris ce matin dans un avion militaire français depuis Djibouti, tout est comme avant, j'ai retrouvé avec plaisir la terre ferme et la nourriture pourrie de la cantine du journal. Robert se frotte les mains : un décès suspect, une prise d'otages, des morts, des blessés avec deux journalistes maison au cœur de l'action, c'est l'assurance d'une augmentation des ventes d'au moins 50 % et peut-être la fidélisation de nouveaux lecteurs. Du coup, il n'a même pas réagi quand Adélaïde lui a dit qu'elle le quittait pour Stanislas Grobonet et qu'elle viendrait en limousine prendre ses affaires dans le petit appartement qu'ils partageaient depuis quelques mois.

— Maryse me reprendra peut-être si je lui demande gentiment et si je lui achète le chihuahua dont elle a toujours rêvé, a-t-il dit tout penaud à la pause déjeuner.

En cours de journée, Robert me fit part de sa déception car j'étais toujours en vie (ma mort aurait encore plus boosté les ventes, avec le côté tragique) ; de plus, je n'avais pas trouvé le moyen de ramener un document exclusif, pas même une petite vidéo pourrave filmée au portable. La vérité restera dans l'ombre¹⁵, je n'ai rien dit à personne du vaste complot manigancé par Adélaïde : maintenant qu'elle est de la haute, j'imagine que l'affaire va être étouffée. Quant aux pirates, ils ont été libérés sous caution en Somalie et ont disparu dans la nature aussitôt. Encore une enquête qui ne sera jamais résolue. Quant à moi, trop heureux d'être en vie, je profitais de ma soirée pour aller dans un club échangiste bon marché — malheureusement, je n'avais plus de Viagra. Malgré cette débandade, je passais un agréable moment à boire des coups avec Patrick Sébastien, avec lequel je fis le pari stupide de replacer l'expression « petit bonhomme en mousse » dans mon prochain article. Je terminais la nuit las et torché, endormi sur un banc dans un parc, près des canards, tel un vieux clodo.

Le surlendemain, en page 3 du « Canari libéré », mon article fit un tabac :

Comment j'ai été pris en otage par des pirates somaliens sur le « Carlita ».

« Parfois, la réalité nous rattrape sans crier gare, même quand on est un journaliste chevronné. C'est ce qui m'est arrivé quand j'ai été pris en otage avec une ex-collègue à bord du « Carlita » paquebot de croisière appartenant à notre bien-aimé président Nicolas Sarkozy. De jeunes pirates affamés, prêts à tout et armés jusqu'aux dents, ont envahi le « Carlita » et nous ont menacés. J'ai assisté à l'agonie du cuisinier, un honnête Taiwanais, mari aimant et père exemplaire de deux enfants en bas âge : ils l'ont sauvagement trucidé pour une histoire de confiture d'abricot indisponible. Quant à moi, je gardais espoir en serrant contre mon cœur un porte-bonheur hérité de ma grand-mère, un petit bonhomme en mousse qui m'apporta joie et réconfort dans cette terrible épreuve. Heureusement, nous avons été sauvés après cinq jours de calvaire par les hommes remarquables de l'Armée française, habilement dirigés par Hervé Morin, notre valeureux Ministre de la Défense : gloire leur soit rendue. C'est grâce aux valeurs de la République française que nous sommes en vie, même s'il y a des morts et des blessés à déplorer — et on les déplore. Notre président, à peine remis d'un léger malaise vagal lui ayant déjà fait gagner dix points dans les sondages, a eu un comportement exemplaire

¹⁵ Effectivement, les éditions Plon ont finalement refusé de publier le journal de bord de Didier, préférant garder leur blé pour verser une confortable avance à Astrid Veillon pour son prochain roman.

durant toute l'opération et, selon son porte-parole, s'est rendu personnellement auprès de familles des victimes et des blessés, leur offrant les albums dédicacés de son épouse (en avant-première puisque les trois albums de la Première Dame ne paraîtront en coffret chez Sony Music, avec des bonus inédits et des reprises disco, que pour les fêtes de fin d'année). Enfin, signalons lors de cette croisière de la mort une perte irréparable pour l'industrie du divertissement international avec le décès par noyade accidentelle de la jeune actrice Brenda Show, épouse Grobonet, qui s'était notamment illustrée dans le film culte « Liaison extrêmement fatale » en 1992 avec Kevin Costner. Chapeau l'artiste et bon vent comme on dit dans les îles.»

DIDIER SAUVE LE MONDE (PART I)

Préambule : Quelques semaines après la prise d'otage par des pirates somaliens à bord du Carlita, le yacht du président, les ventes du « Canari libéré » ont explosé. Didier a cru connaître son heure de gloire en étant interviewé pour France 3 mais c'est finalement Adélaïde, plus photogénique, qui a attiré tous les médias à elle et Didier n'est passé que sur la TNT à 2 h du matin. La jeune femme de couleur aux dents longues s'est en effet mariée à Las Vegas avec Grobonet, le marchand d'armes et magnat de la presse, en présence de ses deux nouvelles meilleures amies : Rachida et Rama — Fadela est sympa mais pas assez jolie et chic pour être son amie. Robert, le patron du « Canari libéré » est en dépression, il n'a pas réussi à récupérer sa femme, Maryse. Didier prend en charge le journal et réfléchit à comment faire remonter les ventes mais en ce lundi matin de mauvaises ondes parcourent la salle de conférence de rédaction et Didier craque — le contre-coup à retardement de la prise d'otage où il aurait pu perdre la vie ou problèmes de digestion ? Nul ne sait.

En ce lundi matin, de mauvaises ondes parcourent la salle de conférence de rédaction et Didier craque — le contre-coup à retardement de la prise d'otage où il aurait pu perdre la vie ou problèmes de digestion ? Nul ne sait.

— Bon, alors quelqu'un a une idée ? Oui ? Non ? Fallait rester chez vous alors, bande de nullos : une conf' de rédac ça sert à échanger les idées, ça doit fuser dans tous les sens, balancez la sauce, moi je fais le tri, l'émulation ça s'appelle. Même vous les stagiaires non rémunérés, vous pouvez participer : c'est démocratique une conf' de rédac, chacun a la parole, lâchez-vous les mômes, ou je vais m'énerver ! Putain, vous ressemblez à des sénateurs gâteux cuités au vin chaud roupillant à l'Assemblée ! dis-je pour les secouer.

— J'ai une idée : si on relançait le journal en ajoutant un cadeau ? proposa un jeune chevelu tout juste sorti de la nouvelle école de journalisme Patrick Poivre d'Arvor, sponsorisée par TF1 et basée à la Plaine Saint-Denis dans un local en préfabriqué du plus mauvais goût.

— Un cadeau ? Quel genre de cadeau ? demandai-je sceptique.

— Un gadget.

— Comme dans « Pif gadget » à la grande époque.

— Super idée mais un gadget pour adulte ça va être quoi , à part un sex toy ?

— Pourquoi pas ? C'est fun, non ? Et puis ça rajeunirait et ça féminiserait le lectorat, ajouta une jeune stagiaire blonde au physique avantageux.

— C'est toi qui aurais besoin d'un sex toy, Mélanie.

— Vaut mieux un sex toy qu'un connard.

— Mélanie, si ça te gêne pas je préférerais qu'on récupère nos vieux lecteurs communistes barbus et machos, on n'est pas « Elle », dis-je pour mettre les points sur les i.

— Un tire-bouchon alors ?

— Très drôle.

— Ouais, ou un éthylo-test.

— Non, je sais une casquette Ricard.

— Un cendrier avec une femme à poil ?

— C'est fini les conneries ? On a du pain sur la planche je vous signale, j'ai remplacé Robert au pied levé, je sais c'est pas ta faute Robert, t'es pas en état, dis-je en jetant un œil compatissant à mon patron affalé sur une chaise, visiblement bourré d'antidépresseurs. Va falloir que tout le monde se serre les coudes. Stagiaires ?

— Oui ?

— Ravitaillements en café et croissants, exécution, on n'a pas besoin de vous ici, vous n'avez que des idées de merde.

— On va tous chercher du café et des croissants ?

— Oui.

— Mais on est douze !

— Les autres ont qu'à vérifier s'il y a des feuilles dans la photocopieuse et du P.Q. dans les chiottes. Et qu'y en ait un ou une qui nettoie mon ordi et mon bureau et puis faudrait passer un coup d'aspirateur dans les bureaux, la femme de ménage est pas venue ce matin.

Les stagiaires quittèrent la salle dépités, en file indienne, comme des scouts recalés.

— Bon, maintenant qu'on est entre grandes personnes, quelqu'un a une idée innovante pour relancer le journal ?

— Attaquer Sarko ?

— Retoucher des photos de Carla pour faire croire qu'elle est plus anorexique ?

— Un portrait de Samuel Etienne avec des photos à poil ?

— De qui ?

— Laisse tomber.

— Un reportage bidonné sur Grobonet et Adélaïde ?

— Pas de vengeance personnelle, s'il te plaît Sam. Et puis ne prononce plus ce prénom, tu vois bien que ça l'énerve, dis-je en tournant la tête vers Robert qui se met à trembler nerveusement en marmonnant des propos inintelligibles.

— Et si on téléphonait aux flics pour faire croire qu'y a une bombe dans les locaux du journal : Gérard fait des photos des flics et des pompiers investissant les locaux, on invente une histoire de menaces terroristes et on fait la une avec ça, proposa le jeune chevelu.

— C'est quoi ces conneries ?

— On nous apprend ça la première semaine de l'école de journalisme : quand y a pas d'évènements à se mettre sous la dent, créez vous-même l'événement, dit le jeune journaliste.

— Merde, vous faites tous chier, j'me casse, bonne chance, désolé Robert mais trop c'est trop, dis-je en claquant la porte.

De retour chez moi, sur un coup de tête, j'envoyai un mail à Svetlana, chercheuse de 26 ans en thermodynamique avec qui je parlais depuis deux mois sur le net et dont j'avais beaucoup apprécié la photo en pied et en nuisette qu'elle m' avait envoyé la veille : « Svetlana de mon cœur, je quitte Paris pour venir te rejoindre et te ramener en France. Je t'aime. Fais ta valise. Ton Didier ». Puis, je roulai en boule quelques fringues — celles qui me paraissaient après reniflage les moins sales — dont je bourrai mon plus gros sac à dos. Et voilà votre Didier en route pour Gandja en Azerbaïdjan, modeste bourgade où ma belle m'attendait.

Le début du voyage se déroula sans encombre majeure : je trouvai miraculeusement une place dans un vol Paris/Berlin qui arriva même légèrement en avance, une fois n'est pas coutume. C'est après que cela se compliqua un chouia : le réseau ferré en Europe de l'Est n'est pas très au point en ce début de XXI^e siècle et aucun train ne pouvait me mener là où je voulais aller, je dus donc me résoudre à envisager une traversée de la Pologne, la Roumanie, la Moldavie, l'Ukraine, la Russie et la Géorgie en bus avant d'arriver en Azerbaïdjan où il n'était pas impensable que je finisse mon trajet sur le dos d'un âne prêt à rendre l'âme ou d'une chèvre anémique. Moi qui avais déjà du mal à supporter les T.E.R de province¹⁶, vous pouvez imaginer à quel point j'appréciais de faire des milliers de kilomètres dans des cars roulant à je ne sais quoi, bondés et puants, pleins de paysans ouzbeks pour la plupart bourrés comme des coings — en même temps, je leur en veux pas, moi aussi je serai alcoolique si je

¹⁶ Voir le premier épisode de « Didier, petit reporter », « Trois jours à Villeneuve -les-Bouilloux ».

devais vivre dans la misère avec leur matrone de femme et leurs enfants petits et moches semi-débiles.

J'avais acheté mon ticket de bus mais en attendant qu'il arrive devant la gare, je pris une bière dans un bistrot où je fis connaissance d'un routier super sympa qui me proposa de m'amener à Cracovie. Je fis donc le trajet de Berlin à Cracovie à bord d'un 33 tonnes transportant des matières radioactives conduit par un Zimbabwéen quadragénaire fan de heavy metal, bon catholique, mari de cinq femmes, père de quatorze enfants et fort peu adepte du préservatif. La suite ne fut pas de tout repos : je mis plusieurs jours pour rallier Przemyst, bled miteux au nom imprononçable près de la frontière polonaise, et quelques autres encore pour longer celles slovaco-ukrainiennes et hongro-ukrainiennes. Je débarquais finalement en Roumanie fourbu, après avoir bouffé de la merde en barre, en bouillie, en soupe, en gratin et en salade et côtoyé des gens incultes sans aucune conversation (le fait qu'aucun ne parlait français n'est pas une excuse), sans avoir croisé la moindre beauté slave capable de décrocher un contrat de top-model : vivement que j'arrive chez Svetlana parce que là c'était vraiment craignos.

La Roumanie fut un pays plus agréable (disons moins désagréable) que les précédents, un quadrillage ferroviaire adapté du territoire me permettant d'être à Iasi après seulement quatre jours passés dans un wagon-couchette branlant où je fréquentais des types étranges en bleu de chauffe qui semblaient se nourrir uniquement d'une espèce d'immonde tourte aux algues. De là, je fis de l'auto-stop jusqu'en Moldavie — un pays de chiotte soit dit entre nous —, montant à bord de tas de boue ne méritant rien d'autre que la prime à la casse, pour parvenir jusqu'à un semblant de ville civilisée. A Chisinau, en me dégourdissant les pattes devant les toilettes publiques, je rencontrai Matthias, un jeune étudiant en ethnologie de Besançon qui faisait une thèse sur les réseaux de prostitution en Moldavie du Sud. Nous discutâmes devant une ignoble tambouille, soi-disant plat national que nous fîmes passer avec un alcool dont j'ai oublié le nom ressemblant fort à de l'alcool à 90 :

— Et depuis quand t'a commencé ta thèse ?

— Deux ans et je suis ici depuis presque un an.

— T'as bientôt fini alors, non ?

— Tu parles : j'en suis qu'à l'introduction, en ethnologie c'est l'observation participante qui prend du temps, tu sais.

— C'est quoi exactement l'observation participante ?

— On doit se fondre dans le décor, s'immerger dans la communauté qu'on étudie.

— Dans ton cas ça veut dire que...

— T'as bien pigé, je me suis tapé tous les bordels de Moldavie du Sud.

— Et t'en as tiré quoi ?

— J'ai beaucoup tiré, de tout, blondes, brunes, rousses, noires, grosses, maigres, naines, géantes et même une qui aurait pu être ma grand-mère, peut-être même mon arrière-grand-mère parce qu'ici elles ont des gosses très jeunes, mais pas de conclusion.

— Ben merde alors.

— En plus j'ai choppé toutes les I.S.T. et M.S.T. possibles et inimaginables, même des maladies que le spécialiste des maladies vénériennes que j'ai consulté en France quand j'y suis retourné pour Noël ne connaissait pas, il m'a demandé l'autorisation de prendre des photos pour faire un article dans une revue spécialisée.

— Ben merde alors.

— Et étudiant en ethno ou pas, faut bien payer la prestation, et même parfois elles demandent à être payée juste pour répondre à mes questions parce qu'elles perdent des clients pendant ce temps-là et c'est un manque à gagner.

— T'as assez de fric ? Tu fais comment ?

— J'ai dû faire croire à mes parents qu'un gang ukrainien m'avait volé mon ordi et qu'il me fallait du fric pour m'en acheter un autre, j'aurai pas dû dire ça, ils ont pensé que je trouverai pas d'ordinateur de qualité alors ils m'en ont acheté un et me l'ont fait livrer ici, je te dis pas combien ça a dû leur coûter.

— T'en a fait quoi ? Tu l'as revendu ?

— Non, j'ai eu une meilleure idée : je l'ai refilé à Igor, un caïd de la mafia russe qui possède presque tous les bordels de Moldavie et en échange j'ai table ouverte partout : pour les interroger juste, parce le reste... Franchement même si je pouvais j'ai plus envie, je crois qu'en rentrant en France je vais devenir abstinent.

— Abstinent ? Tu vas plus baiser, tu veux dire ?

— Ben oui, c'est un mouvement avec plein de gens, les « no sex », t'en as jamais entendu parler ?

— Non, ça j'avoue que c'est un concept qui me dépasse.

Un train tout pourri m'emmena à Tiraspol, puis je quittais la Moldavie sans foutre un panard dans le moindre lupanar, trop effrayé après avoir entendu les révélations foudroyantes du stakhanoviste du cul de Besançon. J'arrivais en territoire ukrainien où on se les gelait

encore plus et échouait en bord de mer : courage, encore l'Ukraine, le sud de la Russie, la Géorgie et une partie de l'Azerbaïdjan à traverser de long en large et je verrais Gandja. Après avoir dévoré un plateau de fruits de mer à la fraîcheur douteuse, laissant vagabonder mes pensées face à la mer, enfin le peu que je pouvais en voir, la vue étant largement bouchée par des pétroliers et des navires poubelles (dont certains avaient fait la gloire et la fierté des Etats-Unis ou de la Grande-Bretagne dans un passé pas si lointain), je m'imaginai en aventurier des temps modernes, en marin au long cours. Oui, je me voyais en vieux loup de mer solitaire au visage buriné par le soleil et le sel de la mer, tel Olivier de Kersauson ou Eric Tabarly (quand il était vivant bien sûr). Pour gagner du temps, l'envie me prit de traverser la Mer Noire en kayak : je n'étais pas parvenu à être Truman Capote¹⁷, soit, mais j'allais être Gérard d'Aboville. Je me mis en quête du kayak idoine sur le port qui sentait le poisson, l'urine, la sueur des pêcheurs et le parfum bon marché des putes — en pensant à la chanson de Brel « Sur le port d'Amsterdam », que je me laissai même aller à fredonner.

Dans un bouge des quartiers chauds — où je tapais rapidement la causette avec Patricia Kaas et Mireille Mathieu, toutes deux en tournée triomphale dans la région et apparemment en couple —, je crus toucher au but quand un vieux lord anglais qui avait l'air d'un dandy sorti d'une fumerie d'opium dans un roman d'Oscar Wilde me donna l'adresse d'un loueur de bateau qui devait certainement avoir un kayak. Je me rendis à l'adresse indiquée et me retrouvai face à une cabane faite de brique, de broc et de matériaux de récupération. Je frappais longuement et un homme aux longs et sales cheveux gris, bandeau de pirate sur l'œil, vint m'ouvrir ; à ma grande surprise, le bougre parlait français :

— Tu veux quoi, l'ami ?

— Un kayak.

— Et tu viens de la part de qui ? Ca fait trois mois que j'ai rien vendu, même pas un seau ou un râteau, dit-il en me désignant un tas de seaux, râteliers et pelles pour enfants dans un coin de la pièce.

— Le lord anglais, genre dandy sorti d'une fumerie d'opium dans un roman d'Oscar Wilde.

— Ah, je vois..., me dit-il d'un air entendu qui ne me plut guère.

— Vous avez un kayak ? demandai-je alors que le vieux me toisait d'un drôle d'air.

— Non, mais j'ai un pédalo si tu veux.

¹⁷ Voir épisode précédent, « La croisière de la mort », où les ambitions littéraires bien légitimes de Didier sont mises à mal par la rude réalité géopolitique.

— Je vais pas traverser la Mer Noire en pédalo.

— Pourquoi pas ? Faut croire en ses rêves, gamin.

— Au fait, vous êtes Français ? Qu'est-ce que vous foutez là si c'est pas indiscret ?

Je devais regretter amèrement par la suite d'avoir posé cette question : je sortis de sa cahute au petit matin, une bouée en forme de canard dans la main droite et un seau dans la main gauche, la tête pleine de toutes ses femmes infidèles, ses maladies, ses démêlés avec la justice et j'en passe. Ayant abusé de la vodka servie par le vieux borgne, je crus halluciner quand je vis au loin une bande d'une dizaine de satanistes faisant la course en vélo, puis je m'avisais qu'il devait plutôt s'agir de prêtres orthodoxes et je m'endormis sur le port, comme une rock star, la tête dans mon vomi.

Je n'arrivai pas à renoncer à mon projet de traversée de la Mer Noire en kayak et je restais trois jours sur le port à errer, les gens me prenant pour un fou ou un vagabond, puis je trouvai une péniche abandonnée où je me mis en tête d'apprendre le dialecte de Svetlana à l'aide d'un dictionnaire miteux sentant le moisi acheté sur le marché. Mon stock de pépitos achevé, je me rendis à l'évidence : je ne serai jamais Gérard d'Aboville, j'allais me contenter de retrouver ma dulcinée et de la ramener en France où nous fonderions une jolie petite famille tandis que Svetlana entrerait au C.N.R.S. où elle deviendrait une chercheuse reconnue et admirée de tous, quand elle aurait obtenu la nationalité, elle pourrait même se faire élire au conseil municipal. Je décidai de contourner la Mer Noire et celle d'Azov pour rejoindre la Géorgie en passant par l'Ukraine, ce qui me parut le chemin le plus court.

Le car dans lequel je montais était à moitié vide, ce qui me rassura, sauf qu'il s'arrêtait tous les deux cent mètres pour ramasser des voyageurs. A la vue des gens montant à l'intérieur avec tout leur barda de poches en plastique, de sacs plein de coupons de tissus et autres, je ne pouvais m'empêcher de voir dans le chauffeur patibulaire une sorte d'éboueur ramassant les ordures ou de collecteur taciturne des causes désespérées. Au bout d'une semaine d'un trajet incertain entre Mykolaïv, Zaporijjia, Dnipropetrovsk, Marioupol, Donetsk, Louhansk et Rostov-sur-le-Don qui se caractérisa par les accélérations démentes du chauffeur alcoolique et insomniaque, nous arrivâmes en Russie, à quelques encablures d'un gisement pétrolifère d'envergure selon un guise touristique piqué à un vieux passager édenté pendant qu'il tapait un roupillon.

A Krasnodar, le car s'arrêta : le chauffeur nous ordonna de descendre et d'attendre le prochain, c'est du moins ce que je crus comprendre dans son très mauvais anglais rappelant celui de Roger Lemerre et de Sarkozy. Nous attendîmes, assis sur nos bagages jusqu'à la

tombée de la nuit, transpercés par la pluie glacée, avant de s'enquérir d'un lieu où pioncer convenablement. Au bout de cinq minutes de recherche intensive, je trouvais un local vide dans un terrain vague, apparemment une ancienne prison, et mes compagnons d'infortune me suivirent sans demander leur reste. En pleine nuit, nous entendîmes des bruits suspects en provenance d'une pièce où ne nous étions pas aventurés, trop fatigués pour visiter l'immense bague. Il s'avéra que si les gardiens avaient bien mis les voiles après 89 et la chute du mur, les prisonniers étaient toujours là : 52 hommes, femmes et enfants vivaient dans un même dortoir, à même le sol, bouffant les rats et les chenilles pour survivre (mais pas seulement). Je compris aux mines effarées de mes compagnons de car qui partirent en courant et en hurlant, ainsi qu'aux nombreux ossements disséminés çà et là, que les pauvres zouaves avaient sûrement dû manger leurs codétenus à un moment quelconque des vingt dernières années. « Ca, ça ferait un sujet d'enfer pour le journal » pensai-je, pas plus traumatisé que ça, avant de me rendormir à dix mètres à peine de cannibales en puissance, rêvant déjà au corps souple et chaud de Svetlana. Une ou deux heures plus tard, je me réveillais et découvris une grosse paysanne à moitié dévorée par les gosses des prisonniers : ce fut le déclic, ni une ni deux je pris mes jambes à mon cou devant ce film d'horreur digne de « Cannibal holocaust » mélangé aux « Choristes ».

Je courrai jusqu'à n'en plus pouvoir et m'effondrai dans un fossé. Quand je revins à moi, j'avais une faim de loup, je fis quelques mètres, vis un poulailler et entrepris d'aller voler une ou deux poules : j'eus la surprise de découvrir que des statues de Staline et de Ceausescu servaient de perchoir aux gallinacés pitoyables dont les corps chétifs et déplumés me coupèrent l'appétit. Je pris quand même des photos avec mon portable en vue d'un hypothétique reportage sur mon périple en pays sous-développé.

Je marchais une bonne partie de la nuit dans la clarté de la lune, avant de tomber sur un drôle de zig à moto qui accepta de m'emmener à 300 de moyenne jusqu'à Sotchi, où je croisais une vieille femme édentée faisant les poubelles : je ne compris rien à ce qu'elle me dit, hormis qu'elle en voulait à mon corps et prétendait être Nadia Comaneci, la célèbre gymnaste communiste — j'émis quelques doutes sur son identité, en tout cas vu son état actuel elle aurait pu s'estimer heureuse avec un 2/20. Cela faisait plus de quinze jours que j'avais mis les voiles, et je me demandais avec une pointe de nostalgie comment les choses se passaient en France où, là aussi, l'état des prisons (et des prisonniers) n'était pas franchement reluisant et où les anciens athlètes de haut niveau finissaient mal (entre autres, Philippe Caneloro, David Douillet, Marie-José Pérec et Christine Boutin).

Au même instant, à des milliers de kilomètres de là, à Paris, Robert, largué comme une merde par Adélaïde pour son Grobonet, essayait de récupérer sa femme.

— Maryse, Maryse, ma chérie, tu es la femme de ma vie, ouvre la fenêtre, c'est ton Robert... Maryse !

— Vos gueules ! Y en a qui voudraient bien dormir, ducon, cria un homme torse nu depuis la fenêtre d'un appartement du troisième étage.

— Maryse, ouvre : regarde qui je t'emmène, c'est le chihuahua que tu voulais tant, on l'appellera comme tu veux, Bouboule, Bibiche, Bayrou, à toi de voir.

Un homme ouvrit la fenêtre de l'appartement qui, il y a peu, était encore celui de Robert et il reconnut à sa grande stupéfaction Etienne-Marc de Pirezemporc, patron du journal « Cash », principal concurrent du « Canari Libéré », quinze ans de moins que lui, ami de longue date de Frédéric Mitterrand et grand collectionneur de Rolex.

— Dégage, gros lourd, Maryse n'est plus ta femme mais la mienne, tu comprends ça ?

— Connard d'arriviste.

— C'est sûr, quand on n'est arrivé à rien on peut pas être arriviste.

— Maryse ?

Comme dans tout bon vaudeville, la femme trompée apparut à la fenêtre :

— Tu sais où tu peux te le foutre ton chihuahua ? C'est trop tard Robert, beaucoup trop tard.

— Mais je t'aime, Maryse...

— Tu peux pas vivre seul et comme ta pouf t'a largué pour un autre, tu retournes voir Bobonne, non désolée, ça marche pas comme ça !

Le pauvre Robert n'eut pas le temps de répondre qu'il se prit une louche en pleine poire lancée depuis la fenêtre par la décidément facétieuse et rancunière Maryse, jadis championne régionale universitaire de lancer de poids.

Je trouvai au petit matin un car me menant de Sotchi à Koutaïssi en Géorgie via Soukhomi en longeant la Mer Noire : j'étais le seul voyageur du car et le chauffeur — un obèse à casquette Nike et jogging Adidas vintage — refusait de partir avant que le car ne soit à moitié plein. Trois heures plus tard, lassé d'attendre en mangeant des graines de maïs grillé et en fredonnant de la musique pop américaine légèrement datée passant à la radio, le chauffeur se décida enfin à faire tourner le moteur. Les routes cabossées m'empêchèrent de prendre des notes sur mes premières expériences de confrontation avec les habitants de ces

contrées reculées mais néanmoins européennes. Huit heures plus tard, j'arrivai enfin à Koutaïssi, éreinté, courbatu et avec un mal de tête carabiné, suite à l'écoute en boucle du best-of de Mickaël Jackson pendant huit heures — une idée de torture pour l'armée américaine.

Avant de descendre du car, le chauffeur remit la radio et en écoutant les informations se mit à fondre en sanglots en chialant comme une madeleine géorgienne ; je lui demandai en anglais ce qui se passait et compris que la Russie venait de déclarer la guerre à son valeureux pays la Géorgie. Le temps pressait : je devais rejoindre Gandja au plus vite, retrouver Svetlana, l'arracher à cet enfer et la ramener dans mon appart' que nous transformerons en douillet nid d'amour. Les chars russes et les bombardements ne détruiraient pas notre amour naissant, oh que non, foi de Didier : Svetlana était la femme de ma vie et je ne comptais pas la laisser filer, j'allais enfin arrêter ma vie de bâton de chaise, me caser et fonder une famille, ma famille avec plein de mini-Didier qui deviendraient tous journalistes d'investigation dans les plus grands organes de presse d'Europe. Mais pour cela, pas de place pour l'improvisation, je devais avoir un plan béton : je me ferai passer pour un reporter de guerre et Svetlana pour ma femme. Je décidai aussi d'appeler Robert :

— Robert ? C'est Didier.

— Qui ?

— Didier : tu te rappelles de moi quand même je suis parti y a même pas trois semaines. Au fait ça va au journal, ça a fini comment la conf' de rédac ?

— Oh, on a opté pour le gadget : un string rouge unisexe.

— Comment un string peut être unisexe, Robert ?

— J'en sais rien, je suis pas anatomiste, en plus je viens de me prendre une louche en pleine gueule et tu sais que Maryse était championne de poids...

— Ah non, je savais pas. T'es où là ? A l'hosto ?

— Non, je vais chez Adélaïde, cette salope, c'est de sa faute tout ça : si elle s'était contentée d'astiquer les pieds de mon bureau au lieu de s'attaquer à moi, j'en serais pas là, je filerais encore le parfait amour avec Maryse, ma colombe, ma tourterelle, ma perruche, ma...

— Bon, ça va, tu vas pas me faire tous les d'oiseaux.

— Pourquoi t'appelles, Didier ? T'es où ?

— A Koutaïssi.

— Quoi ? A Massy ?

— Non, je suis à l'étranger, en Géorgie, c'est la guerre avec la Russie, je vais en Azerbaïdjan chercher la femme de ma vie, Svetlana, et on rentre à Paris pour faire des gosses.

- Didier, t'as pris quoi ? Encore ton mélange whisky/vodka/ pot belge ?
- Non, j'ai rien pris, je vais à Gandja.
- Ah tu vois que t'as pris un truc, elle devait être drôlement forte ton herbe.
- Mais non, j'ai pris aucune drogue, j'ai pas bu non plus, je suis sérieux, Robert.
- Et tu reviens quand ? On a besoin de toi au journal.
- C'est la guerre je te dis, putain, je reviens dès que je peux et vivant si possible.
- Bon ben dépêche-toi.
- T'es un putain d'égoïste Robert, un sale putain d'égoïste à la con.

Je raccrochai prestement et me mis en quête d'un bus ou de n'importe quel autre véhicule pourvu qu'il soit motorisé. Après vérification, aucun bus ni transport en commun de quelque nature que ce soit — au point où j'en étais, j'aurai même pris un pousse-pousse tiré par Jean-Marie Le Pen — n'allait vers Gandja, ni même en Azerbaïdjan. Je devais me débrouiller par mes propres moyens : contre quelques kopecks, mon lecteur MP3, un paquet de cookies à moitié fondus et un jeu de cartes porno — cadeau de Mathias l'ethnologue du cul —, un jeune désœuvré uniquement vêtu d'un sous-pull en lycra orange, d'un short blanc crasseux et d'une paire de chaussures de chantier me laissa sa mobylette au moins trentenaire. Je ne dépassais pas les 20 à l'heure mais c'était moins fatigant que la marche, d'autant que j'avais des ampoules aux pieds et une crampe au mollet droit.

La mobylette finit pas rendre l'âme au bout d'une heure et je trouvais un garage clandestin où je pus la laisser : au début le garagiste voulut me faire croire, dans son français approximatif, qu'il me faisait une fleur en gardant l'engin — décidément la malhonnêteté du garagiste est universelle —, quand je lui faisais remarquer que de nombreuses pièces étaient réutilisables, qu'il pourrait les revendre à bon prix à des touristes et que j'avais besoin d'un moyen de locomotion pour aller à Gandja, il disparut au fond du garage et revint avec une trottinette électrique rose bonbon constellée de stickers Barbie. J'hésitai : même au fin fond du trou-du-cul du monde, je craignais le ridicule puis je pesai le pour — survivre — et le contre — me faire jeter des cailloux par les enfants — et acceptai sa proposition, après avoir testé la machine sur le chemin caillouteux jouxtant le garage.

Je m'éloignai du garage sur ma trottinette électrique — qui montait tout de même à 70 dans les descentes —, cheveux au vent, rêvant au prénom que j'allais donner à mes futurs enfants. Deux heures plus tard, toujours à mes rêveries — j'imaginai ma première étreinte avec la sculpturale Svetlana et j'avais du mal à tenir sur ma trottinette —, je fonçais tout droit

dans une carriole dans laquelle un couple de paysans transportait des pneus usagers pour les revendre au marché. Je m'en sortais indemne et il n'y eut pas de blessés mais ma trottinette Barbie venait de rendre l'âme et je culpabilisais d'avoir eu une si mauvaise opinion d'elle au premier coup d'œil, c'était une brave fille cette trottinette, elle allait me manquer. Le couple de paysans proposa de se charger de mon véhicule défunt mais dans un excès de sentimentalisme, je refusai, me couchai par terre, à côté d'elle et la serrai contre mon cœur en pleurant comme la fillette qui devait être son ancienne propriétaire.

Quand j'arrivais à Tbilissi, la capitale, on voyait au loin de la fumée et entendait distinctement des explosions ; manifestement, les Russes bombardaient ce pauvre pays qui n'en avait pas besoin de tant. Les gens commençaient à s'enfuir dans des guimbardees chargées au maximum ; je profitais de la panique pour dérober un scooter et arrivais à Roustavi, non loin de la frontière, à la nuit tombée, le réservoir vide. Je devais trouver le gîte et si possible le couvert rapidement, avant de reprendre la route le lendemain pour Gandja, à moins de cent kilomètres de là. En périphérie de la ville, je repérai un jardin paraissant abandonné derrière un portail ouvert, j'entrai et découvris la porte entrouverte de ce qui semblait être une cave. Il faisait noir et je titubais à la recherche d'un interrupteur quand dans la clarté d'une lampe à huile je vis le visage de fouine d'un petit homme qui s'adressa à moi en une demi-douzaine de langues avant que je lui réponde en français.

— Vous venez voir le musée, à cette heure-là ?

— Un musée ? Quel musée ? Y a un musée ici ? Je vois aucun musée.

— Ah, je vois, vous êtes un espion.

— Non, je cherche juste un endroit où dormir et un truc à manger avant de repartir vers Gandja rejoindre ma fiancée et la ramener en France, on va se marier.

— Je veux bien vous croire, vous avez pas l'air assez malin pour être un espion.

— Merci du compliment.

— Pour me faire pardonner, je vous offre le repas et je vous prépare un lit.

— Vous habitez là ?

— Vous avez cru que c'était une maison abandonnée ?

— Bah oui.

— Tant mieux, je vis dans la clandestinité.

— Pourquoi ? Vous êtes recherché par la police ?

— Non, vous inquiétez pas, c'est juste que je suis le conservateur auto-proclamé de l'unique musée à la gloire de notre guide éternel Ceausescu. D'ailleurs, si vous voulez le lit et le repas va falloir me faire l'honneur de suivre la visite.

Je découvris donc le mini-musée clandestin Ceausescu aménagé dans une vieille maison de campagne : il avait collecté les restes de son dernier repas, les poupées de ses filles, le peigne de sa femme, le dernier os de son chien. Je pensais aussitôt à écrire un article sur ce nostalgique du communisme qui avait voué sa vie à sa passion comme d'autres collectionnent les pin's clignotants ou font du karting sur circuit. Le repas fut frugal mais appréciable, par contre la nuit fut brève, mon hôte dormant dans la même chambre que moi — la seule de la maison — et n'en finissant pas de me parler de tous les écrivains français qu'il avait lus. J'avais beau lui dire que je n'avais jamais lu une ligne de Duras ni une page de Proust, il crut que je me moquais de lui ou que je faisais le modeste. Du coup, il changea de sujet et me confia que sa grand-mère paternelle polonaise avait été la pute qui avait dénié le pape Jean-Paul II — encore une idée de sujet d'article ! Au petit matin, il me laissa son vélo et je promis d'essayer de le lui ramener au retour en lui présentant Svetlana, si la guerre nous en laissait le loisir — je me sentais soudain l'âme d'un héros comme un acteur jouant un résistant français dans un téléfilm de France 3. Je terminai donc mon périple sur un vélo pour femme rouillé à la selle à moitié défoncée.

Je traversai la frontière sans encombres et arrivai à Gandja dans l'après-midi après neuf heures d'effort solitaire, les mollets durs comme la pierre et le cul en compote. Je n'eus pas de mal à trouver l'immeuble de Svetlana et les larmes me vinrent aux yeux d'émotion en regardant la fenêtre du quatrième où je savais qu'elle habitait dans un appartement communautaire de 40 mètres carrés avec huit autres personnes, uniquement des couples. C'est pour ça qu'elle voulait venir en France et se marier avec « un homme bien » comme elle le disait sur le site de rencontre spécialisé dans les unions entre européens de l'Ouest et de l'Est que j'avais consulté par hasard. Dégoûté des femmes françaises trop prétentieuses et exigeantes, j'avais pensé qu'une belle plante ayant poussée à l'Est — mais épargnée par Tchernobyl — serait plus à même de m'apporter ce que je recherchais chez une femme : douceur, modestie et simplicité. Une fois déboursés les 250 euros à l'aide de ma carte bleue, j'avais eu le choix entre trois personnes dont l'une était Svetlana, contre 150 euros de plus, j'avais eu ses coordonnées personnelles et nous avons commencé à échanger des mails, d'abord maladroitement puis de façon plus décontractée. Elle avait eu du mal à m'expliquer ce qu'elle faisait comme études mais j'en conclus que c'est moi qui étais trop bête pour

comprendre, après tout je n'avais qu'un bac A et j'avais longtemps confondu photosynthèse et radioactivité.

Je sonnai à l'interphone qui ne marchait pas, puis jetai des pierres contre sa fenêtre et hurlai son prénom. A la troisième fois, une vieille femme aux cheveux blancs ouvrit la fenêtre et son sourire me fit comprendre qu'elle savait qui j'étais : j'étais attendu, Svetlana avait bien reçu mon message, c'était sûrement une voisine à qui elle avait confié son amour pour un beau et brillant journaliste français. Cinq minutes plus tard, la vieille vint m'ouvrir, elle me serra énergiquement dans ses bras et je la suivis dans les escaliers puant la friture et le hareng. Je lui dis le prénom de Svetlana, elle me fit son plus grand sourire et je découvris sa bouche inquiétante émaillée de larges espaces entre ses trop rares chicots.

— Oui, oui, moi Svetlana, dit-elle en frappant du poing sa poitrine pendante.

Une heure plus tard, après qu'elle m'eut montré les mails que je lui avais envoyés sur un vieil ordi branlant posé sur le matelas qui était apparemment sa couche, je dus me rendre à l'évidence : Svetlana n'avait rien de la jeune chercheuse en thermodynamique de 26 ans au physique de mannequin que j'étais venu chercher au péril de ma vie, ce n'était qu'une vieille pute sexagénaire à la ramasse sniffant de la colle.

Je me sentais floué, trahi, et pour être honnête surtout très con.

Le moins qu'on puisse dire c'est que je m'étais enflammé un peu vite : tel James Bond, mon amour des femmes risquait de me perdre.

A SUIVRE...

DIDIER SAUVE LE MONDE (PART II)

Rappel de l'épisode précédent : Didier part sur un coup de tête à Gandja en Azerbaïdjan rejoindre Svetlana, une jeune femme rencontrée sur Internet. Après un long périple semé d'embûches (tentatives de cannibalisme sur sa personne, rencontre avec un nostalgique de l'ère Ceausescu, etc.) et de désillusions (non, il ne traverserait pas la Mer noire en kayak), il se faufile entre les bombes dans la Géorgie en guerre et rejoint Svetlana, mais il découvre horrifié qu'elle n'est pas celle qu'il croyait...

Je n'eus pas le temps de me remettre de mes émotions, ou plutôt de ma déception et de ma colère, que le sol, le plafond, les murs se mirent à trembler. Svetlana se blottit dans mes bras et je n'eus pas le courage de la rejeter, après tout ce n'était qu'une faible femme prête à tout pour essayer de sauver sa peau, de plus elle avait un faux air de ma grand-mère paternelle et des bouffées de souvenirs de tarte aux pommes et de poudre de riz m'emplissaient les narines quand je regardais son visage ridé et son corps lourd. Les choses allaient de mal en pis ; alors que j'étais près du fond du trou, la gueuse m'asséna le coup fatal :

— Moi partir avec toi, France, oui ? Moi marre être prostituée...presque plus clients avec crise.

— Euh je crois que ça va pas être possible madame.

La vieille avait la tête dure, elle s'en foutait un max de ma réponse, elle avait déjà sa valise de prête et m'attendait sur le pas de la porte. J'aperçus l'ignoble déco à base de posters de Dallas et de bibelots en plastique représentant des animaux. Un de ses colocataires, un transsexuel nonagénaire chauve en caleçon noir moulant et boa mauve autour du cou — à cet âge-là de toute façon, on devient tous asexué, non ? — me tendit un jambon à moitié entamé que je pris avec plaisir tant la faim me gagnait. Nous sortîmes de l'appartement et en descendant les escaliers nous entendîmes une déflagration : on nous bombardait, ça y est, la Russie avait déclaré la guerre à l'Azerbaïdjan. Putain de moi ! Qu'est-ce que je foutais dans ce pays de merde en pleine guerre avec une vieille pute scotchée à mes basques ? Une fois sortis de l'immeuble dont le dernier étage commençait à s'effondrer, Svetlana sortit une photo d'identité de mauvaise qualité de son portefeuille en cuir de bouc :

— Marina, petite-fille moi, nous aller la chercher.

Sur la photo, la jeune femme était fort accorte : blonde, pâle, mince, légèrement maquillée, une vraie poupée de porcelaine, et il me sembla que son visage ne m'était pas

inconnu. Je réalisais soudain que c'était sa photo que Svetlana m'avait envoyée : elle existait donc ailleurs que dans mes rêves cette femme adorée, future mère de mes enfants, elle s'appelait juste Marina et pas Svetlana et je sentais que j'allais très bien me faire à ce nouveau prénom. Nous pourrions former une famille élargie à l'ancienne avec sa grand-mère qui deviendrait un peu la mienne, pourvu qu'elle sache faire des tartes aux pommes, qu'elle se relooke en mémé moderne et qu'elle cesse de vendre ses « charmes » aux handicapés, aux hommes du troisième étage et à tous ceux qui voulaient bien d'elle et que les putes plus jeunes refusaient de servir.

— Ok, ok, on y va, elle habite où ?

Elle sortit un plan de la poche de son tablier difforme et m'indiqua de ses mains boudinées, rouges, abîmées et aux ongles rongés, qu'il fallait traverser toute la ville pour aller sauver la gamine. J'estimais que le jeu en valait la chandelle — à Paris, toutes les femmes se faisaient des U.V, étaient recouvertes de cellulite de la tête aux pieds et pour trouver une vraie blonde c'était la croix et la bannière —, si tant est que Marina n'exerçait pas la même activité coupable que son ancêtre : je la voulais la plus pure possible, même si je n'osais l'imaginer vierge. Svetlana m'indiqua un véhicule qui semblait lui appartenir — en tout cas elle en avait les clés — et je me retrouvai au volant d'une 4L verte puant la fiente de poule et le fromage de brebis. Je lui confiais le jambon — je n'osais le poser sur les sièges arrière tant ils étaient sales — et démarrai, du moins j'essayais car le satané véhicule refusait d'avancer d'un centimètre.

— C'est bon, moi faire démarrer, dit-elle en descendant.

J'avoue que tandis qu'elle poussait la voiture de toutes ses forces, je songeais à la laisser en plan mais je culpabilisais aussitôt et me ravisais : la foutue bagnole daigna bouger son cul, la vieille reprit sa place à l'avant et nous voilà partis délivrer la jeune et belle Marina dans les rues dévastées de Gandja.

Une heure plus tard, après moult détours, j'aperçus les chars russes de cette merde de Poutine et un peu plus loin, vis le cadavre d'un soldat qu'on avait lapidé : je me garais sur le bas-côté, descendis, lui déroba son uniforme et fis mine de menacer Svetlana comme si elle était mon otage. Parcourant les rues, des Russes en jeep nous firent un bref salut et nous laissèrent tranquillement continuer notre chemin. C'est donc en tenue militaire que je débarquais chez Marina après quelques minutes de déambulation dans la vieille ville : elle me prit bel et bien pour un Russe et trembla comme une feuille jusqu'à ce que sa mémé lui

explique qui j'étais, elle me sauta alors au cou et insista pour que j'accepte sa dernière orange. Elle était aussi jolie que sur la photo et je ne regrettais pas le déplacement. Je ne pus m'empêcher de la draguer ouvertement alors que ce n'était pas tout à fait le bon moment — les bombes tombaient autour de nous, la vieille faisait de grands gestes incompréhensibles et le chien de Marina m'aboyait dessus :

— Toi mariée ? Fiancée ? Copain ?

— Non.

— Toi vouloir venir en France ?

— Vous pouvez me parler normalement, je parle couramment français, et anglais aussi et polonais et un peu russe.

— Si tu veux je t'emmène en France.

— Pour quoi faire ?

— Pour être ma femme.

— J'ai d'autres projets mais faut voir...combien ?

— Combien quoi ?

— Combien tu me payerais ?

— T'es à vendre ? T'es une pute comme la vieille ?

A ces mots, elle me mit un pain mémorable — dont je me souviendrai sans doute longtemps — et je m'excusai platement.

— Si tu veux je viens en vacances, après on verra.

— D'accord. Fais tes valises, on part en 4L.

Pendant qu'elle faisait son sac, sa grand-mère fut chargée de trouver quelqu'un pour garder son chien Tolstoï dans l'immeuble déjà déserté : elle sonna à toutes les portes mais personne ne lui ouvrit, hormis un sourd-muet aveugle avec lequel elle eut du mal à communiquer.

— Il faut le tuer alors, dit Marina froidement. Tu le fais Didier, s'il te plaît ?

C'était la première fois qu'elle prononçait mon prénom et j'en fus extrêmement troublé. Bien qu'ayant une peur maladive des chiens, je ne reculai pas devant l'obstacle. Elle m'aurait demandé d'achever la vieille, je l'aurais fait sur-le-champ. Cependant il me manquait l'arme du crime : ne trouvant rien qui puisse faire l'affaire chez Marina, je décidai d'emmener le chien dehors et d'aviser ensuite. Le berger allemand amaigri et tout pelé n'avait pas fière allure et je comptais bien lui régler son compte. Il me suivit jusqu'à la voiture et quand je lui ouvrai la portière il se jeta sur le jambon et je dus le lui arracher par la force. Des habitants qui

me virent commencèrent à m'invectiver sans que je comprenne un mot de ce qu'ils me disaient. En tout cas, ce n'était pas des mots doux et je dus accélérer mon combat avec l'animal : je lui pris le jambon et, avec de l'élan, l'en assommais d'un grand coup dans la gueule. Pour être sûr que la bête soit morte, je la déposais sur la chaussée et l'écrasais trois ou quatre fois avec la 4L jusqu'à l'écrabouiller comme une dégoûtante crêpe au chien. Une fois la sale besogne achevée — c'était la première fois que je tuais un être vivant plus gros qu'une araignée —, je remontai dans l'appartement de ma belle, persuadé que j'avais fait mes preuves et que par cet acte ignoble j'avais gagné son cœur à jamais, mais c'était faire montre d'un peu trop d'optimisme et je n'étais pas au bout de mes peines.

Nous fîmes connaissance dans la voiture, Svetlana reléguée à l'arrière — la convaincre de laisser sa petite-fille s'installer devant avec moi n'avait pas été une mince affaire : elle avait 22 ans, était étudiante en Lettres et mannequin pour l'agence Elite. Tout à fait mon type. Je lui donnais mes états de service en omettant de préciser que le journal dans lequel je bossais depuis des années sans la moindre augmentation de salaire était en sérieuse perte de vitesse pour ne pas dire à deux doigts de mettre la clé sous la porte. J'insistais surtout sur le prix que j'avais gagné et qui m'avait été remis par le Ministre de la Culture — apparemment ce concept n'existait pas en Azerbaïdjan — et sur mes ambitions romanesques. Elle me parla de quantité d'auteurs russes que je n'avais jamais lus : je sauvai la face en prétextant que je préférais ne pas lire les autres pour ne pas être influencé et créer une œuvre entièrement originale. A plusieurs reprises, il me sembla à son étrange sourire en coin qu'elle se moquait de moi mais je tentais de l'ignorer et de m'imaginer vivant avec elle dans un pavillon avec jardinet en banlieue parisienne — finalement, on se débarrasserait de la vieille trop encombrante qui ferait peur aux enfants du voisinage, tant pis pour les tartes, on les achèterait en boulangerie. Je voulus m'assurer qu'elle partageait bien mon légitime rêve :

— Tu veux combien d'enfants, Marina ?

— Des enfants ? Pour quoi faire ?

— Je sais pas, c'est ce que font les gens en général.

— Je n'ai pas besoin d'enfants moi, en plus ça déforme le corps. Si c'était toi qui devais les garder neuf mois dans ton ventre avant de les expulser dans d'horribles souffrances crois-moi, t'en voudrais pas non plus.

— Tu changeras peut-être d'avis quand tu auras trouvé l'homme de ta vie.

— Et tu penses que c'est toi peut-être ?

Elle mit tellement d'arrogance, de provocation et de mépris dans ses propos que j'eus envie de m'arrêter et de la jeter hors de la voiture à la merci des militaires, des bombes, des chiens errants et de tous les dangers d'un pays en guerre, qui plus est pour une femme jeune et belle. Fort de mes expériences avec des femmes récalcitrantes à mes avances, je mis une cassette au hasard dans l'autoradio pour détendre l'atmosphère. Je suis désormais formel sur ce point : les chants folkloriques azéris ne contribuent pas à créer une ambiance propice à la drague, surtout dans une 4L puante occupée par une vieille souffrant d'aérophagie. En centre-ville, c'était l'émeute : des jeunes (et des moins jeunes) profitaient du climat d'anarchie pour piller les magasins. C'est ainsi que Svetlana, Marina et moi fîmes nos courses sans payer, récupérant même une boîte de foie gras, des pépitos dans un supermarché pour riches avant d'aller trouver notre bonheur dans une boutique de déguisements, car j'avais eu une idée sublime pour nous faire quitter le pays, préférant abandonner mon uniforme russe piqué à un cadavre de peur de connaître le même sort que son ancien propriétaire.

Deux heures plus tard, trois clowns en 4L passaient sans difficulté la frontière géorgienne avec à leur bord un militaire azéri militant pacifiste : cela paraît peu crédible, mais c'est la pure vérité, puisque nous rencontrâmes Igor dans le magasin de déguisements, occupé à essayer des costumes de Batman, de plombier et de père Noël.

— Il dit qu'il peut nous faire sortir du pays si tu l'aides à détruire une base russe à la frontière, traduisit simultanément Marina.

— Dis-lui que c'est d'accord, dis-je sans réfléchir pour impressionner ma bien-aimée.

— Il dit qu'on doit d'abord aller chercher le matos chez son cousin yougo.

— Dis donc, pour un pacifiste, il est bien remonté je trouve.

— Il dit qu'il a appris à manier les armes quand il était moine zen et qu'il vivait en coloc avec le Dalai Lama.

— T'es sûr que tu me traduis bien ce qu'il dit ?

— T'as pas confiance en moi ?

— Non, c'est pas ça mais ça me paraît bizarre cette histoire de moine bouddhiste militaire...

— On n'est pas en France ici, y a des choses que tu comprendras pas, c'est comme ça, faut que tu l'acceptes.

— Tu as raison ma chérie, osais-je et vu qu'elle ne mouftait pas sur les deux derniers mots, j'en conclus que c'était dans la poche.

En effet, à la nuit tombée, nous fûmes hébergés par des fermiers en échange de notre jambon — Svetlana l'avait bien nettoyé pour enlever le sang du chien — et je passais ma première nuit avec Marina. Par galanterie, je passerai sur les détails de cette nuit mais disons seulement qu'elle n'était pas coopérative — semblant illustrer à merveille la chanson de Brassens. Bien entendu, je mis ça sur le compte des conditions peu optimales et peut-être d'un blocage de sa part — je l'emmènerai voir un sexologue de retour en France. Mais j'avoue que dès le lendemain, je me passionnais plus pour le bouddhisme que pour le corps de Marina. Je buvais les paroles d'Igor, il avait les solutions à toutes mes questions existentielles et je finis par croire que j'avais peut-être trouvé mon maître spirituel dans cet homme bon vivant — il mangeait comme quatre, levait le coude et n'avait pas hésité à culbuter la vieille dans la grange quand il m'avait vu partir avec Marina. Peut-être était-il temps pour moi de commencer une nouvelle vie loin du tumulte parisien ? Une chose était sûre : je ne pouvais pas après ce que je venais de vivre rentrer à Paris et reprendre ma vie là où je l'avais laissée.

Nul ne sort indemne des horreurs de la guerre : tel un BHL en vadrouille avec une pute, un militaire pacifiste et une top-model, je notais ça sur mon carnet comme idée de titre de livre (ou d'article).

La rencontre avec Youri, le cousin yougo ne fut pas de tout repos. Pour commencer, nous nous sommes perdus en route, tournant en rond pendant une bonne heure. Puis je compris avec un certain affolement que le cousin d'Igor avait longtemps résidé à Tchernobyl, à quelques encablures de la centrale, et qu'il en avait ramené des souvenirs. Accueillis par une dizaine de molosses enragés, nous parvînmes finalement à trouver la bicoque de ce bon Youri, qui régnait en maître sur une maisonnée de rescapés difformes qu'il exploitait avec autant de complexe qu'un grand patron faisant du trafic d'influence son principal loisir (avec le squash et la coke). Heureusement nous n'avons fait que passer chez Youri et nous repartîmes avec les explosifs, des pains de C4 qu'Igor dissimula dans deux thermos, en échangeant notre 4L (à laquelle je m'étais pourtant attaché) contre une fourgonnette plus passe-partout. Tuer un chien passe encore mais j'avoue que j'étais pas chaud à l'idée de me lancer dans le terrorisme — pour avoir bonne conscience, je me disais que c'était un acte de résistance, comme les Résistants en France qui faisait sauter des ponts dans les années 40. Et puis, soyons honnête : plus que des préoccupations d'ordre moral, c'est la trouille qui me paralysait.

Pourtant, le plan d'Igor paraissait imparable (en théorie) :

— Putain, Didier, c'est pas compliqué (me dit-il d'après la traduction de Marina), en Géorgie tous les points d'accès vers l'extérieur sont surveillés, le seul moyen qu'on a de partir

c'est de chouer un avion militaire russe sur une de leurs bases avancées à Roskolnikov, l'explosion nous servira de diversion et de geste politique fort pour manifester notre soutien à la Géorgie et à l'Azerbaïdjan occupés, merde !

Marina approuva ses sages paroles : je ne pouvais pas me dérober, il en allait de mon honneur, et même de l'honneur de la France — et du journalisme engagé.

En fin de journée, nous étions aux abords de la base (bien gardée) de Roskolnikov, située sur un piton rocheux, prêts à notre opération commando. Pour l'occasion, Igor avait décidé qu'il était temps d'utiliser les costumes qu'il avait piqués précédemment dans un magasin azéri, raison pour laquelle ce fut un plombier dans sa petite fourgonnette qui se présenta à la base. Dissimulé sous des couvertures à l'arrière en compagnie de Marina et Svetlana, je ne compris pas vraiment ce que l'ancien bouddhiste leur raconta, mais toujours est-il qu'en moins de temps qu'il ne faut pour le dire nous étions à l'intérieur. Il ouvrit le van pour attraper sa caisse à outils et les thermos de C4, et profita de ce que le hangar où il s'était garé ne soit pas surveillé pour nous donner la marche à suivre. Selon la traduction de Marina, nous devons tous baguenauder séparément dans les couloirs de la base, l'air de rien, sauf qu'Igor m'avait ordonné de me déguiser en Batman et la vieille pute en père Noël. Pour tout dire, je n'étais pas très rassuré : Igor nous abandonna sans plus d'explication, en précisant seulement que nous devions être dehors, sur le tarmac, dans exactement quinze minutes.

Cinq minutes s'étaient écoulées : je n'avais pas croisé le moindre Ruskov et rasait les murs pour éviter d'être repéré par les caméras de surveillance bien visibles, en comprenant l'odieux stratagème d'Igor : dans une base où se baladent une superbe top-model, un père Noël et Batman, qui se soucierait d'un plombier ? Nous étions les dindons de la farce, il nous avait piégés, cet ex-poto du Dalai Lama était un vrai connard qui nous avait envoyés à une mort certaine, les Russes allaient nous massacrer après torture, je ne reverrais jamais la rédac du « Canari Libéré » et mon costume de Batman me boudinait, j'avais l'air d'une pitoyable saucisse ambulante et me mis à fredonner, avec l'énergie du désespoir, une chanson de Bénabar où il était question d'une chipolata.

Un sursaut de lucidité me saisit soudain : lequel d'entre nous était le plus en danger ? La top-model, le père Noël ou moi ? Selon toutes vraisemblances, les militaires russes se rueraient sur la jeune pin-up, ce qui nous laisseraient le temps de nous barrer (et à Igor de faire sauter l'endroit). Tout heureux de ma réflexion, je parvins à trouver une sortie non gardée et me retrouvai sur le tarmac moins de huit minutes après être entré : là, quelle ne fut pas ma surprise de voir Marina et Svetlana aux commandes d'un avion prêt au décollage ! Cette traînée m'avait mal traduit les propos d'Igor (quinze minutes mon cul) en mettant ma

pauvre vie en danger : je montais à bord pour lui dire ses quatre vérités quand Igor sortit du hangar en courant, poursuivi par deux cents Russes avec kalachnikov en bandoulière, un bataillon de types armés de lance-flammes et trois chars.

Marina mit les gaz et je compris qu'elle savait vraisemblablement piloter, mais je n'avais pas vraiment le temps de lui demander pourquoi. L'avion s'élança sur la piste et Igor, courant derrière nous tel un Usain Bolt blanc et bouddhiste, était sur le point de monter à bord à son tour quand l'explosion eut lieu. Le souffle emporta quelques Russes éberlués, des débris volèrent un peu partout, les lance-flammes crachèrent des gerbes ardentes au hasard et, dans la panique, je voulus prendre dans mes bras Marina et Svetlana pour les rassurer. Hélas, dans un faux mouvement, je ripai sur le sol graisseux et tombai à la renverse sur le tarmac, entraînant les deux Azéries dans ma chute. Nous nous écrasèrent tous trois sur Igor furax, alors que les Russes qui semblaient nous avoir oubliés cherchaient des extincteurs.

— C'est foutu, s'énerva Marina, on va crever à cause de toi !

— Non, dis-je, je vais rattraper cet avion !

Sans réfléchir, je fonçai sur un side-car qui traînait là sans raison valable et m'élançai à la poursuite de l'avion sans pilote qui arrivait en bout de piste : en une poignée de secondes, l'appareil tomba de l'éperon rocheux et, toujours sans réfléchir, je me jetai dans le vide au volant du side-car, persuadé d'avoir déjà vu cette scène dans un James Bond quelconque (peut-être était-ce « Les diamants ne suffisent pas », « Le monde ne meurt jamais » ou « Demain est éternel »), où Pierce Brosnan, en moto et sans parachute, parvenait à planer jusqu'à l'avion, atteindre les commandes et à le faire remonter in extremis avant de s'échapper tranquillo en remettant sa mèche. Les deux premières secondes, cela me parut possible : la troisième, je revins à moi et compris que je venais de faire la plus grosse connerie de ma vie, j'allais m'écraser comme une merde dans ce pays à la con tout ça pour obéir à un putain de bouddhiste dingo, une bimbo polyglotte et une pute déguisée en père Noël, ce voyage était un fiasco, j'aurais mieux fait de rester à Paris et de dire oui pour le sex toy. Alors que je vivais selon toute vraisemblance mes derniers instants dans une chute libre insensée, je vis un petit homme s'extirper de l'avion et sauter en parachute en criant : il s'agissait certainement du vrai pilote que Marina et la vieille avaient dû assommer au préalable. Sans trop savoir comment, j'emplâtrai ce pauvre type (qui dut être bien surpris d'être ainsi alpagué par Batman himself) pendant que l'avion s'écrasait dans la vallée dans une terrible explosion, le serrant de toutes mes forces comme si c'était un vieux pote de bistrot que je n'avais plus revu depuis des années. Après trois cents mètres de chute au ralenti et de hurlements partagés, nous nous écrasâmes sans élégance dans une sapinière et je perdis connaissance.

A mon réveil, je vis une vache que je baptisai illico Grishka : sur son dos se trouvaient un plombier, une pute et Marina, soit mes fiers compagnons qui avaient échappé au courroux des Russes surarmés. Marina m'expliqua que mon acte de courage fou avait constitué une parfaite diversion pour couvrir leur fuite, d'autant qu'une vache qui paissait là toujours sans raison valable se révéla un assez bon moyen de locomotion. C'est là qu'ils me virent pendouillant à un sapin, emberlificoté dans le parachute saucissonnant un macchabée — le pilote russe n'avait décidément pas eu de pot —, et s'empressèrent de me faire descendre de mon perchoir en constatant avec stupeur que j'étais en vie. De joie de me revoir, Igor m'embrassa sur la bouche ; Marina, quant à elle, se contenta de me dire que nous étions en territoire russe et qu'il nous suffisait d'atteindre un aéroport pour nous faire la malle sans coup férir. Dans mon costume de super-héros tout déchiré, je montais tant bien que mal sur le dos de Grishka en dépit de mes ecchymoses et de probables hémorragies internes, heureux d'avoir pu, par ma seule bravoure, participer à la libération d'un pays humilié dans sa chair¹⁸.

Après deux jours de cavalcades épiques où notre seule nourriture fut les sangliers laineux chassés par Igor et cuits à point au feu de bois par la vieille pute, nous arrivâmes à Tcherkessk, abjecte cité russe sans le moindre intérêt culturel ou touristique, où nous avons pu troquer nos costumes et la vache contre un aller simple pour Kiev dans le coucou d'un homme de très petite taille au faciès mexicain rencontré dans un bistrot. Pablo Hernandez, car tel était son nom, nous offrit du lait de brebis et une tambouille peu ragoûtante et trop épicée qui nous arracha la gueule (et même littéralement pour Svetlana, la mixture faisant fondre en partie son dentier qui lui tomba de la mâchoire). Après quoi, il nous conduisit à bon port après cinq heures de vol où nous crûmes nous crasher toutes les dix minutes environ. Une fois dans la capitale ukrainienne (Pablo refusa d'aller plus loin, arguant d'un air sibyllin qu'à l'Ouest sa vie était en péril), il nous serra la pince et partit fièrement, sa longue moustache au vent et son petit bonnet d'aviateur vissé à son crâne dégarni. On ne sut jamais ce que ce putain de Mexicain foutait dans un coin paumé de Russie, mais nous nous en moquions éperdument, rêvant seulement de célébrer notre fuite miraculeuse autour d'un bon hamburger dans le premier resto route venu.

C'est donc dans le premier resto routier venu de Kiev, servant uniquement des hamburgers à la viande de chat et du café, que nous décidions de nous taper la cruche pour fêter notre victoire sur les forces oppressives des ténèbres moscovites. Entre deux bouchées et

¹⁸ Selon les plus pointus exégètes de l'œuvre de Didier, tout ce passage concernant la base de Roskolnikov demeure sujet à caution. Faisons confiance à notre héros pour n'avoir rapporté, comme tout bon journaliste (à l'instar de PPDA avec Castro), que la stricte vérité.

quelques bons mots, nous rencontrâmes un groupe de rock français — si tant est que cela ait un sens — nommé Kyo, en pleine tournée triomphale dans les pays de l'ex-bloc soviétique. Ils insistèrent pour nous chanter leur tube inepte et je dus simuler une crise d'épilepsie pour y échapper. J'espérais aussi par cette manœuvre que Marina, qui avait commencé une école d'infirmière et avait son brevet de secouriste, se jetterait sur moi pour me faire du bouche à bouche mais je tombai de haut car elle ne levait pas le petit doigt, préférant draguer Ben, le chanteur de Kyo, au demeurant assez moche et pas franchement fute-fute (il soutenait envers et contre tous que Spinoza était un violoniste tchèque et comptait encore en francs). Elle me décevait de plus en plus et, malgré mes nouvelles croyances bouddhistes, j'envisageais sérieusement de la laisser à sa misère, en la renvoyant à son pays natal en guerre avec sa vieille mémé pute. Elle me supplierait certainement à genoux, usant de ses charmes mais je ne plierais pas, je serais inflexible tel le vieux chêne centenaire, tel Bouddha lui-même sous son figuier assailli par des créatures tentatrices — que bizarrement j'imaginai en strip-teaseuses blondes dansant autour d'une barre, ce qui je m'en rends compte constitue un léger anachronisme. Je dormis tout seul comme un con dans une chambre double tandis que Marina se tapait tous les membres de Kyo. Décidément, si elle devait devenir ma femme, il faudrait qu'elle consulte un sexologue ou au moins qu'elle appelle Brigitte Lahaie sur RMC Info — ça me coûterait moins cher.

Durant le petit déjeuner, Igor nous félicita pour le chemin parcouru et voulut nous récompenser : je m'attendais à une virée dans un bordel ou à une semaine tous frais payés à Ibiza, mais il n'en était rien : l'ancien bonze connaissait bien l'Ukraine et la Biélorussie, et il envisageait de nous faire découvrir ces contrées chamarrées lors d'un merveilleux trajet en voiture, étant donné qu'il avait un pied à terre à Varsovie et qu'il n'avait pas d'argent pour l'avion. De plus, la route jusqu'à la capitale polonaise recelait selon lui bien des coins charmants (ce dont je doutais fortement). Quoi qu'il en soit, je ne pouvais m'opposer frontalement à mon nouveau maître spirituel et acceptai de le suivre vaille que vaille. Nous reprîmes la route après une mise au point salutaire : Marina menaçait de me quitter si je refusais que les Kyo montent avec nous dans notre Kangoo bicolore de location.

— A 7 dans la voiture ça va pas être possible, toi comprendre, petite morue ?! C'est eux ou moi, tu choisis.

Elle comprit très bien et vu que les Kyo s'étaient fait voler tout leur fric et que c'est moi qui avais les vivres, elle n'eut pas de mal à faire son choix — même si je sentais bien que ce n'était pas vraiment le choix du cœur. Sur le (très moche) chemin de Varsovie, après être

passés par Jytomyr et Pinsk, la voiture nous lâcha sans crier gare, fatiguée par tous ces nids de poule. Nous trouvâmes un garage et tandis que Marina faisait de l'œil au garagiste pour une réparation gratos, j'en profitais pour appeler Robert afin d'avoir des nouvelles et de lui signifier les quelques changements intervenus dans ma vie :

— Allô, Robert ?

— Oui, qui voulez-vous que ça soit, triple buse ?

— C'est moi, Didier.

— Didier, Dieu soit loué. Où es-tu ?

— A Brest.

— Qu'est-ce que tu fous à Brest ? T'es rentré en France quand ?

— Non, Brest en Biélorussie.

— Y a un bled qui s'appelle Brest en Biélorussie ? On en apprend tous les jours. Et ils font des galettes de blé ? Te fais pas violer par une bande de bigoudens en chaleur.

— C'est bon, Robert, arrête tes blagues nulles, c'est pas le moment, les temps sont durs ici, tu sais, on mange du chat et on a même croisé les Kyo dans un resto.

— Faut que tu m'aides Didier, j'suis dans la merde, j'suis en cavale.

— En cavale, mais qu'est-ce que t'as fait ? T'as pas dézingué un type au moins ? Merde, Robert, t'as pas fait de mal à Maryse ?

— Moi faire du mal à Maryse ? T'es fou. Non...j'ai voulu faire peur à Adélaïde et ça a dégénéré un chouia.

— Un chouia ? Elle est pas à l'hosto au moins ?

— Mais non, tu me prends pour qui ? Elle va très bien : Gérard vient de la photographeur en train de faire les soldes chez Gucci avec Rachida et Rama. Tu sais qu'elles sont comme cul et chemise toutes les trois ?

J'hésitai à lui faire remarquer qu'il manquait un élément dans son analogie mais je laissai tomber pour ne pas embrouiller encore plus la situation.

— Tu peux m'héberger ? Appelle ta concierge et dis-lui de me donner ta clé, c'est que pour quelques jours, en attendant que les flics passent à autre chose.

— Mais je suis même pas sûr de rentrer à Paris, alors...

— Super, je squatte ton appart', c'est d'accord t'appelles ta concierge ?

— Tu fais chier Robert, démerde-toi, je suis plus ton employé, je démissionne du journal, je deviens moine bouddhiste.

— Cette fois, ça y est, t’as replongé dans la drogue !

Je raccrochai violemment et coupai mon téléphone : mon avenir n’avait jamais été aussi incertain mais je me sentais libre pour la première fois de ma vie. On verrait bien ce qui se passerait quand je rentrerai à Paris. Le garagiste se révéla homosexuel et comme je n’étais pas disposé à payer en nature, il reçut en paiement de ses réparations de la Kangoo un joli cendrier que j’avais volé au resto route et un paquet de chips king size qui valait une fortune en ces territoires hostiles. Non loin de là, à la frontière avec la Pologne, Marina reconnut son premier amour, un certain Boris, sous les traits d’un vendeur ambulant de hot dogs. Pour lui faire plaisir j’achetais quatre hot dogs, un pour chacun, même si avec ses chicots Svetlana avait du mal à mâcher et préférait se nourrir de bouillie ou de pots pour bébés — ou des rats concassés en cas de disette. Au moment de repartir, Marina était collé à son Boris et quand je tentais de lui rappeler qu’on avait des projets ensemble, elle m’asséna le coup fatal :

— Je ne viens pas avec toi, je reste avec Boris, j’aurais jamais dû le quitter.

— Tu vas faire ta vie avec un vendeur de hot dogs ?

— On va immigrer aux Etats-Unis et ouvrir un restaurant très chic pour l’élite de la diaspora russe de New York.

— Tu m’en diras tant.

— Faut que je te dise un truc, Didier : t’es un minable, tu devrais t’estimer heureux si ma grand-mère veut bien de toi comme amant.

Fidèle à ma nouvelle philosophie de vie, je résistai à l’envie de la traiter de tous les noms, respirai profondément et partis la tête haute sans me retourner tel un prince polonais à la belle époque. Un problème subsistait toutefois : que faire de la vieille ? Je ne pouvais décentement pas la ramener avec moi, pas avec sa tronche en biais et ses chaussettes de tennis trouées dans ses tongs.

— Tu veux rester avec ta petite-fille ? lui demandai-je.

— Moi venir France avec toi, moi ferai ménage ou trottoir comme toi vouloir.

Pris de pitié, je décidai d’essayer de la ramener en France, quitte à la confier aux bons soins de la Croix Rouge ou au pire à l’abandonner dans un square. Décidément, depuis que j’étais bouddhiste, j’étais beaucoup plus altruiste. Le voyage se poursuivit à trois avec Igor au volant : en fin de journée, nous étions à Varsovie où nos chemins allaient se séparer. Celui qui m’avait tout appris du sens de la vie nous abandonna après une dernière cuite : je le serrais contre mon cœur en le remerciant pour son enseignement, il se dégagea d’un air mauvais et

partit en maugréant quelque chose — Marina n'était plus là pour traduire, mais il me sembla qu'il s'agissait de jurons que n'auraient certainement pas prononcés le Dalaï Lama.

Arrivé à l'aéroport international, je recomptai mon argent et décidai que je n'avais pas assez pour deux billets : en conséquence, je m'achetai un Varsovie/Paris en première classe et trouvai un avion de marchandises où je cachais Svetlana au fond de la soute dans une caisse de harengs azéris avec un demi-paquet de pépitos — avec un peu de chance elle mourrait étouffée dans les harengs pendant le trajet et même si elle s'en sortait, elle aurait peu de chance de me retrouver en France.

C'est fou le nombre de gens intéressants qu'on rencontre dans les vols Varsovie/Paris en première classe : Judith Godrèche essayant désespérément de récupérer sa lentille dans sa coupe de champagne à l'aide d'un macaron à la vanille — cette fille est encore plus conne qu'elle en a l'air, pourtant Dieu sait qu'elle en a l'air, surtout quand elle rit bêtement aux commentaires de son voisin qui n'est autre que le sémillant Jean-François Copé¹⁹ —, un homme hargneux et bronzé gueulant sur une pauvre hôtesse incroyablement « je suis Christophe Moulin, le grand Christophe Moulin de *Sans aucun doute*, connasse ! », Eric Zemmour et Alain Soral se racontant des blagues misogynes, et Florence Foresti tentant de faire rire à son tour Stanislas, le chanteur à brushing encore plus ringard qu'André Rieu, mais en vain — faut-il en conclure qu'elle n'est pas drôle ou que c'est lui qui n'a aucun humour ? Les deux peut-être. C'était quoi ce zinc, un cauchemar à six mille pieds d'altitude ? D'où venaient toutes ces cloches aux idées moisisées et aux comptes en banques à l'étranger ?

Mystère. Etant désormais bouddhiste, j'acceptai de rester sans réponse.

Six heures plus tard, je débarquai au siège du journal et j'appris que le gros Robert était en prison pour six mois après avoir agressé Adélaïde avec un chihuahua et une louche (celle que lui avait balancée sa femme). Pire : le « Canari Libéré » était en faillite judiciaire. Je mis dans un carton mes affaires personnelles, à savoir une grille de sudoku, mes vieux numéros de Rustica, notamment celui avec le dossier spécial géranium, mon premier article payé quand j'avais 21 ans et sortais de fac, trois boîtes de préservatifs même pas ouvertes — maintenant que j'étais bouddhiste, j'allais pouvoir les revendre sur E-bay —, mon ancien soutif, souvenir de mon passage au couvent de la mort²⁰ et quelques revues porno old school.

¹⁹ Précisons aux néophytes du C.A.K.E. fan du maire de Meaux que notre série policière parodique « Garrec et Palardoux » qui en est actuellement au début de la saison 2 se déroule dans cette bonne vieille ville capitale du Brie, fromage très calorique à déconseiller aux gens au régime.

²⁰ Voir épisode 2, « Un homme au couvent ».

Les stagiaires avaient organisé une fête le soir-même dans les locaux du journal et le jeune chevelu issu de l'école Patrick Poivre d'Arvor m'invita :

— Viens Didier, ça sera sympa, on va acheter des cacahuètes et des snacki ball.

— Est-ce que Mathieu Ricard mange des snacki ball ?

— Euh, je crois pas.

— Bon ben moi non plus. Je suis bouddhiste et je vise l'Eveil : j'en ai fini avec le matérialisme, l'alcool, le sexe, dis-je en repensant à Mathias, l'ethnologue du cul et à notre conversation sur les abstinents.

Dans la rue, je fus choqué par toutes ces affiches de femmes dénudées et décidai de partir à la campagne, loin de toutes ces tentations et de toute cette luxure. Quand j'arrivais dans mon quartier, je sentis le brûlé, puis je vis que c'était mon immeuble qui avait cramé et pas qu'un peu : il ne restait rien de mon appart'. Je voulus me renseigner auprès de la concierge mais il n'y avait plus de concierge et plus de locataires non plus : tout le monde avait été évacué pour des raisons de sécurité. J'appris le fin mot de l'histoire en lisant le journal : l'atelier clandestin des Chintoks situé à la cave avait pris feu à cause d'un chauffage d'appoint défectueux qui avait cramé des matelas avant de se propager à tout l'immeuble — heureusement pour lui que le gros Robert n'était pas venu squatter chez moi.

J'emménageais dans une maison un peu délabrée à la campagne, près de Clermont-Ferrand, grâce à ma prime de reconversion, et me mis au jardinage et au tricot. Je fis le tri parmi mes amis, enlevai tous les numéros de téléphone de call-girls de mon répertoire et entamai une correspondance très enrichissante avec Mathieu Ricard — lui demandant notamment où il trouvait ses magnifiques toges oranges. Quant à Mathias, l'ethnologue du cul, il m'envoya le premier chapitre de sa thèse intitulé « Comment j'ai chopé la chaude-pisse dans un bordel sur les rives du Prout » que je lisais en guise d'avertissement pour ne pas retomber dans mes anciens travers.

Un soir, un mois après mon retour en France, alors que j'étais occupé à couper du bois devant ma maison, j'entendis quelqu'un m'appeler, je me retournai et me trouvai nez à nez avec Svetlana, presque méconnaissable, relookée, rajeunie. Elle devint ma gouvernante, s'occupant du ménage, de la bouffe et des courses, bref un peu comme une femme mais sans le sexe — parfois je l'avoue, je me prenais quand même à regretter Marina. Je préférais ne pas lui demander ce qui lui était arrivée ni comment elle m'avait retrouvé, de peur de l'entendre

(dans son français ridicule) me révéler les insupportables dépravations qui lui avaient permis de corrompre tous les fonctionnaires rencontrés sur le territoire français.

Au bout de quelques jours, j'appris que Robert était sorti de taule indemne grâce à son amitié de trente ans avec les époux Balkany qui s'étaient proposés de l'héberger et de lui trouver du travail (fictif). Il était donc dorénavant officiellement « chargé de mission » et recevait des fiches de paye conséquentes. En guise d'adieu, je lui envoyai un SMS laconique plein de tendresse, reflet de mon tout nouveau projet de vie : « Devenu bouddhiste à Clermont-Ferrand. Projet d'épicerie solidaire avec Svetlana. Et toi, le moral ? Bisous et amour universel. Didier. »

FIN DE LA SAISON 1